

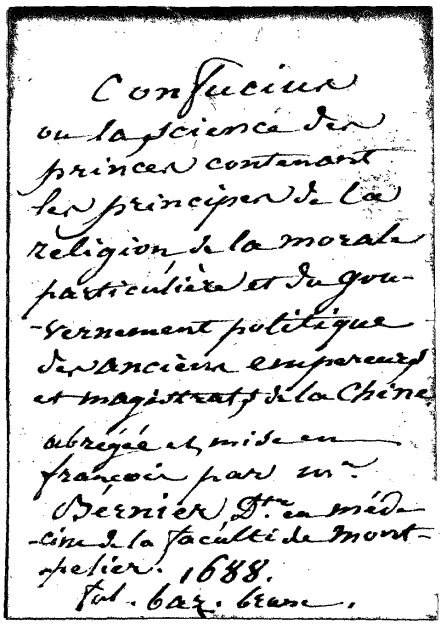
Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

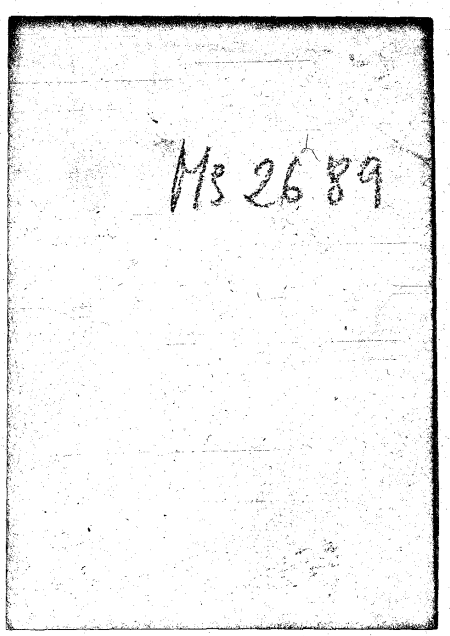
Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DU MANUSCRIT

Bibliothèque nationale de France (BnF)



Confucius
ou la science des
princes contenant
les principes de la
religion, de la morale
particulière et du gou-
-vernement politique
des anciens empereurs
et magistrats de la Chine
abrégée et mise en
françois par m.r
Bernier, D.tr en méde-
-cine de la faculté de Mont-
-pelier. 1688.
Fol. baz. brun.


Ms 2689

J S feuillet
Octobre 1883

(2689)

Confucius

La Science ou des Princes

Contenant
Les Principes de la Religion,
De la Morale particulière, &
Du Gouvernement Politique
Des anciens Empereurs, &
Magistrats de la Chine.

Abregée & mise en François

Par Mr. Bernier Docteur en Medecine
de la Faculté de Montpelier. —

1688.

Avis au Lecteur

Pour servir de clef, ou d'Introduction à la lecture de Confucius.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

Les Chinois content depuis Fohi leur premier Empereur jusques a present 4638 ans. Ils ont méme l'histoire consecutive de tous leurs Empereurs depuis ce Fohi jusques à celui qui regne presentement, & ils ne doutent non plus de la verité de cette histoire qu'on doute en Europe de l'histoire Romaine. Aussi est-ce de cette sorte qu'en parle le Pere Martini Jesuite qui nous en a donné un Abregé, de qua ne dubitari quidem potest. Ce qui semble obliger à regler l'antiquité des temps suivant la Supputation des Septante plutôt que suivant celle des Hebreux, parcequ'ceux-cy ont tellement resserré la durée du Monde depuis sa creation, que si leur Cronologie estoit veritable, le commencement de la Monarchie de la Chine se trouveroit environ 660 ans au delà du Deluge, au lieu que selon la Supputation des Septante qui donne au Monde une plus longue durée il peut avoir esté environ 668 ans apres.

Pour ce qui est de l'estat des choses avant le premier Empereur, ils tienent bien pour constant que la Chine estoit divisée en quantité de petis Roïs qui estoient autant de petis Princes Souverains & absolus, & qu'elle a méme esté fort longtemps sous cette sorte de gouvernement, car les uns parlent de six mille ans, les autres de plus, les autres de moins, chacun selon sa pensée. Mais les veritables Cronologistes & qui parlent sans preoccupation avouent qu'on n'en peut rien dire de certain, comme n'y ayant aucunes histoires sur lesquelles on puisse faire fondement.

C'est apparemment a cause de ce defaut d'histoires qu'ils ne disent pas un mot du Deluge universel de Noé, de Diluvio Noemico, dit le même Martini, altum apud Chinas silentium. Ils ne parlent que de ce Deluge de neuf années consecutives qui arriva longtemps apres l'etablissement de la Monarchie.

Entre les anciens Empereurs de la Chine il y en a principalement cinq, Sçavoir Fohi, Yao, Xun, Yu, Chintam & Vuuam, qui ont toujours esté tres celebres pour leur Sagesse extraordinaire, & il y sont en si grande veneration pour cela & pour leur pieté, leur charité singuliere, leur etendue de genie, leur grandeur d'ame, leur generosité, leur liberalité, leur prudente conduite, & leur Sage politique qu'ils les tienent comme les vrais & naturels modeles sur lesquels tous les Souverains doivent se regler pour bien gouverner. Mais entre ces cinq Yao & Xun sont encore les plus celebres, non seulement a cause de leur rare & singuliere vertu, mais aussi que les Chinois les considerent comme leurs Legislateurs & par consequent comme les principaux fondateurs de l'Empire.

Tant que les loix & les coûtumes etablies par ces cinq Empereurs ou Legislateurs ont esté en vigueur l'Empire a toujours fleuri & subsisté paisiblement, glorieusement, heureusement. Du moment que les Empereurs & les peuples se sont relachez de cela a esté que trouble, que guerre & que malheurs.

Entre ces loix & ces coûtumes il y en avoit qui regardoient en quelque façon le culte & la Religion, en ce qu'elles preservoient les manieres particulieres de sacrifier aux Etres Superieurs, l'Empereur seul, par exemple, sacrifiant au Ciel au nom de tous les Sujets, les petits Rois aux Esprits tutelaires du Royaume, les Prefets aux Esprits tutelaires des Villes, des montagnes & des fleuves, & les particuliers aux Esprits tutelaires des maisons.

Ces cinq Empereurs ou Legislateurs ont tenu generalement pour Maxime que la Vertu est le

fondement du bon gouvernement, comme estant impossible qu'un Estat soit bien gouverné à moins que le Prince & les Sujets ne soient veritablement & solidement vertueux.

Ils ont creu aussi que de tous les moyens qui peuvent contribuer à introduire la Vertu dans un Estat, le plus efficace & le plus singulier est l'education des enfans dans la pieté paternelle, c'est à dire dans l'amour, dans le respect & dans la soumission entiere & parfaite à l'egard de leurs pere & mere, ce que l'on peut dire estre leur Arcanum politicum, ou le fondement principal du gouvernement de l'Empire, voicy à peu pres leur pensée & leur raisonnement.

"Comme le grand desordre du Monde, disent-ils, & celui qui a de plus etranges suites dans la vie vient de ce que les enfans suivant le penchant d'une jeunesse impetueuse, se laissent aveuglement emporter à leurs passions, il n'y a rien qu'on ne doive faire pour les porter à avoir de l'estime, de l'amour, de la veneration & une soumission ou deference entiere & parfaite pour leur pere & pour leur mere afin qu'ils s'abandonnent volontiers à leur conduite & qu'ils suivent les avis & les conseils salutaires qu'ils sont capables de leur donner, comme ayant plus de connoissance, plus d'experience & plus de moderation qu'eux."

Ils ajoutent que les loix doivent d'autant plus insister sur cette pieté paternelle qu'elle est fondée dans la nature, dans la justice, dans la raison & par consequent dans la volonté du Ciel qui nous a donné la raison. Car qui a-t'il de plus juste & de plus conforme à la raison que d'aimer & respecter ceux qui nous aiment tendrement & qui nous ont donné l'estre & la vie, qui nous elevent avec tant de soins & de travail, qui nous nourrissent, qui nous entretiennent & qui nous instruisent. Est-ce que des enfans qui sont encore ignorans & sans experience sauroient prendre un meilleur parti que

de se soumettre à leur direction? C'est le Ciel qui inspire au pere cet amour naturel qu'il a pour son enfant & qui lui a donné cette autorité & cette superiorité naturelle qu'il a sur lui. Le Ciel nous a donc soumis à la direction de nos peres. C'est donc à nous à seconder la volonté du Ciel; c'est à nous à leur obeir. Si nous suivons le dessein du Ciel nous en devons attendre toutes sortes de graces & de prosperitez; & au contraire si nous ne le suivons pas, toutes sortes de disgraces & de malheurs nous accableront. Voicy d'ailleurs comment ils raisonnent pour prevenir quelques difficultez.

Que le Ciel a sagement disposé les choses! Un pere pourroit estre vicieux qui aimant naturellement son fils l'instruiroit à la vertu. Mais comment les peres pourroient-ils estre vicieux dans un Estat où chaque pere auroit esté elevé dans cet esprit d'estime, d'amour, de respect, de douceur & de soumission par l'exemple de son propre pere, de son grand-pere, de ses oncles, de ses alliez, de ses voisins & generalement de tous les peres de famille qu'il aura pû connoitre? La vertu ne sera-t'elle pas comme hereditaire dans chaque famille, & ne passera-t'elle pas consecutivement de pere en fils?

Après que par toutes les raisons imaginables ces celebres Legislateurs & fondateurs de l'Empire de la Chine ont taché d'inspirer & d'etablir cette pieuse & importante ~~vertu~~ maxime qui regarde l'amour, le respect & l'obeissance des enfans à l'egard de leurs peres & meres, que n'ont-ils point fait pour l'entretenir, pour la fomenter & pour y nourrir & elever les enfans? Que de loix, que de coutumes, que de ceremonies n'ont-ils point introduit pour cela?

Un pere est-il malade, le fils doit honnetement tout quitter pour le venir assister, pour le servir lui-meme, pour le consoler, pour luy rendre lui-meme tous les devoirs imaginables.

A certains jours de l'année, comme sont ceux de la naissance du pere & de la mere c'est la coutume que les enfans viennent se presenter devant ce pere & cette mere, qui se tiennent là debout gravement & majestueusement proche de leurs sieges, & que les considerant comme des Divinitez terrestres ils se prosternent plusieurs fois devant eux, le front contre terre avec une modestie tout à fait edifiante & qui

marque l'estime, l'amour, le respect interieur, veritable & sincere qu'ils ont pour eux.

Si le pere vient à mourir, que de pleurs, que de soupirs! Quelle affliction dans toute la famille! Quelle tristesse dans toute la parenté! Que de ceremonies particulieres pour les obseques outre les Musiques douces & lamentables & les festins serieux, tristes & modestes, le tout different & differement marqué selon la condition des personnes.

Pour ce qui est du deüil, il n'est presque pas croyable jusques où cela va & jusqu'où ils poussent leur tristesse. Trois ans entiers les enfans pleurent la mort de leur pere & commencent d'ordinaire par se defaire de la Charge publique qu'ils exercent. Ils ne sortent point de leur maison durant tout cet espace de temps. Ils changent souvent d'appartemens, d'alimens & de meubles pour en prendre de plus simples. Ils ne s'assient que sur quelque petit banc assez bas, ne boivent point de vin, ne mangent d'aucunes viandes delicates & se contentent de simples herbages; leurs vestemens estant d'ailleurs fort grossiers de quelque grosse toile blanche qui est chez eux la couleur de deüil, & le lit où ils couchent assez incommode.

Il n'y a pas jusqu'à leur maniere ordinaire de parler qui ne soit changée & qui ne ressente la douleur & l'affliction. Celui qui est en deüil ne se donne point d'autre nom que de fils miserable & ingrat, comme n'ayant sçû par ses bons offices & par ses soins prolonger la vie de son pere, & lui ayant plutot avancé ses jours par ses negligences & par les deplaisirs qu'il lui a donné. S'il ecrit, ce n'est plus que sur du papier jaune ou bleu qui sont aussi chez eux des couleurs de tristesse. Mais ce qu'on ne sçauroit trop loüer, c'est que cette pieté merveilleuse des Chinois paroit non seulement dans le deüil apres la mort de leurs peres & de leurs meres, mais aussi dans le respect, dans l'obeissance & dans les bons offices qu'ils leur rendent pendant leur vie, jusques-là qu'il s'en trouve plusieurs qui les voyant cassez de vieillesse quittent tout, charges, emplois, dignitez pour les assister eux-memes.

Ajoutez à cela, que tant que les enfans vivent les anniversaires paternels reviennent & qu'en certains jours de l'année les memes pompes funebres, les memes festins, les memes Musiques, les memes ceremonies se recommencent, & tout cela pour rapeller la memoire de ce cher pere, & afin

que leurs enfans & leur exemple en fassent autant pour eux, afin qu'ils les aiment, afin qu'ils les respectent & qu'ils les pleurent de meme.

Au reste si ces sages Politiques demandent toutes ces vertus dans les enfans, ils entendent d'un autre côté que les peres leur soient des exemples de vertu & de moderation, de gravité, de modestie, de douceur, de pieté, de justice, de charité & de clemence, de sorte que la vertu soit comme domestique & comme hereditaire dans chaque famille & qu'elle passe comme par une espece de succession de pere en fils; ce qui ne sçauroit estre autrement, ainsi qu'il a esté deja marqué plus haut, dans un Estat de la sorte où generalement les enfans sucent, pour ainsi dire, la vertu & l'obeissance avec le lait.

De tout ceci vous devez deja, ce me semble, assez comprendre qu'une famille nourrie & elevée dans cet esprit d'amour, d'obeissance & de soumission à l'egard des peres & des meres, & dans un esprit de paix, de concorde, d'union & de deference mutuelle entre tous les enfans & les domestiques, seroit fort disposée à se soumettre doucement & sans contrainte aux Loix & aux Magistrats, & consequemment à obeïr volontiers aux ordres du Prince, & que bien loin de songer à la sedition & à la revolte, aux procés meme & aux querelles, elle ne respireroit, comme il se fait effectivement dans tout ce grand & puissant Empire de la Chine, que la douceur, que la paix, que l'honneteté, que l'amitié & que l'humilité. Or imaginez maintenant que la famille Royale toute la premiere soit nourrie & elevée dans ce meme esprit, qu'il en soit de meme de la maison des Princes & de celles des premiers Ministres, de celles des Magistrats & generalement de toutes les familles de l'Estat, & vous concevrez sans doute que ce n'est pas sans raison qu'ils appuyent si fort sur cette obeissance filiale & qu'ils en font le capital de leur Politique, comme estant le fondement de la douceur, de l'union & de la soumission generale des Peuples, ce qui fait la durée & la Stabilité de la paix, le bonheur general de l'Empire, la felicité du Prince & de ses Sujets.

Le second moyen qu'ils croyent estre le plus puissant pour introduire la vertu dans un Estat, c'est l'exemple du Prince. Il est vray que nous avons reconnu aussi bien qu'eux le Regis ad exemplum totus componitur Orbis, mais nous nous contentons de dire cela comme en passant dans nos Morales, au lieu qu'ils en font aussi le capital de leur —

Politique & le fondement du bon gouvernement comme
estant la source de la Vertu & des bonnes moeurs, d'ou suit
necessairement le bonheur de l'Estat; de façon qu'il n'y a
rien aussi sur quoi ils appuyent davantage, comme vous
verrez dans la lecture de l'ouvrage; car il n'y a raisons,
motifs, exemples qu'ils n'apportent pour porter un Prince
à estre vertueux, & pour lui persuader qu'en qualité de
Prince il doit bon exemple à ses peuples.

Croiriez-vous que la Musique & l'harmonie est chez
eux considerée comme un des principaux chefs d'ou dependent
la douceur, la concorde, l'union, la tranquilité, le repos, les
bonnes moeurs, la vertu & par consequent le bonheur &
la tranquilité de l'Empire, jusques là que de vouloir
changer, alterer ou abolir la Musique, ce seroit quasi comme
vouloir perdre l'Estat? Cependant ils ont leurs raisons &
je me promets que vous ne les trouverez pas impertinentes.

Je pourois bien aussi parcourir toutes les autres maximes
de vertu qu'ils considerent aussi comme les principaux
fondemens de la Politique & du bon gouvernement, mais
vous les remarquerez assez en lisant l'ouvrage, & si je vous
y ay parlé des precedentes ce n'a esté que pour vous faire un
peu entrer par avance dans leur esprit & dans leur pensée,
& pour vous preparer à ne pas trouver si fort etrange qu'ils
appuyent sur des choses que vous n'auriez peut estre jamais
cru estre aussi importantes qu'ils les croyent.

Cette grande diversité qui est entre eux & nous dans la
maniere de regarder les choses & de les faire plus ou moins
importantes pour les bonnes moeurs & pour le bon
gouvernement d'un Estat, excitera sans doute vostre curiosité
à les examiner avec attention. Que sçait-on si nous ne
nous trompons point dans le jugement que nous en
faisons & s'ils n'auroient point mieux rencontré que
nous; car il n'en est point de ceci comme de la Republique
de Platon qui n'a jamais esté qu'en idée? Il est constant
que ce grand Empire de la Chine a esté plus de quatre mille
ans tres bien gouverné sur ces principes qui peut estre ne
nous paroitront pas d'abord meriter d'estre mis entre les
fondamentaux.

Quand il n'y auroit meme que cette grande & etonnante
antiquité, cela sans doute vous imprimera de la veneration,
vous vous pourrez dire, Je tiens entre les mains le plus

ancien Livre qu'on sache qui ait jamais esté fait. Ne nous rebutons pas d'abord, voyons ce qu'il contient & l'examinons serieusement. Cette doctrine nous doit meme estre d'autant plus considerable que ce n'est point l'ouvrage d'un Philosophe qui ait tiré cela de sa teste & qui en soit le premier Autheur, puisque Confucius avoüe de bonne foy qu'il n'en est pas l'inventeur, qu'il n'en est que le simple heraut & que c'est l'Ouvrage de ces premiers & anciens Empereurs qui apres une experience de plus de cent ans de regne l'ont enfin établie & cimentée comme la plus propre pour le bon gouvernement d'un Empire, pour le bonheur du Prince & de ses Sujets.

Quoiqu'il en soit vous saurez toujours le plaisir de voir qu'il n'y a point de gens au Monde qui ayent porté plus loin la vertu, la sagesse, la prudence, la bonne foy, la sincerité, la pieté, la charité, la douceur, l'honnesteté, la civilité, la gravité, la modestie & la soumission aux ordres du Ciel. Que peut-on demander davantage pour des gens qui n'avoient point d'autres lumieres que les lumieres naturelles?

Il est vray qu'on ne trouve que tres peu d'ordre & de suite entre les matieres, que ce ne sont presque que des pieces detachées & sans liaison, & qu'il y a meme plusieurs redites; mais je ne sçais si pour des Legislateurs qui parlent à tout le monde & qui veulent inculquer leur doctrine, cette maniere n'est point la meilleure. Ils ont crû que ce n'estoit pas assez pour les peuples que de leur donner des principes generaux & en peu de mots: Avec leurs petits paragraphes, avec leurs interrogations & leurs reponses ils sçavent faire passer un homme par toutes les conditions, par tous les estats de la vie & luy sçavent donner sur cela tres à propos & tres familierement les instructions qui sont necessaires. Venons maintenant à nostre Autheur, c'est à dire celui qui est censé non pas l'Autheur, mais le Restaurateur de cette doctrine.

Je ne m'etonne plus que ce Philosophe soit depuis plus de 2000. ans en si grande veneration dans la Chine, qu'ès ses descendans tiennent encore presentement lieu de Princes, que dans toutes les villes considerables il y ait ou des Temples ou des Colleges dediez à sa memoire, & que personne ne puisse estre elevé aux Charges qu'il ne soit plusieurs fois tres exactement interrogé sur Confucius & qu'il ne le sçache par cœur; car il faut avoüer que c'estoit un grand personnage. Ah! qu'il

, connoissoit bien l'interieur de l'homme, & qu'il avoit de grandes veues pour la conduite des Princes, & pour le gouvernement des Etats qu'il tenoit ne pouvoir estre heureux qu'autant qu'ils sont vertueux. Jamais homme que je sçache n'a paru avoir tant de sagesse, tant de prudence, tant de sincerité, tant de pieté, tant de charité. Il n'y a presque pas un paragraphe, pas un petit conte, pas une historiette, pas une demande, pas une reponse qui ne tende à la vertu, ou qui ne contienne quelque sage enseignement soit pour le bon gouvernement, soit pour la conduite particuliere de la vie. Je crois avoir lû dans M. la Mothe le Vayer qu'il avoit de la peine à s'empecher de dire, Sancte Confuci ora pro nobis, que n'auroit-il point dit s'il avoit veu ses Ouvrages, & que ne diroit-il point s'il avoit esté Chrétien? Le public est assurement fort obligé au Reverend Pere Couplet Jesuite qui assisté de trois autres Peres de sa Compagnie qui sçavoient la langue, en a fait une version latine qu'il nous a apportée de la Chine, & qu'il dedia au Roy l'année passée 1687. Mais disons particulierement un mot de mon Ouvrage.

Comme chez les Chinois ce que disent les anciens Interpretes & les disciples de Confucius est d'un egal poids & d'une egale authorité que le texte meme de Confucius, parce que non seulement c'est le meme esprit que le texte, mais parce que ce texte se trouve tellement gasté & corrompu, tellement coupé & tellement obscur que souvent sans l'aide de ces Interpretes on n'y pouvoit presque rien entendre, j'ay crû que sans m'arrêter à dire, un tel Interprete dit ceci, un tel Interprete dit cela, le Colaus ajoute ceci, le Colaus ajoute cela, ce qui rend la lecture de la traduction latine tres desplaisante & fort ennuyante principalement à nous autres qui demandons qu'on aille vîte au fait & qu'on nous meine vîte à ce qu'il y a de bon & d'instructif; j'ay crû, dis-je, que sans inserer de ces interruptions ennuyantes il me seroit quelquefois permis de faire un tissu tout simple & tout uni des paroles meines de l'Auteur & de celles des Interpretes, d'autant plus que tres souvent il est impossible de les distinguer, & que c'est là le moyen de beaucoup abreger & de retrancher quantité

ou de redites, ou de minucies qui à nostre egard sont fort inutiles.

Pour ce qui est particulierement des deux premiers Livres, comme ce sont proprement les deux Livres principaux ou fondamentaux, en tant qu'ils contienent le fond de la doctrine de Confucius, l'on y trouve veritablement quantité de dogmes tres considerables, & quantité de Maximes & d'instructions tres importantes; mais comme tout cela d'ailleurs est si mal arrangé & si mal concerté, & qu'il y a tant de redites superflues & tant de details inutiles qu'on voit clairement que le pauvre Confucius n'est là que par pieces & par morceaux; j'ay esté contraint d'en changer presque toute la face en coupant, en retranchant, en transposant & en ajoutant même ici deux ou trois, & là trois ou quatre lignes pour pouvoir passer d'une matiere à l'autre, pour y faire quelque liaison & pour rendre la chose intelligible. Cependant je me suis comporté en cela avec tant de scrupule que je n'ay jamais rien ajouté d'important dans un endroit qui ne fust quelque part ailleurs & qui ne fust pris de l'esprit même, du fond même, de la doctrine même de l'Auteur, jusques là que je me suis toujours servi, autant qu'il a esté possible, des mêmes termes, de la même expression & de la même methode.

Je n'en ay pas usé de la sorte à l'egard des dix Parties du troisieme Livre qui est cinq ou six fois plus long que les deux premiers, car quoique ce ne soit presque que des pieces detachées les unes des autres sans suite & sans liaison, & quoique une infinité de tres belles & de tres bonnes choses qui s'y trouvent il y ait aussi beaucoup de verbiage superflu & beaucoup de redites, ce troisieme Livre n'estant presque qu'une confirmation des deux premiers, neanmoins parceque le discours n'en est ni si obscur, ni si embroüillé, je n'ay pas esté obligé d'y faire un si grand changement, & je me suis tellement attaché à l'Auteur, que ce n'est presque qu'une pure Traduction tant j'ay esté scrupuleux, tant j'ay affecté de vous donner le Confucius tout pur & tant j'ay apprehendé qu'on ne pûst me reprocher d'en avoir fait un nouveau à ma mode.

Mais, me dit-on souvent, à quoy bon tant de Morales qui conviennent presque toutes dans les mêmes dogmes? Est-ce que vous n'y pourriez donner quelque chose de meilleur que Salomon & l'Ecclesiaste, & pour ne parler que des Morales naturelles & laisser à part la Morale Chretienne qui surpasse infiniment toutes les autres; l'

est-ce que la Morale d'un Epictete, ou d'un Socrate, celle d'Aristote, de Plutarque, de Seneque & de Ciceron ne — suffisoient pas? Ne nous avez vous pas meme donné — celle de vostre Gassendi dont vous faites tant destime que vous conseillez à tous vos meilleurs Amis de la lire & de la relire toute leur vie? De quelle utilité particuliere sera la Morale de Confucius, & que nous pourra-t'elle dire de nouveau?

(Il est vray que toutes ces Morales sont excellentes & bien mieux digerées ou ordonnées que celle ci, mais, comme j'ay deja dit plus haut, il y a toujours bien plaisir de sçavoir ce que des gens du bout du Monde pensoient sur cette matiere longtemps avant nous, lorsque l'Europe estoit, pour ainsi dire, encore comme Brute & Barbare, & de voir qu'ils avoient & ont encore des maximes de Morale & de Politique, que nous n'aurions jamais crû estre — fondamentales pour le gouvernement de l'Empire, telles que sont l'obeissance filiale, l'exemple du Prince, & meme la Musique entant que par la douceur de son harmonie elle adoucit la ferocité de l'homme, & que par les sages instructions que les Vers qu'on chante en Musique contienent, elle instruit agreablement les jeunes gens & principalement les jeunes Princes dont l'instruction est d'une merveilleuse consequence.

Cependant je vous avoueray que ce n'est pas là la principale raison qui m'a porté à ce travail, je ne l'ay principalement entrepris que parceque j'ay remarqué — qu'il n'y a point de Morale qui instruise mieux les Princes de leur devoir plus sagement, plus prudement, plus respectueusement. Elle insinue doucement que la majesté & la gravité estant des qualitez indispensablement attachées à la personne des Princes, elles doivent neanmoins estre temperées de beaucoup de douceur & d'humanité. Elle insinue de meme que les Princes sont indispensablement obligez d'entrer dans le detail des affaires de leur Estat, & d'ecouter volontiers soit les plaintes, soit les remontrances qu'on leur fait, soit les avis & les conseils qu'on leur propose, s'ils ne veulent fermer la porte à la verité, & en meme temps ouvrir la barriere à la flaterie qui tost ou tard les doit perdre. Enfin, pour comprendre tout en un mot, elle fait voir que le Prince ne doit point avoir d'autre interest que celuy de ses Sujets, de facon qu'aimant ce qu'ils aiment, & hayssant ce qu'ils hayssent il les aime aussi tendrement qu'un

bon pere aime ses propres enfans, n'y ayant point d'autre
moyen de parvenir à la veritable grandeur, à la veritable
gloire, à une solide & eternelle renommée.

Je me suis mesme imaginé, comme j'aime tendrement
mon Prince & ma Patrie, que ceci pourroit peut-estre,
servir à ces grands hommes qu'on va donner pour
Precepteurs & pour Gouverneurs à nos trois jeunes
Princes, & qu'au lieu de cet air fier, imperieux &
sourcilleux si ordinaire & si pernicieux aux Princes
qui ont le malheur d'y estre elevez, ils pourroient en se
servant des principes de cette Morale leur inspirer un
certain esprit d'amour, de douceur, de bonté, de
simplicité, d'humanité & de beneficence, sans toutefois
les eloigner de cette majesté & grandeur d'ame qui leur
doit estre comme naturelle, ce qui auroit un jour des
suites merveilleuses pour le bien general de l'Estat,
& pour la gloire particuliere de leurs Disciples
qui se feroient immanquablement estimer,
honnorer, & pour ainsi dire, adorer de tout le
monde.

Livre Premier.

La grande & importante Science des Princes consiste generalement en trois choses. La premiere, à cultiver ou polir la lumiere naturelle que le Ciel a repandu dans tous les hommes, afin qu'à la maniere d'un Miroir tres pur & tres clair elle puisse, les taches des passions & des convoitises estant ostées, retourner à son originaire clarté. La seconde, à renouveller le peuple dans la vertu & dans les bonnes moeurs par leur propre exemple & par leurs sages instructions. La troisieme, à demeurer fermes & constans dans le Souverain Bien, c'est à dire, dans une grande conformité de toutes leurs actions avec la droite Raison. C'est ce que ceux qui commandent aux peuples doivent avoir en veüe, parceque c'est de là que dependent la paix, la tranquilité & la felicité d'un Estat, le bonheur du Prince & des Sujets, & qu'en vain on pretendroit de bien gouverner un Royaume où le vice regneroit, & d'où la vertu, la raison & les bonnes moeurs seroient bannies.

La question est maintenant de sçavoir la conduite que doit tenir le Prince pour faire fleurir la vertu dans son Estat, & pour en bannir le vice, car il est de la derniere importance de bien connoitre l'ordre naturel des choses & des actions, ce qui est le plus ou le moins principal, ce qui doit preceder & ce qui doit suivre, autrement on ne fait que brouiller & l'on ne vient jamais à bout de rien: Dans un arbre ce qui est de plus principal c'est la racine, ce qui est de moins principal sont les branches. Il en est de même dans les actions, les unes sont fondamentales & radicales, & doivent

absolument preceder, les autres sont moins principales & suivent naturellement des premieres: Et c'est ce que nos anciens Rois, Empereurs & Legislateurs ont tres bien reconnu & qu'ils nous ont voulu apprendre par la regle & la methode qu'ils ont observée pour parvenir à reformer & à bien gouverner leur Empire dont ils avoient aussi reconnu que la vertu est le seul & unique fondement.

Lors qu'ils ont donc entrepris de bien gouverner, & par consequent d'introduire la vertu & les bonnes mœurs entre leurs Sujets, ils ont crû qu'il falloit commencer par eux-memes & par cultiver leur propre raison, ce qu'ils ont fait consister à perfectioner leur entendement, à penetrer & à epuiser, pour ainsi dire, la raison & la nature des choses afin de se mettre en estat de pouvoir distinguer le vray du faux, le bien du mal, l'honneste du deshonneste le juste de l'injuste, &c. De là ils ont voulu que l'Empereur passast à bien administrer son propre Royaume afin qu'à son exemple tous les petits Rois qui sont le corps de l'Empire en fissent de meme, & qu'ainsi tout l'Empire fust bien administré. Mais parce qu'ils ont reconnu que l'exemple des peres dans le gouvernement de leurs familles est d'une merveilleuse consequence, & que le bon gouvernement du Royaume particulier depend de l'ordre & du reglement de la famille, & celuy de la famille des qualitez de la personne qui en est le maistre & le directeur, ils ont voulu que le Prince, apres la culture de sa raison qui est toujours supposée comme le fondement de tout, songeast preallablement à la regle & à la culture de sa propre personne tant à l'egard de l'exterieur que de l'interieur, & à se donner les qualitez qui sont neccessaires pour servir d'exemple & pour tenir dans le devoir toute la maison, un air & un port serieux meslé d'une agreable douceur, jamais de bouffonnerie, jamais de paroles deshonnestes, beaucoup de distinction pour sa femme, beaucoup d'egard pour les domestiques, un amour sincere & cordial pour ses enfans, & ainsi du reste.

Que tous les hommes depuis le fils du Ciel jusques aux moindres particuliers, fassent donc consister le

principal & le fondement de leur conduite dans le reglement & la culture de leur propre personne comme estant la racine & le fondement du reglement & du bon gouvernement du Royaume particulier, & le bon gouvernement du Royaume particulier le fondement & la racine du bon gouvernement de tout l'Empire.

Vous voulez que la personne du Prince estant negligée & mal morigerée, la famille Royale, le Royaume particulier & l'Empire soient bien gouvernez? C'est ce qui ne se peut, si ce n'est peut-estre que vous veüillez que la racine estant deja seche & aride elle pousse de la verdure dans les branches & dans les fueilles. Il n'est assurement point du bon sens de faire du principal l'accessoire, & de l'accessoire en faire le principal; la propre personne est le principal, c'est la racine & le fondement, qu'on la considere comme telle.

Mais pour ne nous écarter pas de ce que nous avons dit dés le commencement, comme entre vos Empereurs & Legislateurs les plus anciens & les plus celebres, & ceux qui estant les plus Sages & les plus penetrans, ont mieux connu leur propre interest, ont tous demeurez d'accord que l'exemple du Prince est le fondement general & primitif du bon gouvernement de l'Estat, il sont aussi tous demeurez d'accord qu'il falloit, comme j'ay dit, commencer par eux-memes & par cultiver soigneusement leurs moeurs, la vertu & la raison; en un mot, qu'il falloit commencer par cultiver leur nature raisonnable, ce precieux & sublime present que le Ciel a fait à tous les hommes.

C'est dans cette veüe que le Roy Vu-uam fit graver ces paroles sur le bassin où il se lavoit ordinairement les mains avant le repas, Lave-toy tout le jour & tout le jour renouvelle-toy. Voulez-vous, Princes, purifier vos peuples & les renouveller, lavez vous, purifiez vous, & vous renouvellez continuellement vous-memes, c'est là la racine du renouvellement de vostre Estat, l'exemple du Prince est la vraye & naturelle methode pour renouveller les Sujets, pour les reformer, pour les ramener à la raison & à leur devoir.

Quoique les peuples soient de tous costez repandus dans la vaste etendue de l'Empire, neanmoins leurs

esprits & leurs yeux sont toujours tendus sur la personne de leur Prince, & ils regardent tous la Cour & la Maison Royale comme leur centre, comme la source de leurs biens, de leurs fortunes & de leur bonheur.

O la profonde & abstruse vertu du Roy Ven-uam, disent nos Sages & Sçavantes Odes, & qu'il a heureusement su joindre cette perpetuelle Splendeur de ses vertus avec toutes ses actions, s'observant continuellement lui-meme pour parvenir à ce Souverain degré de perfection qu'il s'estoit proposé, & pour s'y affermir constamment! Comme il sçavoit que pour gouverner heureusement ses Sujets ce qui a plus de force & d'efficace c'est un certain amour, une certaine charité qu'on a generalement pour tous, que faisoit-il? Agissant en Roy il se fixoit & se confirmoit dans l'etendue de cette charité. Comme il n'ignoroit pas d'ailleurs que la principale vertu du Sujet est l'honneur, le respect & la veneration à l'egard du Roy; agissant en Sujet il se fixoit & se confirmoit dans ce respect, & remplissoit constamment tous les devoirs d'un prompt & fidele Sujet: Comme il sçavoit de plus que la premiere & principale vertu des enfans consistoit dans l'obeissance, se considerant comme fils il s'appliquoit constamment à l'obeissance, & sans jamais se relacher il remplissoit tous les devoirs & tous les offices d'un fils qui aime effectivement & cordialement son pere. Et comme la principale vertu d'un pere est aussi une tendresse naturelle & un certain amour cordial à l'egard des enfans; se considerant comme pere il se fixoit & se confirmoit dans cet amour des enfans qu'il faisoit de temps en temps paroître, non par une certaine & assez ordinaire indulgence vicieuse, mais par une instruction & direction continuelle à la vertu qui passast par une espece de propagation à ses neveux & à leurs enfans. Enfin comme la bonne foy est ce qu'il y a de plus loüable & de plus recommandable dans le commerce & la Societé mutuelle des hommes, traittant avec ses Sujets il se fixoit & s'appliquoit à leur tenir inviolablement sa parole.

Rare & admirable pieté & charité que ce Prince avoit generalement pour tous les hommes! Nos Annales portent qu'elle s'etendoit jusques aux morts & qu'ayant un jour par hazard rencontré à la campagne le cadavre d'un homme inconnu il en fut tellement touché qu'il se depouilla sur l'heure de sa Veste Royale dont il le fit envelopper comme d'un Suaire pour l'inhumer!

pour l'inhumer! Que si la pieté de nostre Prince est telle envers des ossemens secs & arides, diront alors les Grands du Royaume, que ne doit-elle point estre envers les vivans, envers le reste des hommes! Nos mesmes Annales nous apprenent que dans chaque Ville de l'Empire, & ainsi des Citez & des Bourgades à proportion il assigna des fonds pour nourrir & entretenir cent pauvres vieillards chacun selon leur naissance & leur condition, & c'est de luy que nous tenons encore presentement cette pieuse institution. Lors que vous verrez quelque action de vertu, de clemence, par exemple, de liberalité ou de charité qui merite d'estre imitée, Souvenez-vous, disoit-il souvent à son fils qui luy devoit succeder, de n'estre ni lent, ni paresseux à l'imiter & de ne vous lasser jamais de faire la guerre au vice.

Je puis comme un autre decider & juger les procez; mais l'important & le necessaire est de faire en sorte que les peuples s'honorant & s'aimant mutuellement les uns les autres s'abstinssent de se faire des procez, & c'est ce qui ne se doit attendre que de la majesté & des vertus exemplaires tant du Prince que de ceux que le Prince aura mis dans les charges eminentes de l'Estat.

Quelques fins & frauduleux que soient les hommes, un Saint homme par sa vertu les retient si puissamment qu'ils ne peuvent ou n'osent du moins faire paroitre & executer les finesses qu'ils ont meditées, tant il est vray qu'il n'y a que la majesté de la vertu qui puisse sans menaces de supplices soumettre les volontez des peuples, & rompre leurs discordes & leurs procez!

Avoir une vraie & sincere aversion pour les choses qui sont mauvaises & vicieuses, de meme qu'on a une vraie aversion pour les choses qui sont infectes & de mauvaise odeur, & au contraire estre veritablement & sincerement touché par celles qui sont bonnes & honnestes, s'y plaire & en estre rejoui de meme qu'on se plait aux choses belles & agreables à la veüe, c'est ce qu'on appelle avoir l'esprit droit & sincere, c'est avoir l'intention & la volonté rectifiées & epurées de tout deguisement & de toute tromperie; c'est ne

se pay tromper soy-meme, c'est estre content & satisfait de soy. Que l'homme par fait s'attache donc serieusement à bien connoitre son interieur, toutes les pensées & tous les mouvemens de son esprit, de crainte que n'y prenant pas garde il ne s'y glisse du faux & quelque deguisement.

Lorsqu'un meschant homme se trouve seul & sans temoins il n'y a mal à quoy il ne pense, & lorsqu'il a envie quelque homme de bien il feint, il se deguise, il couvre sa meschanceté & prend le visage d'un honnête homme; mais à quoy luy sert sa feintise & son deguisement, les gens de bien le reconnoissent bientot & voient ses entrailles comme s'ils les regardoient de leurs yeux. C'est un Proverbe d'une verité inconteste, Tel qu'est un homme dans l'interieur, tel il paroit dans l'exterieur. Que celui qui tend à la perfection prenne donc garde serieusement à son interieur, & qu'en toutes choses son esprit & son intention soient toujours purs & sinceres. C'est en vain qu'on pretend feindre & dissimuler, toutes les choses ont leurs marques & leurs caracteres par où elles se découvrent. Qu'un homme qui porte sur soy des aromats, les couvre tant qu'il voudra, la bonne odeur les découvrira & celuy qui porte un ulcere carcinomateux sera découvert par l'infection & la puanteur. Il en est de meme de la vertu & du vice, ils ne sçauroient longtemps demeurer cachez quelque envie que vous ayez de les cacher, toutes vos feintises & tous vos artifices ne vous serviront de rien.

Il en est de la vertu comme des richesses, les richesses ornent la maison, la vertu orne la personne. Si un homme a interieurement beaucoup d'or & d'argent dans ses coffres il le fait paroitre dans les meubles & dans l'exterieur de toute la maison; si un homme a interieurement beaucoup de vertu, elle se repand incontinent sur toute sa personne, elle passe incontinent jusqu'à l'habitude exterieure de tout le corps, & ce qui est effectivement au dedans il le fait paroitre au dehors. De là vient que parce qu'un homme vertueux n'est interieurement rongé par aucun remors, il sent son cœur se dilater & jouir interieurement d'une si douce & agreable paix & tranquilité que sa joye & sa serenité se repandent & se font paroitre sur toute sa personne, tant il est vray que l'exterieur depend de l'interieur! Lorsqu'un homme n'est plus maistre de ses passions & qu'il se laisse immoderement emporter à la colere ou à la crainte, ou à la joye, ou à la

triſteſſe on voit un changement & un dereglement dans toute ſa perſonne, de façon qu'encore qu'il regarde les yeux ouverts il eſt comme s'il ne voyoit pas, qu'encore qu'il entende les oreilles ouvertes il eſt comme s'il n'entendoit pas, qu'encore qu'il mange, la bouche ouverte, il ne ſent ni ne diſtingue pas les ſaueurs des viandes, & eſt comme s'il ne mangeoit pas. Les yeux voir, les oreilles entendre ſont des fonctions de l'homme exterieur, l'eſprit n'eſtant pas dans une bonne aſſiette les organes dont il eſt le directeur ne peuvent pas ſe bien acquiter de leurs fonctions. Mais revenons à la culture & à la rectitude de la perſonne.

Comme le reglement & la bonne conduite de noſtre propre perſonne eſt la racine & le fondement du reglement & de la bonne conduite de toute noſtre famille, & que ſelon la qualité & l'exigence de chacun de ceux qui la compoſent, le pere de famille eſt d'ordinaire differemment affecté aimant les uns & haiſſant les autres, eſtimant peu ceux-ci & beaucoup ceux-là, traittant doucement celui-là & rudement celui-ci, il eſt difficile de tenir ſi juſtement le milieu qu'il ne ſe faſſe rien ni au deſſus ni au deſſous de l'exigence & de ce qui eſt convenable, parce qu'au lieu de faire une juſte compenſation des bonnes & des mauvaiſes qualitez, ſi l'on aime, l'on ne regarde d'ordinaire qu'aux bonnes, & ſi l'on haït qu'aux mauvaiſes; d'où vient qu'il eſt ſi rare de voir un homme qui en aime ou eſtime un autre, & qui cependant connoiſſe & ne diſſimule point ſes vices; & au contraire de voir un homme qui en haïſſe ou meſpriſe un autre, & qui en meme temps connoiſſe & obſerve ſes bonnes qualitez. Auſſi eſt-ce de là qu'eſt venu le Proverbe qui dit, Que les hommes aveuglez d'amour ne reconnoiſſent pas les vices de leurs enfans, & qu'enforcelez d'avarice ils ne connoiſſent pas la fertilité de leur champ. Paſſons maintenant au reglement de la famille.

Si la Cour ou la Maiſon du Prince eſt comme la racine & la baſe de tout le Royaume, comment ſeroit-il poſſible que ne pouvant pas par ſon exemple regler ſa propre famille il puſt regler le reſte du Royaume? Que ſi au contraire il s'attache entierement à la vertu & à

cultiver sa propre personne, de façon qu'à son exemple et
les fils et les freres, et les femmes s'acquitent de leur
devoir, il arrivera qu'estant un prototype et un exemplaire
de vertu, il arrivera, dit-je, que sans sortir de sa maison il
reglera de l'un à l'autre comme par une espece de
propagation tout son Royaume. La raison est qu'encore
qu'il y ait de la difference entre la Cour et le Royaume,
il y a neanmoins quelque chose de commun et de fort
semblable dans l'economie et le gouvernement: Car
de meme que chaque maison particuliere a son pere de
famille auquel tous les enfans doivent obeissance; ainsi
le Royaume a son Prince auquel tous les Sujets
doivent obeir: Et de meme qu'entre les freres dans la
famille les plus agez doivent avoir beaucoup de
douceur et d'indulgence pour les plus jeunes, et les
plus jeunes beaucoup de deference pour les plus agez;
ainsi le Royaume a ses Ministres et ses Magistrats
qui doivent aussi avoir beaucoup de douceur et beaucoup
d'egard pour le menu peuple qui doit aussi de son costé
avoir beaucoup de respect et de soumission pour eux.

Or de meme que l'amour d'un pere de famille envers
ses enfans est naturel, tendre et sincere; ainsi l'amour
d'un bon Prince envers ses Sujets est naturel, cordial
et sincere, et de meme qu'il n'est pas besoin qu'un petit
enfant nouveau né exprime ses souhaits et ses besoins
à sa mere, parceque la mere qui l'aime naturellement
les devine et les luy fournit amoureusement, d'ou vient
qu'il n'y eut jamais de femme qui fit son apprentissage
pour elever et nourrir des enfans, et qui se mariast
ensuite; ainsi les peuples foibles et imbecilles n'ont
que faire d'exposer leurs souhaits et leurs besoins à
leur Prince, le Prince qui a une tendresse naturelle
pour eux les previent et les devine, et leur fournit
de meme amoureusement et sans peine tous leurs besoins.

Jusques où ne va point la force de l'exemple du Prince?
Si la seule Maison du Roy est pieuse, et s'il sçait entretenir
un amour mutuel entre ses domestiques la renommée
s'en repandra d'abord par tout le Royaume, et tous les
Sujets à son exemple feront paroitre leur pieté, et auront
de la bienveillance les uns pour les autres; le Roy sera-t'il
honneste, civil et debonnaire, l'on verra d'abord fleurir
la vertu, l'honnesteté et la civilité dans tout le Royaume:
Que si au contraire la seule personne du Roy n'a ni
pieté, ni charité, et si aveuglé d'une avarice sale et sordide
elle ne songe qu'à ses interests particuliers, tout le Royaume

à son exemple depravé & corrompu se verra incontinent dans le trouble & dans la confusion; tant il est vray ce que dit le Proverbe, Que tel est le Prince, tel est le peuple, & que le Prince sans sortir de son Palais peut regler ou deregler tout son Estat, le rendre vertueux ou vicieux! Tant il est vray qu'il y a une liaison naturelle entre le Roy & les Sujets, & que de meme qu'une seule parole temeraire, ou temerairement echappée ruine les plus grandes affaires, ainsi la seule vertu d'un Roy affermit tout un Royaume.

Yaô & Xun gouvernerent l'Empire avec beaucoup de pieté & de clemence, le peuple les suivit, Kie & Cheu le gouvernerent avec beaucoup de cruauté & de tyrannie, le peuple les suivit de meme & les imita en leur vice & en leur mescharceté. Les deux premiers auroient pû commander des choses injustes, pour ainsi dire, que les peuples auroient obei, & lorsque par hazard ces derniers dans leurs Edits publiques en ordonnoient de justes, le peuple n'y obeissoit point, parce qu'il voyoit qu'ils commandoient autre chose au dehors, & qu'ils faisoient autre chose dans leur maison. Que le Prince soit premierement vertueux en luy-meme, irreprehensible & sans vice, il pourra ensuite exiger la meme chose de ses peuples, mais qu'il soit sans vertu, & qu'adonné au vice, & demeurant caché dans sa propre personne il repande la vertu au dehors, c'est ce qui est impossible, celuy qui est meschant à soy-meme comment pourroit-il estre bon à quelqu'un?

Le Roy dans son Royaume est comme le premier Mobile qui pousse par son exemple & entraine apres soy ses Ministres & ses Sujets. Si le Roy dans sa Maison remplit les devoirs d'un fils tres obeissant envers ses pere & mere, le peuple par son exemple sera excité & obeira d'abord aux siens. S'il est touché de compassion envers les orphelins & les pupilles qu'il aura dans sa Maison, les Sujets en feront autant chacun chez soy, & ils auront deme de la bonté & de la clemence pour les orphelins & leurs foibles domestiques. Il y a une si grande connexion des grands & des Superieurs avec les inferieurs que dans tout ce que font ceux là, ceux cy les suivent incontinent. Le Prince a en soy la mesure de tout le Royaume, il peut mesurer tous ses Sujets sur la propre personne, & par son exemple il les portera à aimer & à hayr ce qu'il aimera & hayra luy-meme.

Tous ceux avec lesquels vous habitez, & que vous voyez les uns à droite & les autres à gauche, les uns devant & les autres derriere, ceux là au dessus & ceux là au dessous de vous, tous ont la meme ame, les memes passions que vous, les memes souhaits, les memes avertions: Ce que vous haïssez donc dans vos Superieurs ne le faites pas avec vos inferieurs, & ce que vous haïssez dans vos inferieurs ne le faites pas avec vos Superieurs; de meme, ce que vous haïssez dans ceux qui vous ont precedé ne procedez pas en cela ceux qui vous suivront, & ce que vous haïriez dans ceux qui suivront ne suivez pas en cela ceux qui ont precedé. Enfin ce que vous condamnez dans ceux qui sont à droite ne le faites pas avec ceux qui sont à gauche, & au contraire ce que vous improuvez dans ceux qui sont à gauche ne le faites pas avec ceux qui sont à droite. C'est là la grande regle, c'est là la conduite generale de la vie, c'est là le fondement du bonheur des Royaumes & des Empires, c'est par là qu'un Prince en vient enfin à n'avoir plus avec ses peuples qu'un meme cœur & qu'une meme ame, ce que le peuple aime, il l'aime, ce que le peuple hait, il le hait, le voila devenu le pere & la mere du peuple.

Il en est souvent des Princes comme de cette haute montagne du Midy avec ses affreux rochers dont elle est heriſſée; il est vray que leur eminence, leur grandeur & leur puissance les font craindre & regarder de toutes parts, mais on ne les aime point, & pourquoy? Parce qu'ils n'ont pas sçeu entrer dans les interests de leurs sujets, parce qu'ils n'ont pas sçeu mesurer les autres par eux-memes, parce que ne suivant que leur passion & leur convoitise il y ont negligé ce que les peuples souhaitoient, & ce qui leur estoit profitable, sans se mettre en peine de rejetter & d'ecarter ce qui leur estoit pernicieux.

Tant que la famille Imperiale de Xam s'est conservée dans l'amour des peuples, cherie du Ciel par sa vertu, & conforme à sa volonté, elle a subsisté heureusement & regné paisiblement; mais du moment qu'elle est dechûe de la vertu de ses Ancestres, & qu'elle a perdu l'amour des peuples elle a perdu la faveur du Ciel, & en meme temps perdu l'Empire que le Ciel avoit donné à sa vertu. Que la famille Imperiale de Cheu qui regne presentement jette donc les yeux sur la famille de Xam & qu'elle

preme garde que suivant son mauvais exemple elle ne perde & la faveur du Ciel, & l'Empire dont le Ciel est le Maistre.

La durée & la conservation des Empires depend de l'amour des peuples, & l'amour des peuples depend de la vertu qui seule peut rendre un Prince aimable. Le Prince estant donc vertueux il est maistre des volontez de ses sujets, estant maistre de leurs volontez il est maistre de leurs biens, & estant maistre des biens il est maistre de tout ce qui est necessaire pour la subsistance & la conservation de l'Empire, la vertu est la racine, le pouvoir, le principe & le fondement; les richesses sont l'accessoire, elles suivent immanquablement de la vertu. Que si le Prince neglige donc le principal qui est la vertu, & que s'attachant aux richesses qui sont l'accessoire, il ne songe qu'à en amasser à tort & à droit, en toute maniere, les peuples à son exemple en feront autant & ils se ruineront & se consumeront les uns les autres en procez, en querelles, en seditions, en voleries & en rapines.

C'est ce qui a donné lieu à cette espece de Proverbe, que l'amas & l'assemblement avare & inique des richesses est la ruine & la dispersion ou dissipation des peuples, comme le prudent epanchement qui s'en fait pour les neccessitez communes en est l'assemblement & la réunion.

Belle reponse de l'Ambassadeur du Royaume de Cu au premier-Ministre du Royaume de Cin qui l'interrogeoit curieusement sur les pierres precieuses de son pays? Encore que nostre Royaume, dit-il, abonde en or, en perles & en pierres precieuses, si est-ce que nous n'estimons rien tout cela au prix de la vertu; mon Prince a choisi deux hommes qui par leur Sagesse, leur conseil, leur integrité, leur justice & leur pieté sont deux fermes & stables colomnes de son Royaume, ce sont là les escarboucles & les pierres precieuses que nous estimons.

O que je serois heureux, disoit en soûpirant ce grand Prince de Cin, si je pouvois avoir un homme integre & sincere, dont l'esprit paisible, tranquile, libre de toute envie & sans partialité eut le coeur si noble & si ample que reconnoissant un homme qui auroit de grands talens & l'aimast effectivement comme s'il les possedoit lui-meme, que voyant les autres douez de Sagesse & de vertu, il s'en rejouit de coeur & d'affection, & que non seulement il leur donnast de belles paroles & des louanges du bout des levres, mais que veritablement & sincerement il les estimast, qu'il les fist venir auprés de soy, qu'il s'en servist & qu'il les elevast aux Charges & aux dignitez conformement à leurs talens: Je confierois un homme de la sorte comme la base solide de mon Estat;

comme celui qui entretiendroit mes peuples dans une paix, dans une union & dans une tranquilité eternelle, & qui non seulement affermiroit mes descendans dans la possession du Royaume & de leurs biens particuliers, mais qui seroit meme utile à tout l'Estat, & qui en etendroit les bornes. Que si au contraire quelqu'un de mes Ministres avoit le coeur assez bas, assez sordide pour ne songer qu'à ses interests particuliers, assez arrogant pour attribuer tout à ses grands talens, & assez serré pour porter envie à ceux qui excellent en sagesse & en vertu, pour les hayr interieurement, pour les exclure & les ecarter des emplois par mille artifices, n'y ayant rien qu'il ne fit pour empescher qu'ils ne s'elevassent selon leur merite, je le considererois non seulement comme un membre inutile, & dont on ne doit rien attendre de bon, mais comme la ruine de mon peuple, de mes Enfans & de mon Estat.

Un Prince doit se defaire incontinent d'un si dangereux conseiller, le proscrire & le bannir bien loin hors du Royaume chez les Barbares, c'est estre veritablement pieux, c'est veritablement aimer son peuple, & sçavoir mesurer ses voeux & ses souhaits sur sa propre personne, c'est sçavoir aimer les hommes & les sçavoir hair. Au contraire, voir un homme de merite, sage, vertueux, & ne vouloir pas l'elever, ou si vous voulez s'en servir, & ne l'avoir pourtant pas voulu faire plutot, c'est estre injuste comme de voir un meschant homme elevé en dignité & ne l'en tirer pas, & ne le chasser pas bien loin, ou s'y prendre trop tard & lentement, c'est un crime, c'est ne pas sçavoir regner, c'est ne pas sçavoir aimer les hommes, c'est ne pas sçavoir haïr les hommes, c'est aimer ce que le reste des hommes haïssent & haïr ce que le reste des hommes aiment, c'est repugner à la nature generale des hommes, c'est s'exposer à la haine & à l'envie de tout le monde, c'est vouloir perdre l'amour des peuples, & consequemment mettre l'Empire dans le peril evident de sa ruine.

L'avarice & l'envie insatiable d'amasser des richesses est souvent ce qui perd les Rois & les Princes, & qui les detourne du chemin Royal de la vertu, ne prenant pas garde que sans s'ecarter de ce chemin, que sans crime, sans tyrannie & sans injustice, & sans perdre le precieux nom de Princes vertueux & de peres du peuple ils peuvent jouir de leurs souhaits & continuellement augmenter leurs richesses. Ils n'ont qu'à faire en sorte que dans l'Estat il n'y ait personne d'oisif, & que chacun s'occupe avec plaisir & soigneusement à son employ, que les artisans & les marchands puissent aisement & agreablement faire valoir ceux là leur industrie, & ceux ci leur trafic, que ceux qui font profession de cultiver la terre s'occupent courageusement & uniquement, & puissent prendre le temps commode pour l'agriculture sans estre interrompus dans leur travail; que les Officiers qui tirent leurs revenus du Threzor Royal soient en petit nombre, tous ceux qui servent superflus estant soigneusement retranchez, que ceux enfin qui dispensent les richesses Royales, les dispensent avec beaucoup de moderation, de parsimonie & de prevoyance; ils n'ont, dit-je, qu'à en user de la sorte, &

il se trouvera qu'ils seront toujours riches, & que les richesses Royales seront toujours suffisantes.

Un Prince estre veritablement vertueux, doux, clement & bien faisant, aimer effectivement ses peuples, vouloir qu'ils soient riches, s'attacher plutôt à leurs interests qu'aux siens propres, & par là s'acquerir l'amour de tout le monde, & le renom eternel de pere de la patrie, c'est ce qu'on appelle sçavoir par les richesses & par le mepris qu'on en fait illustrer sa propre personne, & se rendre celebre: Ne songer au contraire qu'à en amasser à toutes mains & en toute maniere juste ou injuste, & par là s'attirer la haine des peuples, c'est ce qu'on appelle par les richesses & par la trop grande estime qu'on en fait rabaisser sa propre personne, c'est faire honneur aux richesses & se rendre soy-même mesprisable, haï des hommes & en horreur à la posterité.

Comme jamais on n'a veu de Roy qui fut doux, clement & pieux & charitable envers ses Sujets, que les Sujets par leur fidelité ne respondissent à ses aimables qualitez, qu'ils ne l'aimassent & ne luy fussent fideles; on n'a aussi jamais veu de peuple qui aimast son Roy & qui luy fust fidele que les affaires & les entrepises du Roy n'eussent une bonne fin & ne se terminassent heureusement. Or lorsque le peuple est ainsi par sa fidelité attaché à son Roy, il considere les richesses & les Thresors du Roy comme siens, il les conserve comme siens en temps de paix, & il les defend comme siens en temps de guerre; tant il importe à un Roy de se faire aimer de ses peuples & de se les attirer par la douceur, par la clemence & la beneficence.

S'il est vray qu'un Grand du Royaume qui vit des revenus Royaux ne puisse pas honnetement elever des poules & des porcs pour en profiter & en nourrir sa maison; s'il est vray qu'il ne puisse pas de même nourrir chez luy des bœufs & des moutons, & que cela soit indigne de sa condition, parceque ce sordide gain qu'il pourroit faire causeroit un grand dommage à ce même peuple qui a accoutumé de vivre du petit gain de ce bas & vil commerce, combien seroit-il plus indigne de la grandeur d'un Prince de nourrir & entretenir dans sa Maison des Ministres qui surchargeassent les peuples d'impost, & qui sous pretexte de Rentes & de Revenus Royaux les ruinassent cruellement & les depouillassent de leurs biens? Que si par hazard un Prince avoit quelque Ministre de la sorte qui multipliast injustement les impots, il luy vaudroit mieux d'en avoir un qui volast couvertement ses Thresors, puisque celuy-ci ne feroit au moins tort qu'à une seule personne & que celuy-là feroit tort à plusieurs. Comment se pourroit-il donc faire que le Prince souffrit dans sa Maison un tel scelerat qui seroit le voleur general du Royaume, une telle

sangsue de peuple, qui tirast & epuisast avec tant
d'inhumanité la sueur & le sang des Sujets?

Si quelqu'un de ceux qui gouvernent la Maison du
Prince ne s'attache qu'à amonceller richesses sur richesses,
sçachez que cela ne peut par venir que d'un esprit vil & abject
qui ayant seduit le Prince par ses avaricieux conseils luy
fait entendre qu'un si grand poids d'Impost & d'Exactions est
une merveilleuse industrie & un moyen tres propre pour enrichir
le Royaume, n'y ayant rien de plus juste & de plus equitable.
Si quelqu'un, dis-je, avoit l'ame assez basse & assez servile pour
cela, que de maux ne causeroit-il pas, puis qu'ayant tout
rempli de rapines & de larcins, en pillant à sa phantaisie les
biens des Sujets, & que s'estant par là attiré sur sa teste & sur
celle du Prince la haine des peuples & consequemment la juste
colere du Ciel, il survendroit sans doute de la part du Ciel de
grandes calamitez, & de la part des hommes des seditions, des
ruines, des meurtres & des massacres sans que les gens de bien
les puissent empescher. Que le Prince ne fasse donc pas
uniquement consister son gain dans son seul & unique gain
particulier, mais qu'il le fasse consister dans l'equité
mutuelle, dans l'amour mutuel du Prince & du peuple?

Livre Second.

L'on sçait assez que la vertu ou la perfection consiste dans un certain Milieu entre l'excez & le defaut, mais que ce Milieu est sublime & qu'il y en a peu qui le sçachent tenir. Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on s'en plaint, c'est une vieille maladie, c'est une vieille querelle, cela a de tout temps esté de meme.

Je ne sçais que trop bien pourquoy il y en a tant qui ne marchent pas par ce Royal chemin du Milieu, en voicy la cause. Les Sages de ce Siecle passent au delà du Milieu, parce qu'enyvrez d'une grande opinion d'eux-memes ils croient sçavoir plus que le Milieu, & des choses plus relevées, & negligent le Milieu comme quelque chose de petit & qui ne suffit pas. Les gens grossiers ne parviennent pas au Milieu, parce que ou ils ne le connoissent pas, ou epouvantez par la difficulté ils se defient de leurs forces & doutent d'y pouvoir parvenir. Je sçais aussi pourquoy il y en a plusieurs qui ne connoissent pas ce chemin du Milieu quoy qu'il soit si evident, c'est que les Sages ou ceux qui font profession de Sagesse, affectants de suivre des principes & des chemins perilleux & inusitez passent ordinairement le Milieu, & se portent à l'excez au lieu que les gens grossiers desesperants de le connoitre & de l'atteindre n'y parviennent pas.

Or la raison generale de ce grand maniquement est, — qu'avant que d'agir, de juger, de nous determiner, nous n'examinons pas assez les choses, nous ne pesons pas assez exactement les raisons de part & d'autre, & nous passons trop precipitemment à l'action. Il en est de ceci comme du boire & du manger; il n'y a point d'homme qui ne boive & qui ne mange tous les jours, cependant dans une chose si ordinaire & si commune il y en a tres peu qui sçachent bien connoitre les bornes & Salutaires saveurs, & bien juger de la nature & de l'efficace de ces breuvages & de ces mets corrompus par l'artifice & le melange divers de tant de choses differentes: Que si l'on s'attachoit à la bien connoitre, ô que l'on ne passeroit pas ainsi comme on fait si souvent les bornes de la Temperance!

Lorsque l'Empereur Xun, ce modele autentique de Prudence, traitoit de quelque affaire qui regardoit le gouvernement de l'Estat, il ne s'en fioit pas à soy-meme, à son propre jugement, ni à sa prudence particuliere, mais il prenoit plaisir de consulter le

jugement & la prudence de ses Ministres, & d'examiner soigneusement toutes leurs reponses quelques communes & vulgaires qu'elles fussent estre: Que si par hazard ils luy suggerroient quelque chose de moins conforme à la raison, veritablement il ne s'en servoit pas, mais neanmoins il sçavoit prudemment dissimuler ce qu'il y avoit de mal, & par là entretenir doucement la candeur de leur coeur, & la confiance qu'ils pouvoient avoir d'avertir de temps en temps leur Prince: Que si leurs conseils s'accordoient avec la raison il s'en servoit, ne manquant point cependant de relever & de loüer ce qu'il y avoit de bon afin de les porter une autrefois à luy declarer plus gayement & plus confidement leurs sentimens. Que si ces reponses s'escartoient tant soit peu du Milieu, la balance de la raison à la main il en prenoit exactement les deux extremitez, & se servoit du milieu des deux afin que les choses se fissent toujours non par son jugement seul, mais tout ensemble par le jugement & par le conseil de ses Ministres, & c'est par là que Xun s'est rendu si celebre dans l'art de regner, & qu'il s'est fait un si grand Empereur.

Trompeuse prudence de nos temps, que tu degenere honteusement de la prudence de nos anciens Rois! Chaque homme dit maintenant je suis prudent, je sçais ce qu'il faut faire & ce qu'il ne faut pas faire; mais parce qu'il n'a en veüe que son propre gain & sa propre commodité, & qu'il n'envisage point de meme les malheurs qui en doivent suivre, & les dangers où il se jette, il s'engage inconsiderement en mille embarras, & tombe enfin au milieu d'une fosse d'où il ne se peut jamais tirer. Chacun dit aussi, je suis assez sage, & il se choisit meme en effet un Milieu selon lequel il agit; mais il arrive que se laissant ensuite vaincre par la paresse il ne peut pas seulement tenir un mois ferme & constant dans son project. A quoy est-ce donc que leur sert la Science & la connoissance du Milieu?

C'est de mon cher disciple Hoei qu'on peut dire qu'il estoit veritablement prudent; car non seulement il sçavoit admirablement bien distinguer les choses, & choisir ensuite le Milieu, mais du moment qu'il avoit attrapé une vertu, il l'embrassoit, pour ainsi dire, il la servoit etroitement sur sa poitrine, il l'entretenoit amoureusement dans son coeur & jamais il ne l'abandonnoit.

Il s'en trouvera qui peuvent paisiblement gouverner les Royaumes du Monde, qui peuvent refuser les dignitez & les richesses, qui peuvent courageusement marcher à pieds nuds sur les espées, mais pour ce qui est du Milieu, quoyque de prime abord il paroisse facile, neanmoins il faut une autre force, il faut bien d'autres combats & d'autres travaux pour y parvenir.

Sçavoir se gouverner avec douceur & avec quelque indulgence à l'egard des siens lorsqu'on tache de les regler, & les porter à la vertu; ne chatier pas toujours ni trop severement leur paresse

& leur lenteur, ne se vunger pas d'abord de ceux qui refusent d'obeir, mais supporter patiemment leurs defauts pour les soumettre doucement & peu à peu à la raison, c'est là le Milieu que connoissent nos Meridionaux, c'est là la force dont ils sont capables, & que leurs Sages sçaient pratiquer.

Coucher seuls & intrepides sur les lances & les boucliers, se voir sans frayeur au milieu des morts, & ne s'ennuyer point de cette sorte de vie, c'est veritablement là la vertu & la force des pays Septentrionaux; mais neanmoins parce qu'il y a en cela d'ordinaire beaucoup de temerité, & que tres-souvent la regle du Milieu s'y trouve violée, ce n'est pas là, mes chers disciples, la force que je demande de vous.

Le Sage toujours attentif à se vaincre soy-meme sçait veritablement se faire & s'accommoder aux moeurs & au penchant des autres, mais comme il est maistre de soy il ne se laisse pas depraver par la frequentation & par l'exemple des gens mols & paresseux, il ne suit pas indifferemment les mouvemens & les inclinations de tout le monde, & il demeure droit sans panchir ni d'un coté ni d'autre au milieu de ceux qui s'ecartent de la vertu & de la raison. O que c'est là une grande force! S'il est Magistrat dans un Royaume où la vertu & les Loix soient en vigueur, entre tant d'hommes il ne change pas pour cela ses moeurs, ni la regle de vie qu'il tenoit estant homme privé, & il ne s'enfle point vainement de faste & de gloire: Si au contraire la vertu & les Loix y sont en mepris, si tout est en trouble & en confusion, s'il est meme pressé par la disette & affligé d'autres & d'autres miseres, en sorte qu'il soit reduit à la mort & aux dernieres extremitez, & que cependant entre tous ces malheurs il ne change point, mais demeurant toujours ferme & constant dans ce qu'il aura une fois entrepris; que de vertu, que de grandeur d'ame, que de force il faut pour cela? C'est là cette force qui consiste dans une continuelle victoire de soy-meme que je prefere à celle des Nations Meridionales & des Septentrionales, & que je souhaite & attens de vous.

Il y en a qui outrepassent temerairement les limites du Milieu, affectants je ne sçais quelles vertus cachées & inusitées, & qui se plaisent à faire de certaines choses merveilleuses afin de rendre leur nom celebre aux siecles à venir, mais pour moy je ne voudrois pas en user de la sorte, ce qu'il faut commencer connoitre & faire, c'est à quoy je m'etudie, l'homme Sage suit le chemin ordinaire.

Il y en a aussi qui n'affectants pas temerairement des choses extraordinaires & abstruses, ou au dessus de leurs forces, & qui ayants entré comme il faut dans le chemin de la vertu, s'arrestent neanmoins lachement au milieu de la course & perdent vilainement le coeur & le courage; le Sage ne s'arreste point de la sorte, il demeure ferme & constant, il tasche courageusement d'achever ce qu'il a commencé, & il se conforme en tout & toujours au Milieu sans passer au delà, ni demeurer en deça.

Fuir le monde, les honneurs & le reste pour l'amour de la vertu, & n'estre consequemment point veu, ni connu des hommes, & cependant n'en estre ni touché, ni affligé, ni ne s'en point repentir; c'est assurement une chose si grande & si difficile qu'il n'y a que le parfait Sage qui le puisse; tant il est difficile d'avoir une parfaite connoissance du Milieu!

Cependant comme il n'y a personne à qui le Ciel n'ait donné la lumiere de la raison qui est la regle naturelle dont les Sages se servent pour connoitre & distinguer le veritable Milieu, il n'y a personne qui ne puisse en quelque façon parvenir à la connoissance pratique de ce Milieu, chacun selon son genie & selon sa Sphere naturelle, & il n'y a point d'homme jusques au peuple grossier & aux femmelettes qui ne puisse en quelque façon connoitre cette belle regle, & y conformer quelques unes de leurs actions quoy qu'il ne parvienne pas au Souverain degré comme le Sage parfait & accompli.

Le Ciel & la Terre se donnent à connoitre à tout le monde, & neanmoins l'homme a cause de la vicissitude des Elements & des Temps dont il ignore les causes y trouve quelque chose à redire, & quelque chose qui le fasche, parce qu'il n'y a Sagesse si parfaite qui puisse comprendre ou penetrer une si grande vertu. Ne nous étonnons donc pas qu'encore que la regle du Milieu soit generale & universellement imprimée dans tous les hommes, & les Sages en ayent une plus parfaite connoissance que les autres, car il en est de l'esprit des Sages comme des oiseaux qui penetrent jusques dans les Cieux, & comme des poissons qui plongent jusques dans le fond de la Mer, leur vertu & leur raison s'eleve par tout haut & bas, & elle se fait paroitre dans les plus grandes choses aussi bien que dans les plus petites.

Encore donc qu'il y ait difference de Genie, neanmoins parce qu'il n'y a personne, comme nous pouvons dire, qui soit privé de la lumiere de la raison, tous doivent à leur

maniere s'attacher à connoitre le veritable Milieu. Et de fait qui est-ce qui ne connoit pas la regle de la raison qui est, par exemple, entre le Roy & le Sujet, entre le pere & le fils, entre le mary & la femme, entre les freres ainez & leurs cadets, & generalement entre les Amis? Non, cette regle est dans l'homme meme & naturellement gravée dans son esprit, & la regle que les hommes se forgent & qu'ils font consister dans les principes extraordinaires cachez & relevez, n'est point interieure à l'homme, elle est etrangere & ne peut point estre censée la regle de raison.

L'artisan prend en sa main un outil pour en former un autre semblable outil, il cligne des yeux, il regarde de côté & il examine exactement s'il repond à la forme & à la regle de celuy qui est dans sa main: Le Sage en use à peu pres de meme, lorsqu'il veut regler un homme il ne va pas chercher quelque chose d'extrinseque & d'eloigné de l'homme, il le regle par l'homme meme, par une regle qui luy est interieure & qui est naturellement imprimée dans son esprit, quoique la comparaison ne soit pas entierement juste, en ce que la regle dont se sert l'artisan luy est extrinseque & est bien plus éloignée que celle que le Ciel a mis naturellement dans l'homme.

Celuy qui fidellement, de bonne foy & sincerement mesure les autres sur luy-meme, c'est proprement celuy là qu'on peut dire ne s'eloigner pas de la loy naturelle & estre dirigé par cette regle qu'il a interieurement en luy-meme, & qui sans cesse luy dicte que ce qu'il ne desire pas qu'on luy fasse il ne le doit pareillement pas faire aux autres. Le parfait Sage a ces quatre Regles sur lesquelles roulent toutes ses actions & dont je ne me trouve presque pas capable de garder aucune. La premiere, que les services que j'exige de mon fils, je les rends à mon pere. La Seconde, que les devoirs que j'exige de mon Sujet, je les rends fidellement à mon Prince. La troisieme, que je previenne mon compagnon & mon amy dans les bons offices que je souhaite de luy. La quatrieme, que la douceur & la deference que je souhaite de mes cadets, je la vis & l'observe à l'egard de mes ainez. — Depuis le parfait Sage est tellement circonspect dans les discours ordinaires, que s'il s'apperçoit qu'il parle trop ou trop peu il n'ose ne le pas faire force à soy-meme pour remplir son devoir, & estant un severe censeur de soy-meme il s'attache à faire en sorte que les paroles repondent aux actions & les actions aux paroles. Et c'est ce parfait Sage dont la vertu est solide, stable & constante, c'est luy que je suys à la piste quoique de loin, & c'est luy que je tasche

& tascheray toujours d'imiter.

Il est content de sa fortune & de sa condition, il fait tout par rapport à l'estat & à la condition où il est, & ne desire rien d'eloigné de cet estat.

S'il est riche & honoré il agit comme tel sans toutefois s'abandonner au luxe & aux plaisirs illicites & sans offenser personne par faste & par arrogance. S'il est pauvre & de basse naissance il agit aussi comme tel sans toutefois commettre jamais rien d'indigne d'un homme grave & de probité. Est-il hors de sa patrie il agit comme un Etranger & toujours semblable à soy-meme il se comporte comme le demande l'estat d'un homme qui habite entre des Etrangers. — Que s'il est dans la misere, dans les fascheries & dans les travaux il agit conformement à cet estat, toujours ferme & constant dans ce qu'il s'est premierement proposé. Enfin il ne se trouve dans aucun estat de vie qu'il ne soit maistre de luy-meme, qu'il ne soit content de son sort, & que tout ne luy succede à sa volonté.

Se trouve-t'il dans le Commandement & dans les Charges, il ne traite point inhumainement, ni ne fait point trembler de peur ceux qui sont d'un ordre inferieur; & s'il est dans les basses dignitez il ne flate point lachement ses Superieurs pour avoir leur faveur & leur appuy. Il ne songe qu'à se perfectionner soy-meme, & ne demande rien des autres, de façon qu'il ne se fasche jamais contre qui que ce soit. Du costé d'enhaut il ne se plaint point du Ciel de ce qu'il ne le comble pas de prosperitez, ou de ce qu'il l'afflige d'adversitez. D'embas il n'accuse point les hommes & ne les fait point cause de ses adversitez ou de ses defauts, mais toujours content de son sort il ne demande jamais rien d'eloigné de l'estat où il se trouve.

Ainsi l'homme Sage demeure dans une certaine Region quiete & paisible attendant bien esprit egal l'ordre & le commandement du Ciel, au lieu qu'un meschant homme se precipite dans des voyes perilleuses cherchant à tort & à droit un sort purement gratuit, & une prosperité si peu deue à son merite qu'on peut dire que c'est le pur effet de la fortune & du hazard.

Enfin il en est du parfait Sage comme de celuy qui tire de la fleche, si le tireur s'ecarte du but il s'en prend à luy-meme & ne cherche point la cause de son erreur ailleurs que dans sa propre personne; si le parfait Sage s'ecarte du but du Milieu il en demande la raison à soy-meme, & n'attribue point la cause de l'erreur à d'autre qu'à soy.

L'on ne parvient que peu à peu à la perfection du Milieu, & il y a maniere d'y parvenir. La regle du Sage est d'imiter celuy qui fait un long voyage, ou celuy qui monte en haut, celuy là commence son chemin par le lieu qui luy est plus proche, celuy-ci par le degré le plus bas.

Comme par ton...

Commence par ton domestique, fais en sorte que ta femme aime la paix & la concorde; de quelle douce & agreable harmonie, de quelle paix, de quelle concorde & de quels plaisirs ne jouira point toute la famille? Fais de meme que les freres s'accordent entre eux les plus agez avec les plus jeunes, la bru avec le gendre ou le gendre avec la bru, la concorde y fera naître une joye qui durera perpetuellement & qui passera continuellement & consecutivement des fils aux neveux! O que le pere & la mere vivront contens & tranquiles dans cette harmonie domestique!

Faites de meme que les Esprits soient honorez & respectez dans vos familles; ce sont eux que le Ciel a commis comme ses Ministres à la garde & à la conservation des choses sublunaires; ce sont eux qui ont soin des Planetes & des autres astres, & qui presidents aux Climats, aux Empires, aux Royaumes, aux Provinces, aux Villes & à vos maisons, aux montagnes & aux fleuves. Ne sçait-on pas l'exemple que Xun nous a laissé? Lorsque ce grand Empereur, ce Sage & Sçavant Legislateur visitoit son Royaume il Sacrifioit au Ciel au Souverain Empereur du Ciel, Sacrifice consacré & reservé aux seuls Empereurs, il Sacrifioit ensuite d'une maniere inferieure aux six principaux Esprits, aux directeurs des quatre Saisons, du chaud, du froid, du Soleil, de la Lune & des Planetes, il passoit delà aux plus eloignez, Sçavoir à ceux qui presidents aux montagnes & aux fleuves, & enfin il Sacrifioit & rendoit ses devoirs à la multitude innombrable d'Esprits qui sont par tout repandus, ordonnant que dans les cent principales Villes de l'Empire on nourrit des animaux pour les immoler aux temps destinez, & faisant Sçavoir aux peuples qu'ils eussent à se preparer à ces jours Solemnels de Sacrifice pour honorer de toutes leurs forces le Souverain Empereur du Ciel & les Esprits qui presidents aux plus celebres montagnes, aux plus celebres fleuves, & aux quatre Regions de la Terre pour la felicité des peuples.

Il est vray que nous ne les apperçevons pas par la veüe & que nos oreilles ne les entendent pas parce qu'ils sont d'un ordre Superieur; mais nous les apperçevons pourtant en quelque façon par les Sens, en ce qu'ils se manifestent par leurs effets, en ce qu'une concorde & une harmonie d'effects si discordans ne Sçauroit provenir

que de leur intelligence, & qu'ils s'unissent intimement & s'incorporent, pour ainsi dire, de telle maniere à toutes choses qu'elles n'agissent & ne subsistent que par leur direction.

Et c'est la presence de ces Esprits qui fait que les hommes qui naturellement sont portez à la gratitude ont de la retenue, qu'ils s'abstienent principalement du vice, & qu'ils tiennent leur esprit & leur corps pur & net afin de leur offrir leurs Sacrifices selon la decence & la reverence qui leur est deüe, contemplant cette multitude innombrable d'Esprits comme un Ocean immense qui remplit toutes choses, & les respectant comme s'ils estoient sur leur teste, à leur droite, à leur gauche, de tous costez.

Helas! Si ceux qui leur sacrifient avec tout le respect & la veneration possible ne sont point asseurez que leurs voeux soient exaucez, combien moins le peuvent-estre ceux qui les honorent negligemment & qui languissent dans le culte qu'ils leur rendent!

Non, quelque cachée & secrete que puisse estre la subtilité des Esprits, elle se manifeste neanmoins si clairement & si evidemment par les effets qu'elle ne sçauroit demeurer cachée; il n'y a qu'eux qui puissent causer tous ces mouvements continuels qui se font entre le Ciel & la Terre, & il n'y a qu'eux qui ayent le pouvoir de rendre heureux les gens de bien, & les meschans malheureux.

D'où vient, pensez-vous, que les parens de l'Empereur Xun ont esté & sont encore si celebres dans le Monde, & qu'estant fils du Ciel, cette dignité a en quelque façon passé à eux? D'où vient qu'il fut si riche & opulent qu'il posseda tout ce qui est compris entre les quatre Mers; que de la charue il fut elevé à l'Empire; que cinquante ans durant il gouverna heureusement, qu'il parvint jusques à l'age de cent ans, & que l'odeur de son nom est repandue par toute la Terre? Non, ce n'est point par le hazard qu'il a esté elevé à ce haut point de dignité & de prosperité, ce ne peut estre que par un dessein formé, c'est le Ciel qui a voulu recompenser sa vertu, c'est le prix de son obeissance filiale, de l'amour, du respect, de la veneration qu'il avoit pour ses parens lors qu'ils estoient vivans, & des devoirs qu'il leur rendit annuellement apres leur mort par les pompes funebres dont il les honora, & cela dans les Salles Royales & avec tout l'appareil, la magnificence, les rits, les coutumes & les ceremonies dont on honore la memoire des Rois.

Car de même que le Ciel dans la production des choses

regarde leurs dispositions particulieres auxquelles il s'accommode & selon lesquelles il influe entretenant benignement, & faisant croitre par son humidité & par sa chaleur les plantes qu'il trouve dans les lieux & dans les saisons propres & convenables; desechant au contraire & detruisant par sa chaleur celles qu'il trouve abandonnées, flaitries & sans humeur: Ainsi à l'egard des hommes il s'accommode à la nature & au genie particulier d'un chacun, les bons il les aime, il les eleve, il les fait proffiter; les meschans il les abat & les laisse perir.

Ô Yun, ô Sage & pieux Prince, de quelles loüanges ne doit-on point honorer ton nom & ta memoire! Ô que ta vertu est grande & eclatante! Tu sçais donner au peuple ce qui est propre au peuple, tu sçais ~~donner~~ donner aux Magistrats ce qui convient aux Magistrats, tu repans tes vertus sur tous les hommes, & tu sçais faire du bien generalement à tous; aussi est-ce pour cela que le Ciel repand abondamment ses bienfaits sur l'Empire, qu'il le garde, qu'il le conserve, qu'il l'entretient, qu'il le comble de toutes sortes de biens & qu'il luy destine une longue durée, en un mot, c'est en veüe de ta grande vertu que le Ciel t'a donné l'Empire.

Il en est de même du celebre Roy Vu-uam, s'il a esté elevé à l'Empire, s'il a regné avec tant de gloire, de bonheur & de prosperité, s'il a esté l'amour & les delices de ses peuples, s'il a esté riche & opulent, s'il n'a jamais esté obligé à prendre les armes que contre un Tyran, un scelerat, un impie, si jamais Empereur n'a eu plus de reputation dans le Monde soit avant, soit apres sa mort, si enfin l'Empire a demeuré dans sa famille deux mille quatre cent quarante & sept ans, & si entre ses descendans on conte quarante generations de suite, à quoy doit-on attribuer toute cette prosperité & toutes ces faveurs si ce n'est à la volonté & à la destination du Ciel qui est le maistre & le souverain dispensateur des Royaumes & des Empires, & qui les donne aux merites & à la vertu de ceux qu'il choisit & qu'il eleve? Aussi n'y eut-il jamais de plus grande & plus exemplaire pieté que celle de Vu-uam; que n'en disent point nos Annales, & ne sçait-on pas qu'à l'imitation de son pere Ven-uam, de son Ayeul & de son Bisayeul, il servoit jour & nuit son pere dans sa maladie, qu'il luy rendoit luy-même tous les soins, tous les devoirs, tous les offices & toute la consolation qu'il pouvoit imaginer, jusques à ne manger, ni ne se coucher jamais que son

pere n'eust pris sa refection, & ne fust endormi, & qu'apres
sa mort il luy rendist tout le culte & la veneration qui
est deüe aux parens soit dans les pleurs, dans l'affliction
& dans le deüil ordinaire, soit dans les obseques & dans
la Sepulture, soit enfin dans l'ordre & dans l'appareil des
pompes funebres qui se font à certains jours determinez
de l'année. C'est cette obeïssance filiale que le Ciel a
considerée & recompensée, & c'est cet amour, cette
tendresse, ce respect qu'il avoit pour l'auteur de son estre
& de sa vie, & la soumission qu'il avoit à ses ordres & à ses
volontez qui luy a attiré du Ciel tous ces avantages.

Aussi peut-on dire generalement qu'apres le culte
convenable que le Souverain sçait rendre au Ciel, & les
Sacrifices solemnels qu'il luy sçait offrir, que l'obeïssance
filiale est le fondement d'un bon gouvernement, de la
paix & de la tranquilité publique, du bonheur du Prince
& du bonheur des Sujets. Et de fait si le Roy aime &
honore d'un amour & d'un respect sincere & veritable ses
parens il ne peut pas manquer de donner ordre que ses
Sujets à l'exemple de leur Roy n'aiment aussi les leurs,
& ne les honorent de meme, puisque quiconque aime
une vertu souhaite consequemment qu'il n'y ait personne
qui n'en soit pourveu, si principalement il y va de son
interest, & qu'il luy importe en quelque chose comme il
importe au Roy; car c'est en vain que le Roy espere que
les Sujets luy obeïssent s'ils n'obeïssent pas à leurs parens.
Mais pour parvenir doucement & heureusement à ce
dessein il ne sçauroit en user plus prudemment que de
leur temoigner à tous une bienveillance & une amitié
toute semblable à celle des parens envers leurs enfans,
puisqu'il est vray que nous suivons & imitons volontiers
ceux de qui nous croyons que nous sommes aimez. Or
si le Roy fait si bien qu'à son exemple & à son imitation
ils obeïssent tous à leurs parens, ils luy obeïront aussi
tous de meme, & se soumettront volontiers à ses comman-
demens comme au pere commun des peuples. Que si
d'ailleurs ils obeïssent au commandement du Roy, combien
obeïront-ils plus volontiers à la raison & aux
commandemens du Ciel qui est le dispensateur des
Couronnes & des Empires! Et comme le Ciel ne manque
jamais de recompenser la vertu, de quels biens, de quelles
faveurs, de quelle felicité & prosperité ne les comblera-t'il
point? La paix & la concorde regneront, l'Empire
sera puissant & florissant, & les Sujets sous leur Prince
comme des freres dans une opulente & bien reglée Maison
sous leur pere de famille meneront une vie douce, tran-
quille & agreable.

Cela estant, disons hardiment que celuy qui s'acquittera dignement de ses devoirs de pieté premierement envers le Ciel, et puis envers ceux qui l'ont mis au Monde, ne manquera point de regner heureusement; et qui ayant clairement compris la force et les raisons tant de ce culte qu'il doit rendre au Ciel et des sacrifices qu'il luy doit offrir, que du culte et des devoirs de pieté qu'il doit à ses parens, il luy sera aussi aisé de gouverner l'Empire que de regarder dans la paume de sa main. Cependant ajoutons ce mot pour reponse à la demande que nous fait le Prince de Lu sur la maniere de bien gouverner un Royaume.

Il n'est point necessaire d'aller bien loin luy chercher la veritable maniere du gouvernement, elle est tout au long rapportée et gravée dans nos Tables, mais voicy ce qui manque; ces Sages et vertueux Princes Ven-uam et Vuam ne sont plus, ils sont morts, et le gouvernement est mort avec eux, il n'y a plus d'imitateurs de leur vertus, et s'il s'en trouvoit leur maniere de gouverner se releveroit bientot; ~~mais~~ les Tables de Janienes Loix toutes seules sont de beaux chariots sans cocher et sans gouverneur.

C'est le concours du Roy et des Sujets, c'est l'union mutuelle de leurs coeurs et de leur vertu qui fait le bon gouvernement et qui fait que les affaires les plus difficiles sont promptement et facilement expediées; car il en est du bon gouvernement comme de la vertu productrice d'une terre bien cultivée qui hatte l'accroissement des plantes, ou comme de ces cannes aquatiques qui estant plantées au bords des rivieres croissent viste et heureusement au prix des autres plantes.

Et de fait la bonne maniere de gouverner depend des personnes que le Roy commet au gouvernement, et de la moderation, regularité et bonne conduite de la personne Royale qui doit estre l'exemplaire et le modele des autres; la regularité et la bonne conduite de la personne Royale depend de meme de la regle universelle de la raison par laquelle on puisse discerner le bien du mal, le juste de l'injuste, afin que rejettant celuy-ci et choisissant celuy là il donne à un chacun ce qui luy appartient fidelement et equitablement, et cette regle de raison est accomplie et mise en execution par cette solide vertu, amour et pieté universelle et generale envers tous, et qu'on appelle Charité, par exemple d'autant qu'elle regarde generalement tous les hommes comme le nœud et le lien qui les assemble et qui les unit et lie plus ou moins etroitement ensemble, chacun selon sa dignité et sa condition.

Comme il est donc constant que le bon gouvernement des gens Sages et Lavans est de faire le choix de gens Sages, et que cela depend de la personne Royale, un Roy Sage et

prudent ne peut qu'il ne cultive sa propre personne tant par la regle universelle de la raison que par cet amour general envers tous dou tout le reste depend; d'ailleurs comme entre les hommes les parens tiennent le premier lieu, il ne pourra ne pas servir ses pere & mere, & ne les pas aimer plus que les autres; & comme ce meme amour & cette meme vertu passe de peres & meres à tous les hommes, il ne pourra de meme ne se pas attacher à connoitre le reste des hommes & entre eux tous ceux là principalement qui surpassent les autres en vertu & en sagesse afin de les choisir pour ses Ministres; enfin il ne pourra ne pas connoitre le Ciel, ou cette lumiere de la raison que le Ciel a generalement mise dans tous les hommes, cette raison, dis-je, qui nous inspire & nous dicte à tous qu'il faut cultiver la vertu, respecter les pere & mere, honnorer les Sages & les gens de bien, & venerer le Ciel qui a donné à l'homme la droite raison laquelle est le principe & la source de toutes les vertus; mais voici les cinq regles ou voyes generales de la vie que nos Anciens nous proposent.

La premiere est la Justice entre le Roy & le Sujet; la seconde, l'amour entre les pere & mere & les enfans; la troisieme la foy conjugale ou la distinction particuliere entre le mary & la femme; la quatrieme, la subordination entre les freres les plus agez & les plus jeunes; la derniere, les offices ou devoirs mutuels de courtoisie, de douceur & de bienveillance entre les amis. Or l'execution de ces cinq Regles depend du secours de ces trois vertus; d'une prudence singuliere qui fasse distinguer le bien du mal; d'un amour universel qui nous porte à aimer generalement tous les hommes; & d'une force qui nous fasse demeurer fermes & constans à suivre ou embrasser le bien & à fuir le mal; mais sur tout prenons garde que l'exercice de ces vertus depend absolument d'une chose, sçavoir d'une vraye & sincere solidité, verité & rectitude de coeur, & que si quelqu'une de ces vertus procede d'un coeur foint, dissimulé & trompeur cette ne sera plus une vertu, mais un vice.

Du reste, soit qu'un homme naisse avec assez d'esprit pour comprendre ces Regles de soy-meme & sans le secours d'aucun maistre, soit que pour les bien connoitre celuy là ait besoin d'un peu d'etude, soit que cet autre ne les puisse connoitre qu'apres beaucoup d'etude & de travail, neanmoins lorsqu'une fois ils les ont comprises ils ont tous enfin la meme vertu, la meme Science, la meme prudence quoique les uns y soient parvenus plutot & les autres plus tard. Ainsi, quoique quelqu'un soit heureusement né pour se porter au bien de

luy-meme, doucement, sans peine & comme naturellement, que quelqu'autre agisse par une certaine cupidité & pour le lucre, ou l'utilité qui doit revenir de la vertu; que quelqu'autre enfin estant d'un naturel moins facile & moins aisé ait besoin de se peiner, & de se faire violence pour parvenir à la vertu & à cette charité parfaite qui consiste à aimer generalement tous les hommes; Soit, dis-je, que dans l'exercice les uns y trouvent une certaine facilité, & les autres du travail & de la difficulté, neanmoins il est vray que lors qu'ils seront tous parvenus au terme, & qu'ils se seront fortifiez & confirmez par l'exercice ils auront tous enfin le meme principe, la meme vertu & tout comprendront les choses de meme façon.

Soit donc que quelqu'un ait l'esprit grossier, neanmoins s'il a une grande envie d'apprendre, & s'il ne se lasse point dans l'etude de la vertu, il approche deja de la prudence; Soit de meme que quelqu'un regardant encore à son interest particulier, & s'aimant particulierement soy-meme il s'efforce neanmoins à bien faire, il approche deja de cet amour general envers tous; Soit enfin que quelqu'un ait l'esprit & le coeur disposé de telle sorte que constamment il ait de la pudeur, qu'il ait honte & qu'il rougisse lors qu'on luy propose des choses salles & illicites, assurement il approche de la force.

Or il est facile de voir que si vous avez une fois bien compris ces trois choses, vous sçavez la maniere dont vous vous devez cultiver vous-meme, & ce qui est capable de vous perfectioner l'esprit & de regler vostre personne; que sçachant cela vous connoissez celuy qui est absolument necessaire pour regler les autres & pour gouverner les Royaumes du Monde, parceque la meme raison & la meme loy qui est en un seul est en tous, d'où — consequemment vous comprendrez comme la culture & la perfection de la seule personne Royale est le fondement, la base & la regle de tous les autres.

C'est pourquoy quiconque entreprend de bien gouverner un Estat doit indispensablement avoir en veüe ces neuf Regles ou Preceptes, qui quoique vulgaires & ordinaires n'en sont pas moins pour cela absolument necessaires. La premiere, qu'il cultive sa raison, qu'il se perfectionne dans la vertu & qu'il s'en fasse une habitude. II, qu'il honore ceux qui sont sages & gens de bien. III, qu'il ait de l'amour & du respect pour ses parens. IV, qu'il ait beaucoup d'estime & de consideration pour les — principaux Ministres & ses principaux Magistrats. V, qu'il s'accommode à la volonté de ses autres Ministres qui sont dans de moindres charges, & qu'il les regarde comme ses membres. VI, qu'il aime ses Sujets puisque au menu peuple comme ses enfans, se rejoüissant avec ceux qui se rejoüissent, & s'affligeant avec ceux qui sont affligez. VII, qu'il attire & fasse venir plusieurs artisans de toute sorte pour le bien commun de l'Estat. VIII, qu'il receive benignement & civilement les Etrangers qui viennent de loin, & qu'il les protege. IX, qu'il entretienne avec beaucoup d'amitié & de cordialité —

les petis Rois et les Gouverneurs afin qu'il se conseille par là
leur amitié et leur fidelité.

Si le Roy observe donc soigneusement ces Regles il en
reviendra assurement de grands avantages à tout le Royaume;
car s'il se perfectionne dans la vertu et qu'il s'y applique
soigneusement, les Loix de ces Regles generales servent à son
exemple en pleine vigueur par tout. S'il cultive les gens
sages en sorte qu'il se serve de leur grande experience et de leur
conseil, il ne balancera pas comme ne sachant à quoy se
determiner dans l'entreprise et dans la poursuite des affaires.
S'il a de l'amour et du respect pour ses pere et mere, il n'y aura
pour lors ni querelles ni disputes entre les autres parens, entre
les oncles, ou entre les freres les plus agez et les plus jeunes;
mais la concorde et l'amour y regneront et conspireront
au bien de toute la famille. S'il a de l'estime et de la veneration
pour ses principaux Ministres il ne chancelera point
a lors, et ne restera point douteux, inquiete et tremblant
dans l'administration du Royaume; quoy qu'il arrive quelque
fascheuse affaire, puisqu'il se trouvera des gens d'une vertu
achevée et d'une force invincible qui seront prests à assister
leur Prince et de leurs bras et de leurs conseils. S'il sçait
doucement s'accommoder aux Magistrats qui occupent les
moindres charges en les considerant comme ses bras et ses
membres, il arrivera que ceux qui sont dans les plus hauts
emplois le serviront à qui mieux mieux avec plus de coeur
et plus d'affection, de façon que tous correspondront au Roy
avec toute la fidelité et la sincerité qu'il pourroit souhaiter.
Que s'il aime le peuple comme ses enfans, le peuple de son
costé sera animé et excité à rendre amour pour amour à
un pere si bienfaisant. Si de tous costez il vient des artisans
de toutes sortes attirez par la renommée d'un si grand Prince,
le Royaume pour lors abondera de biens et de toutes les choses
qui sont neccessaires pour les usages communs de la vie. S'il
reçoit benignement les Etrangers qui viendront des pays
eloignez, incontinent les peuples des terres circonvoisines
viendront volontiers se refugier chez luy, et se soumettront
avec plaisir à un Prince si doux et si humain. Que si enfin
il aime et prend plaisir de servir les petis Rois, il les aura
pareillement pour Amis et se les attachera d'amour et
d'inclination de telle sorte qu'augmenté de tant de richesses
et de tant de puissance il sera formidable à toute la Terre.

Voila les fruits qui naissent des Regles que nous avons
apportées; la question est maintenant de les reduire en pratique,
en voicy la maniere. Si le Roy s'abstient du vice, si
interieurement il est pur et sans taches, si au dehors il sçait
garder une ~~grande~~ gravité digne de sa personne, et si jamais
il ne se laisse aller à des choses illicites et repugnantes à la
raison, ce sont là les choses dans lesquelles consiste la

culture de la personne Royale. S'il chasse loin de soy les
medisans; s'il s'eloigne des sales amours; s'il fait peu de cas
des biens et des richesses, et s'il estime beaucoup la vertu,
c'est par là que les Sages Sectateurs de la vertu sont animez,
et excitez à l'imitation. S'il estime et soutient la dignité
de ses parens, augmentant leurs revenus particuliers des
siens propres, aimant ce qu'ils aiment et hayssant ce qu'ils
hayssent, c'est par là que les autres animez et excitez —
aimeront de meme leurs parens et leurs proches. S'il crée
bon nombre de moindres Officiers qui soient subordonnez
aux plus grands pour administrer toutes les petites —
affaires, c'est ce qui anime les Officiers de l'ordre superieur
à se servir d'eux et à s'acquiter plus prudemment de
leur charge. S'il a de la confiance et de la croyance à
ses Ministres, et s'il leur fait donner de grands et —
amples appointemens, chacun selon ses merites: c'est
ce qui les encourage à mieux servir leur Prince; s'il
n'occupe jamais le peuple que dans des temps convenables
hors de la saison du labourage et de la recolte, et s'il —
diminue les Impots, c'est par là que le peuple est porté
à l'aimer et est prompt à luy obeïr; s'il tous les jours il
examine; et si chaque mois il regarde luy-meme si les
Ouvriers de sa Maison sont bien payez, c'est ce qui les
encourage au travail. S'il vend volontiers les offices
qui sont deûs aux Etrangers qui s'en vont, et s'il reçoit
benignement et civilement ceux qui vienent, loüant
les bonnes qualitez de ceux là, se servant de ceux cy pour
les entreprises publiques, et prenant compassion de la
foiblesse des autres qui ne seront pas si habiles; c'est ce qu'on
appelle traiter benignement les Etrangers. Si à l'egard
des petits Rois il s'etudie à perpetuer et conserver les —
familles qui s'en vont mourantes, en substituant
quelqu'un de la meme famille à la place du mort;
si de plus il s'etudie à relever et à remettre dans leur
premier estat les Royaumes qui tombent en decadence,
en appaisant les Seditions ou tumultes qui se seront
elevez, et remediant aux dangers dont ils sont menacez.
Si de meme lorsque l'assemblée des petits Rois se doit
faire, et qu'on doit recevoir leurs deputations il ne les —
convoque jamais que dans les temps ordinaires et —
determinez, et qu'lorsqu'ils s'en vont il les traite
splendidement et honorablement recevant leurs presens
sans cupidité, mais avec une moderation Royale; c'est
aussi ce qu'on appelle entretenir amiablement les petits
Rois Clients de l'Empire.

Au reste, ce par quoy ces Regles doivent estre exercées c'est une solidité ou verité serieuse, effective sans fard & sans semblant; car si elle manque seulement dans une de ces Regles, ce ne sera point une veritable & sincere vertu mais une vertu masquée & superficielle.

Or toutes ces regles & ces vertus seront aisement pratiquées, & demeureront solidement & constamment dans l'esprit si prealablement toutes les choses & les actions qui les regardent sont meurement & solidement considerées & examinées; autrement elles s'effaceront & s'evanouiront. Et de fait, si avant que de parler vous determinez & repetez plusieurs fois en vous meme ce qu'il faut dire, & de la maniere qu'il le faut dire, vous ne hesiterez pas, & ne broncherez pas dans vos discours. Si vous avez une fois soigneusement & solidement examiné & determiné ce qu'il faut faire, & la maniere dont il le faut faire, vous ne vous tourmenterez, ni ne vous affligerez pas à cause du mauvais succez. Si vous predeterminez solidement en votre esprit ce que vous devez entreprendre, la paresse ne vous retiendra point, l'affaire commencé ne languira point, & si par hazard vous vous arrestez au milieu de la course vous ne serez point accusé de legereté & d'inconstance. Enfin si avant que de faire une chose vous consultez meurement & longtemps la regle de la raison, de façon que vous n'entrepreniez rien qu'affermi & fortifié de cette regle de droiture & de sincerité, soyez assuré qu'il resultera de là une si grande vertu, & une si grande force qu'elle ne pourra jamais estre eprisée, & que jamais elle ne vous manquera. Mais expliquons cette doctrine par l'exemple des inferieurs à l'egard des superieurs.

Si celuy qui est dans une dignité inferieure ne sçait pas se concilier l'esprit de son Superieur, il n'est pas possible ~~en soit bien & paisi~~ que le peuple en soit bien & paisiblement gouverné: Or de se concilier l'esprit des Souverains Magistrats de façon qu'ils conçoivent une bonne opinion de luy, & qu'ils ayent confiance en luy, cela a sa regle & sa raison pour fondement; sçavoir que la foy qu'il aura donnée à ses Amis familiers & egaux, il leur garde inviolablement; car si quelqu'un ne garde pas volontiers la foy avec ses Amis, quelle opinion ses Superieurs pourront-ils avoir de sa probité, & comment pourront-ils donner foy à un trompeur, à un homme

qui trompe son Ami? Dememe, pour garder la foy avec ses Amis, cela a aussi quelque regle & quelque raison; car si quelqu'un ne rend pas ses devoirs de cœur & d'affection à ses parens, en sorte qu'il trahisse en quelque façon sa foy à leur egard, & qu'il les trompe, il est sans doute qu'il n'en aura, ni n'en gardera point à ses compagnons & amis: De plus, pour la garder aux parens, cela de meme a aussi sa regle & sa raison, Sçavoir que si quelqu'un jettant les yeux sur soy-meme ne s'apperçoit pas qu'il les serve & les respecte d'un cœur vray & sincere, mais faussement & en apparence seulement, il doit estre censé comme ne les servant & ne les honorant point. De meme encore, pour qu'un homme se perfectione soy-meme solidement & sincerement, & qu'il parvienne à cette rectitude & integrité d'esprit, cela a sa regle & son fondement qui consiste dans le discernement du bien & du mal, car si quelqu'un n'a pas ce discernement & cette connoissance, jamais il ne pourra sincerement se perfectionner soy-meme, & estre dans un estat solide & constant.

Enfin pour qu'un homme puisse choisir le bien, & ensuite s'y attacher invariablement, il luy faut de neccessité observer cinq Regles. La I, qu'il apprenne les raisons, les causes & les convenances de toutes les choses, non point comme en passant & legerement, mais pleinement & amplement; car il est de toute neccessité que celuy qui tasche d'acquerir une solide perfection apprenne — serieusement & solidement. II, Et parce qu'entre les choses qu'il apprendra il s'en pourra trouver qu'il ne sçaura pas si parfaitement qu'il ne puisse survenir quelque doute, qu'il examine meurement les demandes qu'il doit faire, & qu'il en consulte des gens Sçavans & experimentez. III, Quoy qu'il luy semble estre parfaitement instruit de toutes choses, neanmoins comme on peut aisement pecher par excez ou par defaut, il sera ensuite neccessaire que prenant & reprenant de nouveau attentivement & soigneusement son raisonnement il pese & examine chaque chose. IV, Qu'il distingue clairement & sans confusion les choses entre elles, le bien du mal, le vray du faux pour en juger meurement. V, Que tout cela estant fait, il se porte de toutes ses forces à l'execution des choses qu'il aura determinées, & qu'il agisse constamment, serieusement, sincerement & sans dissimulation. Voyons maintenant la difficulté qui se rencontre dans l'execution de ces Regles ou Preceptes.

Il y en a qui ne veulent pas etudier parce qu'en etudiant ils ne profitent pas, mais qui ayant une fois fait fait que d'etudier ne cessent point qu'ils n'ayent appris & ne sçachent. Il y en a de meme qui ne veulent pas interroger

parce qu'ayant l'esprit tardif ils ne comprenent pas d'abord les reponses, mais qui s'estant aussi une fois mis à interroger ne cessent point qu'ils n'entendent. Il y en a qui ne veulent pas s'appliquer à mediter & raisonner parce qu'ils ne comprenent pas aisement ce qu'ils meditent, mais qui s'estant mis à raisonner ne cessent point qu'ils ne comprenent & ne desesperent point. Il y en a qui ne veulent pas argumenter ou disputer parce qu'ils ne comprenent pas assez clairement & distinctement la chose, mais qui s'estant mis à raisonner ne cessent point qu'ils n'ayent clairement compris toutes choses, & qui ne perdent point courage. Il y en a qui ne veulent pas esperer parce qu'ils ne sont pas solides & constans, mais qui s'estant mis à agir ne cessent point qu'ils n'ayent achevé l'ouvrage avec beaucoup de force & de courage: Or s'il y en a qui du premier coup peuvent heureusement gagner quelque chose, soyez seur que vous pouvez, sinon du premier ou du second, du moins du centieme effort faire quelque chose, & s'il y en a qui au dixieme le peuvent, esperez que vous le pouvez du moins au milliene.

Si quelqu'un peut donc obtenir de soy que du moins sans intermission il tasche de garder les regles proposées, ou d'agir selon ces regles, encore qu'il soit grossier & ignorant, & qu'il ne se sente pas estre trop aidé de l'art & de la nature, il ne laissera pas de devenir enfin tres clairvoyant, & quoy qu'il soit presentement assez mol & foible, de devenir enfin tres fort dans l'exercice des vertus. Il doit meme d'autant moins desesperer du succez de ses travaux, qu'il est constant que la raison, la nature uniformalle, cette sublime lumiere que le Ciel a egalement departie à tous les hommes, est en soy & en sa racine toute pure, toute claire, toute vraye, toute droite, sans feintise, sans deguisement, & que n'y ayant que les mouvemens vicieux de nos passions qui l'obscurissent & qui l'eteignent, celuy qui s'attachera courageusement & constamment à moderer ces passions, reparera cette parcelle de bonté naturelle qui reste encore, & excitera ou reanimera cette etincelle de lumiere primitive qui n'est pas encore éteinte. Il en sera comme d'un arbre qui est demi-mort, & qui ne montre que de legers restes de vie par quelques petits rejettons verds qu'il pousse ça & là; si nous travaillons soigneusement apres cet arbre, & si nous y apportons toute nostre industrie tantot en l'arrosant, tantot en y mettant de la terre grasse tantot en coupant ce qui est sans esperance de retour, enfin en ostant courageusement la cause du mal & du vice, tout

l'arbre est enfin comme reanimé, & remis dans sa premiere vigueur.

Or lorsqu'il sera parvenu à cet estat de perfection, comme sa raison ne sera plus obscurcie, pour ainsi dire, par l'obscurité des passions, cette solide perfection se manifestera d'elle meme, elle augmentera toujours de plus en plus comme la lumiere d'un Soleil naissant, & en continuant ainsi que le Soleil dans son midy, elle repandra de tous costez les rayons de sa lumiere; les hommes seront emûs par la renommée de ses vertus, & sans sçavoir d'où cela pourra venir, un chacun se sentira à son exemple estre porté au bien & à la vertu. Il se connoitra parfaitement soy-même, & epuisant par sa connoissance la nature du reste des hommes il sçaura les instruire, les regler, les gouverner, les convertir, les faire changer de vie, & les mettre en estat de retourner à la pureté de leur nature d'où ils sont decheûs.

Il n'y aura pas jusques aux evenemens futurs dont il n'ait la connoissance & qu'il ne puisse predire de luy meme, & par la force de son intelligence sans tous ces arguments & ces pronostiques qu'on tire des divers sujets, taches & couleurs qui se remarquent sur la tortüe Quei, sur laquelle on a fait bruster l'herbe Xi. Il ne faut qu'entendre Xam ce sage & prieux Empereur, & considerer la maniere dont il repond à Yu qu'il vouloit choisir pour son Successeur, quoy qu'Yu s'en excusast sur son peu de merite, & qu'il demandast que du moins on consultast les Augures.

Lors, dit-il, qu'il se presente une chose douteuse & difficile à expliquer, il est vray que nous consultons le Sort, mais avant que de le faire, je me remets devant les yeux l'affaire dont il faut deliberer, & je considere meurement le bien & le mal qui en peut venir. Je demande aussi soigneusement le sentiment des gens sages & prudens, & les ayant entendu je determine en moy-meme ce qu'il faut faire. Apres cela je commande qu'on apporte la grande Tortüe & qu'on tire le Sort. Mais j'ay deja premierement arresté & resolu que vous me succediez dans le soin de l'Empire; & il n'y a personne de tous ceux que j'ay consulté qui n'approuve merveilleusement mon sentiment, & comme la renommée l'a deja divulguée, ne devez-vous pas voir vous-même les applaudissemens du peuple, & combien tout le monde en est content? Les Esprits sans doute, les Esprits meme favorisent donc nostre choix & nostre opinion; car quelle autre volonté peuvent-ils avoir que la volonté generale de tout le peuple? Qui est-ce qui peut donc douter que le Sort ne

donnera pas d'autre sentiment que celuy dans lequel nous sommes. Tenons donc qu'il seroit superflu de les consulter devechef, puisque nous sommes assurez que les veux de tout le peuple & consequemment les Esprits conspirent avec nous.

Ce sont là les qualitez d'un Sage parfait, d'un homme qui par ses soins & par son travail a sceu epurer sa raison; mais il n'en demeure pas là, il ne se relasche point de sa premiere ardeur, il se fortifie de plus en plus, il veille, il etudie, il medite, il examine, il repasse sur ce qu'il a une fois appris, il tasche d'apprendre toujours quelque chose de nouveau, il conserve soigneusement ce qu'il a appris aquis, & accumulant continuellement connoissance sur connoissance il tasche de reduire toutes ses connoissances à la pratique, afin qu'en quelque lieu, en quelque temps, & en quelque estat qu'il se trouve, il ne fasse jamais rien que de conforme à la raison; delà vient qu'estant elevé aux charges & aux dignitez on ne le voit pas s'en orgueillir, & qu'estant dans les plus bas emplois on ne le voit point ou estre rebelle aux loix, ou enfraindre les coutumes ordinaires, ou tascher d'en introduire de nouvelles, ou vouloir opiniatrement garder celles qui ne sont plus en usage, & que le temps a insensiblement ou changées ou fait perir.

Que si quelqu'un qui n'a de l'esprit que mediocrement, que peu de connoissance, & peu de vertu, veut qu'on s'en tienne à son seul jugement, comme s'il estoit un homme de grande intelligence & de grande experience, ou qu'estant de basse condition il vueille de son chef & à sa phantaisie s'attacher à des choses qui ne soient pas de son ressort, & de sa portée, ou qu'estant né dans ce Siecle & sous les loix de ce Siecle il entreprenne opiniatrement de suivre de contraires & de faire revivre celles des Anciens; O que de malheurs luy pendent sur la teste! C'est un droit qui est reservé à celuy là seul, qui estant fils du Ciel ou Souverain, a sceu avec l'autorité joindre la Sagesse & la vertu; qu'aucun autre n'entreprene d'introduire de nouveaux usages dans la Cour, ou de changer à sa phantaisie ce qui regarde les ameublemens & le reste de l'appareil de la Maison Royale; que personne ne soit aussi assez osé que de changer rien de son chef dans la Literature, ou de reformer les monumens des anciens Livres, de peur que la paix de l'Empire qui est affermie & conservée par l'usage uniforme des Rits, des Lettres & des Coutumes, & que la concorde qui est fomentée & entretenue par ces choses, ne soit troublée par les nouveautez, & l'Empire mis en danger.

Ne sçait-on pas combien nos anciens Rois ont
esté soigneux de faire garder cette uniformité, & comme
de temps immemorial on a toujours taché de la faire
exactement & constamment observer? Eut-on osé rien changer
même dans les moindres choses, même dans la langue, & dans
les ceremonies civiles qui regardent le Barreau, les Mariages
ou les disciplines Scolastiques, dans les manieres determinées
des Sacrifices & des vestemens, dans la forme des Villes, des
Palais & des Maisons, dans les lettres, dans les cachets,
dans les titres, dans les ceremonies des festins, dans les chants
& dans les danses; eut-on, dis-je, seulement osé rien changer
dans ces moindres choses qui estoient determinées selon la
condition particuliere des personnes? Voicy ce que dit
l'ancienne Loy dans le troisieme Livre des Offices. —
Quiconque aura fait des chansons sales & deshonnestes,
ou des vestemens etrangers, ou exercé des arts, ou fait des
instrumens inusitez pour troubler & tromper le peuple,
qu'il soit fait mourir; tant il importe dans un Estat de garder
une certaine uniformité en toutes choses, de crainte que si on
relache dans les petites on en vienne enfin aux plus grandes
& plus importantes!

Toutes ces ceremonies, honnestetez & civilitez particulieres
& determinées qui regardent les cinq Ordres; & qui s'observent
ordinairement & avec tant de ponctualité entre le Roy &
les Sujets, entre les pere & mere, & les enfans, entre les freres
les plus agez & les plus jeunes, entre le mary & la femme &
entre les Amis ou familiers, & même enfin entre le peuple
& les personnes de condition; tous ces offices, dis-je, & toutes
ces coutumes de difference & de distinction que nos
anciens Rois ont inventées & instituées doivent assurement
estre considerées comme des noeuds & des liens qui
joignent & unissent tres proprement les differens
membres d'un même corps mutuellement entre eux, &
avec le Chef; d'où il resulte incontinent entre tous
une mutuelle honnesteté & bienveillance, &
consequemment une certaine paix & felicité perpetuelle
de tout l'Empire, & un admirable affermissement, beauté
& agremens du Corps politique; d'où vient qu'ils les
appelloient ordinairement la lumiere de l'Empire,
soutenant que là où ils manquoient ce n'estoit qu'aveuglement,
que brutalité & que confusion.

Mon est de même de la Musique que Fohi le
fondateur de nostre Empire a inventée & etablie avec
tant de soin, de regularité & de circonspection; comme
ce Sage Prince n'ignoroit pas la pente que les hommes ont
naturellement au mal & aux plaisirs illicites, afin que

les hommes, & principalement les jeunes Enfans des Rois, & generalement ceux dont la tendre jeunesse n'est pas encore depravée par les vices, pûssent avec plus d'avidité & de plaisir se porter à la vertu, il ordonna qu'on mit en chant les plus beaux preceptes de Morale, afin qu'avec la douceur de la Musique ils pûssent entrer plus agreablement dans leur esprit; & y jetter de profondes racines; desorte que le plaisir particulier des Princes & des Grands n'a pas esté le but de nostre Sage fondateur, & de nos anciens Rois, dans l'institution de la Musique, mais ils n'ont eu en veüe, que d'adoucir la ferocité naturelle des hommes, & de les porter à la douceur & à la vertu: Qu'aucun particulier, quelque Sage & vertueux qu'il ~~soit~~ puisse estre n'ait donc la hardiesse de rien innover dans les Coutumes de l'Estat; il n'y a que le seul Souverain, comme j'ay deja dit, qui le puisse, encore doit-il estre d'une Sagesse & d'une vertu achevée.

Veritablement j'aime toujours beaucoup, & je rapporte meme avec plaisir les Loix & les Coutumes de l'anciene famille Imperiale de Hia; mais comme les Rois du petit Royaume dans lequel elles ont eu quelque cours ont degeneré de la vertu de leurs predecesseurs, & qu'ainsi ils ne sont pas des temoins suffisans de la bonté de ces Loix, comment les puis-je proposer, quelle foy y ajoûtera-t'on, & comment les suivre moy seul? J'ay aussi examiné & appris les Loix & les Coutumes de la famille Imperiale de Xam; mais comme il y a beaucoup de choses qui ne sont plus maintenant en usage, & que nostre Empire moderne ne manque pas de Statuts pieux, & qui vont du pair avec les anciens, pourquoy suivray-je plutot ceux là que ceux cy? Enfin j'ay soigneusement etudié les Loix & les Coutumes de la famille Imperiale de Cheu qui regne maintenant, & comme elles sont accomodées au temps & à la raison, & qu'elles sont présentement en usage par tout, je les suivray quoy qu'elles different peutestre en quelque chose de celles des anciennes familles.

Je veux que les Rois des temps passez aient bien & juridiquement etabli des Loix, je veux meme qu'elles ne soient pas entierement perdues, neanmoins parce qu'elles se sont comme evanouies soit par la longueur du temps, soit par la corruption des Livres, soit faute de gens sages, il arrive que les Rois modernes qui les proposent à

proposent à observer au peuple, manquant de la vertu propre des Rois & conséquemment de témoignage suffisant envers le peuple, le peuple n'a point de foy pour eux, & ne les suit point. Se venant d'ailleurs que des particuliers entendent bien & cultivent même les devoirs de la civilité & de l'honnêteté, & qu'ils soient doüez d'une vertu digne de l'Empire, neanmoins parce qu'ils n'ont pas la dignité Royale, ni par conséquent l'autorité requise envers le peuple, il arrive que s'ils proposent des Statuts pieux des Anciens, le peuple n'a point de foy pour eux, & n'approuve ni ne suit leurs nouveaux Statuts ou Coutumes, & par conséquent qu'il n'y a que celuy qui est & sage & vertueux, & Empereur tout ensemble qui puisse faire observer les Loix & les Statuts.

Ce qui nous fait voir derechef que la droite & veritable maniere de gouverner d'un Roy est radicalement fondée dans sa propre personne qui fait connoître & sentir à tout le peuple sa vertu, reglant son gouvernement sur celuy des trois anciens Rois — Yu, Tam, & Vem-Vu, comparant les choses qu'il a fait avec la loy du Ciel & de la Terre, banissant toute hypocrisie & dissimulation, & n'affectant point cette gloire, ostentation & splendeur exterieure qui ternit les plus eclatantes actions. Que celuy qui est solidement & veritablement sage & vertueux cache sa vertu autant qu'il pourra, elle augmentera davantage de jour en jour comme une lumiere croissante, & plus elle se voudra cacher, plus elle se fera connoître, plus elle se manifestera. Il n'en est pas de même de la vertu masquée d'un mechant homme & d'un hypocrite; comme ce n'est que l'ombre d'une vertu, elle diminue tous les jours de plus en plus, & s'evanouit enfin comme une fumée. Si vous consultez la premiere saveur de la veritable vertu, elle paroitra quelque chose de fade & d'insipide, mais si vous la savourez — meurement, en sorte que par un frequent exercice vous la — goutiez & regoutiez, vous la trouverez d'un goust si excellent — qu'encore que vous vous en nourrissiez tous les jours, jamais elle ne vous ennuyera. Elle paroit exterieurement quelque chose de bas, de petit & de mepisable, mais si vous la considerez — interieurement des yeux de l'esprit, que de beauté & de grace vous y trouverez! Que diray-je, c'est une Veste brillante d'or & de — pierreries, mais qui est couverte d'une simple etamine, plus elle est cachée, plus elle est precieuse.

Un Souverain Pontife qui entre dans le Temple, afin que par le sacrifice qu'il va faire devant tout le peuple il emeuve & invite les Esprits, s'approche avec un silence extraordinaire, & une — singuliere regularité de corps & de l'esprit, & quoy qu'il n'ordonne point le silence, neanmoins durant le temps du Sacrifice on — n'entend ni voix, ni murmure, ni trouble, ni querelle de tout ce grand nombre de peuple qui l'environne, parce que la vertu & la probité reconnüe de celuy qui fait le Sacrifice avec cette gravité & modestie qui reluit sur son visage, & dans toute sa personne, & qui est une marque de sa reverence & de sa modestie interieure, sont si grandes qu'encore qu'il n'exhorte & ne menace personne, il les contient neanmoins tous dans le devoir & fait que tous avec un profond silence assistent au Sacrifice: Ainsi un Roy qui sera solidement & effectivement sage & vertueux, quoy qu'il ne fasse point de largesses eclatantes, neanmoins le peuple sans aucune esperance de recompense, mais par le seul exemple

du Roy est porté à l'imiter, est provoqué à la vertu, & merveilleusement invité à luy obeir en tout ce qui regarde son devoir. D'ailleurs, quoy qu'il ne se mette point en colere, & qu'il ne menace point de peines & de supplices pour épouvanter & detourner du mal, il fait neanmoins, que le peuple craint beaucoup plus sa Royale personne que s'il armé de faux & de haches il tenoit le bras tendu sur la teste de ses Sujets.

Encore donc qu'e la solide Sagesse & vertu d'un Prince soit profondement cachée dans les secrets replis de son coeur, & que sans faste & sans ostentation elle ne se fasse paroitre que par des actions heroïques & par l'utilité generale des Mortels, neanmoins tous les petits Rois & Souverains du Monde Chinois, regardant la majesté interieure de cette vertu Royale comme quelque chose de celeste & de plus qu'humain, s'efforceront alors, chacun selon sa portée & selon ses forces à l'imiter: La vertu ne tire point sa grandeur de l'apparence exterieure, mais de la solidité & du culte interieur. Si la splendeur, le port & la gravité exterieure, si les richesses, les armes, & la force de l'eloquence de la Majesté Imperiale ont quelque force sur les peuples pour les contenir dans le respect, dans le devoir, & dans l'obeissance, tout cela ne doit estre consideré que comme quelque chose de posterieur, & comme les rameaux de l'arbre; la veritable vertu du Prince est toujours la racine & le fondement de tout, le fondement de la vertu des peuples, & consequemment le fondement du bonheur de l'Empire, du bonheur du Prince, & des Sujets.

Livre Troisieme.

Premiere Partie.

S'appliquer soigneusement à imiter les Sages, & s'exercer assidument dans cet etude d'imitation, est-ce que cela peut manquer d'estre un jour bien doux & bien agreable? Il n'y a guere de commencement qui n'ayent leurs difficultez & leurs crimes; mais si resolu de suivre la vertu & la Sagesse vous les surmontez de sorte que vous estant proposé devant les yeux les exemples & les enseignemens des gens Sages, vous joigniez la constance au travail, il arrivera qu'ayant peu à peu recouvert la clarté, & l'integrité primitive de nostre nature, vostre travail & vostre exercice sera suivi de beaucoup de facilité & de connoissance, & cette connoissance de beaucoup de plaisir & de satisfaction.

Or apres que vous-vous serez heureusement cultivé avec cette sorte de travail & de constance, s'il vous vient des Sectateurs & des Amis des pays eloignez pour vous consulter & pour se donner à vostre discipline, attirez par la renommée de vostre vertu & Sagesse, ne vous rejouirez-vous pas encore alors bien davantage, & ne temoignerez-vous pas cette joye interieure de vostre esprit?

Mais si tout le contraire arrive, s'il arrive, dis-je, qu'estant un personnage de grand merite vous ne soyez neanmoins point connu des hommes, que personne ne vous consulte, que personne ne vous regarde, & cependant que vous ne vous en affligiez point, & que vous n'en soyez point indigné, comme estant contens des choses que vous-vous estes acquises vous-meme, & que vous possedez seurement sans vous mettre en peine de celles qui sont hors de vous, & qui dependent d'autruy, est-ce que cela ne sera pas d'un homme parfait, & d'une vertu consommée?

Qu'il se trouve quelqu'un qui à la maison se soûmette volontiers aux commandemens de ses pere & mere, qu'il ait d'ailleurs pour ses aisnez tout le respect & toute la deference qui leur est deüe, & qui cependant au dehors se plaise à s'opposer aux legitimes Magistrats, cela est assurement rare & inusité. De plus, que quelqu'un ne se plaise point à s'opposer aux Magistrats, & se plaise neanmoins à exciter des Seditions & à troubler la Republique, c'est encore ce qui n'arrive point, ce qui est inouï.

Un homme parfait s'attache particulierement au principal ou à ce qui est dans chaque chose comme la racine & le fondement; car le principal estant bien etabli & confirmé, la loy de la vertu & du devoir naist incontinent de là, croist & fleurit heureusement comme d'une racine ferme: Ainsi la pieté & l'obeissance d'un chacun envers ses parens, l'amour, le respect, & la deference des plus jeunes des freres à l'egard de leurs ainez, sont la racine & le fondement des offices de pieté qu'on doit à la Patrie, de la soumission qui est deüe aux Magistrats, & consequemment de la paix & de la tranquilité publique.

Où le discours est peigné, & le visage doux & riant, là il y a peu de probité. Je veux dire que de ceux qui par une certaine affabilité affectée, par de certaines paroles douces & flateuses, & par un certain visage specieux plein d'humanité & de bienveillance taschẽt de se concilier l'affection des hommes, & d'acquerir de la renommée, ne se mettant guere en peine que le cœur reponde au front, aux yeux & aux discours, il est rare qu'il s'en trouve un, ou plutot il ne s'en trouve jamais aucun qui ait la veritable vertu du cœur.

Je m'examine tous les jours principalement sur trois choses & je m'en demande conte à moy-meme, sçavoir si ayant entrepris une affaire pour quelqu'un, j'ay taschè de la faire avec toute la fidelité & l'attention d'esprit qu'il salloit comme sçavoit estè mon affaire propre; si en traitant avec mes compagnons & amis familierement & bonnement, comme on s'y attend d'ordinaire, je n'ay neanmoins pas agy avec la candeur & la bonne foy requise, me contentant d'une vaine apparence de bienveillance & d'amitié; si enfin je n'ay pas souvent repassé en mon esprit la doctrine que j'ay reçeüe de mon Maistre, & si je ne m'y suis pas exercé serieusement & constamment.

Pour qu'un Prince puisse heureusement administrer son Royaume, cinq choses entre autres sont necessaires. I, que generalement dans toutes les affaires de son Estat il apporte tout le soin & toute l'attention possible, ne croyant pas qu'il puisse negliger la moindre affaire, & se souvenant que d'une petite inadvertance du Prince il en vient souvent des calamitez qui desolent un tres grand Estat, & meme pour plusieurs années. II, qu'il ait toujours en veüe la bonne foy & la verité, & qu'il soit bien persuadé que c'est là le plus precieux joyau de sa Couronne. III, qu'il modere ses largesses & retranche les depenses inutiles & superflues, car c'est là le moyen que dans le Threſor Royal & dans tout le Royaume il y ait toujours des richesses en abondance. IV, qu'il aime ses Sujets d'un amour veritablement paternel, assistant tous ceux que le veuvage & la solitude, ou la disette & la famine, ou quelques autres malheurs affligent, & tenant pour indubitable que les Sujets l'aimeront reciproquement comme leur pere, qu'ils le reſpecteront & qu'ils luy obeïront. V, qu'à l'egard des Ouvrages publics qu'il faudra faire ou reparer, si par-

hazard il arrive que les mains & le travail des Sujets soient requis, il les commande dans un temps convenable, lorsqu'on n'a rien à faire à la campagne, & qu'on n'est pas occupé à l'agriculture, aux semences ou à la recolte, ainsi l'Estat abondera en grains, en fruits, en alimens, & les Ouvrages publics se feront gayement sans que le public en soufre.

Que les plus jeunes des enfans de famille qui sont encore dans la maison, employent toutes leurs forces soit du corps, soit de l'esprit à bien servir leurs pere & mere; que s'ils sont hors de la maison parvenus à quelque employ, qu'alors ils ayent beaucoup de consideration pour leurs aiez, pour leurs proches parens, pour leurs concitoyens, & generalement pour tout le peuple de leur pays, & qu'ils leur rendent tous les bons offices possibles; que s'ils entreprenent quelque affaire, qu'ils la poursuivent constamment, qu'ils ne la commencent point qu'ils ne l'achevent, & qu'ainsi ils regardent toujours attentivement & le commencement & la fin de chaque entrepise; qu'ils soient veritables & sinceres, & qu'ils ne se dementent jamais; qu'ils aiment generalement tous les hommes, & qu'ils vivent bien & paisiblement avec tout le monde, de façon toutefois qu'ils soient plus estroitement joints, & liez de bienveillance & de familiarité avec ceux qui sont en estime & en reputation d'estre plus gens de bien. Ce sont là les principaux devoirs des jeunes gens, que si apres cela il leur reste quelque peu de temps & de forces, ils les pourront alors loüablement employer à l'etude des lettres, & à apprendre par coeur les Odes de nos anciens Sages, où ils trouveront des dogmes qui estant excellens & convenables à tous les ages, conviennent principalement à la jeunesse.

Si quelqu'un se plait aux gens sages & vertueux, en sorte que permutant & transportant, pour ainsi dire, sur eux l'amour qu'il a ordinairement pour les choses belles & delectables, il aime la vertu & la sagesse avec autant d'ardeur que les jeunes gens se portent aux plaisirs lesquels: Si d'ailleurs dans les offices qu'un bon fils doit rendre à ses pere & mere il veut bien employer toutes ses forces: Si de plus il sçait que ses devoirs qu'un bon Sujet est obligé de rendre à son Prince, jusques à exposer volontiers sa vie & sa personne toutes les fois que l'occasion le demande: Si enfin vivant familierement avec ses compagnons & amis, la foy, la verité & la sincerité reluisent toujours dans ses discours; s'il arrive, dis-je, que quelqu'un soit disposé de la sorte, & cependant qu'il se trouve des gens d'assez mauvais sens pour dire qu'un tel homme n'a pas etudié, je soutiendray toujours malgré eux qu'il est tres sçavant & qu'il a tres bien etudié. Ce qui doit servir de consolation à ceux qui estant nez de mediocre condition & avec peu de bien, ne sçauroient se dispenser des offices domestiques pour vaquer à l'etude; car pourveu qu'ils ayent & qu'ils exercent les vertus pour lesquelles principalement on apprend les lettres, ils seront non seulement

censez avoir appris les Lettres, mais estre heureusement fournis de Sagesse. qui est la compagne perpetuelle de la vertu.

Encore qu'un homme ait de la probité, si neanmoins il n'est pas serieux, & s'il n'a pas à cœur une certaine moderation & gravité exterieure du visage, du port, du geste, & de tous les mouvemens de sa personne; qu'au contraire il se plaise à folatrer & à badiner, il n'aura assurement point d'autorité entre les siens, bien loin de là, il en sera bientot mepriſé, & il ne conservera pas meme longtemps les Sciences qu'il aura acquises avec tant de peine & de travail.

A Dieu ne plaise toutefois, que content du seul exterieur, il se mette encore moins en peine de l'interieur, car comme l'interieur est ce qu'il y a de premier & de principal, la premiere & principale etude doit estre la culture de son esprit pour-ce qu'il ne tombe pas soubs le sens & soubs la veüe des hommes: Qu'il nait donc rien tant à cœur que la verité, que la bonne foy, que la sincerité.

Ne contractez point amitié & familiarité avec un homme qui soit pire que vous-meme, car elle vous sera dommageable plutot que de vous estre utile; mais attachez vous plutot à ceux que vous aurez reconnu estre plus gens de bien que vous n'estes.

S'il arrive que vous pechiez, souvenez-vous incontinent de la foiblesse de la nature humaine qui est facile & enclinе à tomber, & sans balancer, ou craindre de vous corriger faites effort pour vous relever, rompant genereusement les liens & les difficultez que vous sentez qui vous retiennent & vous abattent.

Si ceux qui gouvernent la Republique, & qui par leur exemple doivent eclairer les autres, observent exactement & soigneusement les Rits & les coutumes funebres quand leurs pere & mere viennent à mourir; s'ils les pleurent par un sentiment interieur de deüil & de tristesse, & non point par faste & par un air de grandeur & de splendeur: Si encore qu'il y ait longtemps qu'ils soient morts, ils ne laissent pas de renouveller fidelement leur memoire par les pompes & les ceremonies funebres qui se pratiquent & reviennent annuellement, il arrivera assurement que la vertu du peuple en ce qui regarde la pieté filiale, il arrivera, dis-je, que la vertu du peuple qui aura esté affoiblie par le temps & par la corruption du siecle, reprendra sa premiere vigueur, & que tous les Sujets se conformeront sur l'exemple de leurs Magistrats.

Lors que nostre Maistre Confucius passe d'un Royaume à l'autre par ordre de l'Empereur pour y exercer quelque Charge considerable, que fait-il pour s'instruire ainsi incontinent de la maniere particuliere du gouvernement de ce Royaume, est-ce le Roy qui de son bon gré la luy communique, ou s'en enquiert-il curieusement de quelque sautes?

Nostre Maistre par la douceur & la facilité de ses mœurs, par le respect & la reverence qu'il a pour ceux avec lesquels il agit, & par une prudente moderation, modestie & deference honneste, sçait avec tant d'adresse & de prudence se concilier la grace & la bienveillance du Roy & des Grands, & par là

entrer si doucement & si agreablement dans leur sens & dans leurs volontez, que non seulement ils l'instruisent d'eux-memes sur l'administration de la Republique, mais qu'ils le consultent memes enfin tres volontiers & avec plaisir. Ah combien cet art & cette maniere sage & industrieuse de rechercher les choses secretes dont on veut s'instruire, est differente de celle qui se pratique d'ordinaire parmi les hommes!

Pour que vous puissiez connoitre au vray quelque chose, & determiner en vous-meme de l'obeissance filiale d'un enfant de famille, ne vous prenez point trop à ce qu'il fera pendant que le pere est encore vivant; parce que n'estant pas encore libre, il fera, quoique malgré luy, tout ce que le pere commandera; ce que vous pourez donc faire alors sera de bien observer son naturel, où à quoy principalement le portent ses inclinations, mais apres que le pere sera mort, ce sera pour lors que vous prendrez garde à ce qu'il fera, ou quelle maniere de vie il prendra, & si trois ans se passent sans qu'il change la bonne & honneste institution ou maniere de vie qu'aura tenu son pere, vous pourez seurement determiner de son obeissance filiale, & sans balancer luy donner le titre d'obeissant.

Dans l'usage ordinaire des devoirs ou offices de la vie, l'on doit veritablement exiger ce qui est deu de droit, mais cela se doit faire avec beaucoup de moderation, de civilité, de douceur & d'humanité; c'est ce qui annoblit toutes nos actions; c'est de là que les devoirs & les offices tirent toute leur grace & toute leur beauté, & c'est de cette prudente & aimable douceur que les Anciens ont voulu qu'on assaisonna & toutes choses soit grandes, soit petites, & par où ils sçavoient heureusement parvenir aux fins qu'ils se proposoient.

Il y a neanmoins icy quelque chose que prudemment on ne doit point faire, ou qu'il faut que vous evitiez afin de ne donner pas dans l'excez; car si ayant bien reconnu l'importance & l'utilité de cette Royale douceur, clemence & humanité, vous brulez d'envie de l'exercer, & cependant que vous ne la moderiez pas selon les regles propres, particulieres & convenables, vous vous tromperez à tout moment, & tomberez dans de grands inconveniens: En un mot, lorsque nous exerçons la civilité, la douceur & la beneficence, cela se doit faire avec jugement, precaution, consideration, & non pas temerairement, sans mesure, sans discretion, ou indifferemment envers tous, & par une soudaine impetuosité d'esprit qui nous emporte comme un Vent impetueux.

Si la promesse que vous aurez faite est juste, equitable & honneste, vous serez obligé de tenir constamment vostre parole, & de vous acquiter de vostre foy; mais afin de n'estre pas quelquefois contraint de fausser la foy que vous aurez donnée, ou de violer la justice, examinez soigneusement avant que de faire aucun pacte ou aucune promesse si la chose est juste & raisonnable: De plus, si les civilitez & les honnestetez que vous rendez aux autres se font avec la moderation & la prudence que le merité & la qualité des personnes demandent,

vous ne serez jamais ni blamé, ni obligé de rougir de honte, & vous ne courrez pas danger de passer ou pour importun & sot en donnant dans l'excez, ou pour incivil & superbe en pechant par defaut. Enfin en ce qui regarde les amitiez & les patrons, dont vous vous supplyerez, ne negligez pas ceux que la bonne foy & une probité reconnüe rend dignes de vostre amitié, & qui estant tels, puissent par consequent estre vos appuis & vos defenseurs dans toutes les autres accidens & rencontres.

Lorsqu'un homme de vertu prend son repas, il ne boit & ne mange point pour se saouler, ni pour se remplir, mais pour vivre & reparer ses forces. D'ailleurs dans la maison qu'il habite il ne cherche point trop passionnement ou ses commoditez, ou les delices: Enfin il est soigneux & diligent dans les affaires qu'il entreprend, estant d'ailleurs circonspect & prudent dans ses paroles. Cependant avec toutes ces belles qualitez il ne se delecte point en luy-meme, ni ne se confie point à son merite, mais il consulte volontiers les gens sages & vertueux, & se laisse diriger par leurs conseils & par leurs exemples. C'est là ce qu'on appelle estre Philosophe, & cela suffit pour meriter ce titre.

Si quelqu'un est pauvre, & ne flate neanmoins personne pour soulager sa pauvreté; s'il est riche, & n'est point pour cela superbe & orgueilleux, que doit-on penser d'un homme de la sorte? Il a sans doute son merite, s'il est veritablement digne de louange; mais neanmoins on ne peut pas dire qu'il ait rempli toute l'etendue de la veritable louange, & d'une veritable vertu, & par consequent il ne doit point estre comparé avec celuy qui estant pauvre & content de sa pauvreté se rejouit, ni avec celuy qui estant riche se plaist à s'acquiter de ses devoirs ordinaires de la vie, en se comportant avec beaucoup de douceur & de moderation, sans faste, sans mepris, sans arrogance, & se soumettant en toutes choses à la raison.

Nos anciens Poetes ont eu raison de dire qu'il en est des vertus naissantes comme d'un diamant brute, ou de quelque autre pierre precieuse de la sorte; le voulez-vous porter à sa perfection, & en tirer tout le lustre & l'eclat possible, ne vous ennuyez pas, ne vous lassez point de le travailler, de le limer & de le polir.

Que celuy qui est veritablement vertueux, & veritablement Philosophe ne se fasche point de n'estre

pas connu de n'estre pas employé, & de voir ses grands talens meprisez, d'autant plus que cela depend de la liberté d'autruy; mais qu'il se fasche & s'afflige plutost de n'avoir pas bien connu le naturel des hommes, & d'avoir ainsi pû aisement se tromper dans leur chois, comme ne sçachant pas ceux qu'il faut fuir, & ceux qu'il faut suivre & caresser.

Celuy qui gouverne en homme veritablement vertueux, & qui par la lumiere de ses bons exemples eclaire constamment ses Sujets, peut estre comparé avec cette Etoile Septentrionale qui estant comme immobile dans son lieu, est cependant regardée par tous les autres Astres qui tournent continuellement alentour d'elle.

Toute la doctrine des trois cent Odes de nos anciens Sages est comprise dans ces trois mots. Que toutes nos pensées soient droites, pures & honnestes; car si nous ne goûtons pas meme de la pensée ce qui est sale ou inique, nous l'entreprendrons bien moins un jour en effect & dans l'acte meme.

Si les Sujets sont dirigez par les Loix que le Roy, ou le Gouverneur n'observent neanmoins point, de façon qu'ils ne soient retenus dans leur devoir que par la crainte des suplices; le peuple meu par une crainte servile, s'abstiendra veritablement bien alors des crimes les plus enormes, mais assurement qu'a la maniere d'un esclave scelerat & qui n'a point de pudeur, ni de veritable crainte du vice, il ne demeurera pas longtemps dans son devoir, comme n'y ayant demeuré que violemment & par la crainte qui est une fort mauvaise maistresse.

Que si au contraire vous les gouvernez & dirigez presque par la seule vertu, leur estant vous meme un exemple de vertu, ils s'accommoderont assurement tous à cela, & parce qu'ils ne sont pas tous de meme condition, & qu'ainsi ils ne sont pas tous capables de la meme vertu; si vous contenez ceux de vostre famille par vostre prudence & par beaucoup de douceur, & si vous moderez vos Sujets chacun conformement à sa portée par des offices particuliers, les liant ainsi tous, & les associant convenablement, il arrivera que non seulement ils seront retenus par une certaine pudeur ingenue, & par une certaine crainte filiale, mais qu'ils se porteront meme volontiers & gayement à toutes les vertus.

Voulez-vous sçavoir le progrez qu'avec le temps j'ay

fait dans l'etude de la Philosophie, je vous le diray ingenuement. Je n'ens pas plutot atteint l'age de quinze ans que je m'appliquay à apprendre les Instituts de nos grands hommes. A trente je me trouvay estre à l'age de consistence, et avoir jetté des racines si profondes et si fermes dans l'etude des vertus et de la Sagesse que j'avois entrepris, que rien de ce qui est hors de moy ne m'en pouvoit retirer. A quarante ans je ne hesitois plus, les nuages des doutes s'estant evanouis; car je connoissois les convenances connaturelles des choses, et je suivois ce qu'elles avoient de perfection, ou d'imperfection. A cinquante je reconnus interieurement la providence et le mandement du Ciel, et que c'est de ce Souverain Estre que chaque chose tient sa nature, sa force et sa raison, de façon que je recherchois la perfection, la subtilité et l'origine de cette nature ou raison, et je comprenois enfin quelle estoit sa cause. A soixante j'avois les oreilles aisées et faciles, une penetration prompte et subtile, l'esprit poli et cultivé par d'assidues etudes de tant d'années, et un entendement imbu de tous les meilleurs preceptes, dogmes et enseignemens, de sorte que je concevois aisement et clairement tout ce que les autres disoient, ou ce que je lisois. Enfin à soixante et dix ans voicy l'estat où je me trouvay, graces à mes longues meditations et aux victoires que j'avois tant de fois remportées sur moy-meme; je suivis ce que mon coeur desiroit, sans toutefois exceder la regle, ou passer les bornes de l'honnesteté et de la droite raison à laquelle mon appetit s'accommodoit alors sans peine et sans combat.

Lors qu'en parlant de l'obeissance que les enfans doivent à leurs parens, j'ay dit en un mot qu'elle consistoit à ne leur repugner en rien, je n'ay pas entendu qu'elle consistast en ce que jamais un fils ne repugnast aux commandemens de son pere, puisqu'il pouvoit arriver qu'ils seroient contraires à l'equité et à la raison, et qu'apres la mort du pere le fils est encore obligé à des devoirs qui regardent l'obeissance et la pieté filiale; mais en ce qu'il ne peche jamais contre les devoirs que les Loix et les Coutumes, la raison et la nature demandent d'un bon fils selon sa portée et sa condition, et consequemment en ce que ses pere et mere estant encore vivans, il les aime, il les caresse, il leur obeisse volontiers, il les serve et leur rende tous les devoirs et toutes les bons offices possibles, mais en ce qu'apres leur mort il s'acquitte aussi de tous les devoirs auquel s'il est obligé soit à l'egard des funerailles et de la pompe funebre, soit à l'egard du deüil, soit à l'egard des oblations qui se renouvellent tous les ans, le tout selon que les Loix et les Coutumes de nos Ancestres le prescrivent; mais en ce que les pere et mere n'estant ordinairement affligez que du mal de leurs enfans, le fils se donne de garde de ne faire jamais rien qui leur puisse causer du mecontentement et de l'affliction soit par son emportement aux plaisirs de l'amour, soit par son intemperance et autres semblables vices qui ruinent les forces et la santé, l'esprit, les biens et la renommée.

Je sçais bien qu'on dit presentement que l'obeissance filiale consiste en ce que les enfans aient soin de nourrir leur pere & mere; mais s'il n'estoit requis autre chose que cela, le nom & la louange d'obeissant se pourroit tirer des bestes & des animaux, parceque des chiens, par exemple & des chevaux peuvent trouver des gens qui aient soin de leur nourriture & de leur entretien. Les Loix, la raison & la nature veulent donc que ce soin de nourrir & d'entretenir les parens provienne d'un veritable amour & d'un veritable respect qu'on ait pour eux; autrement, quelle difference y aura-t'il entre nourrir & suptenter son pere, & entre nourrir & suptenter un chien domestique?

Enfin ces memes Loix demandent pour la veritable obeissance filiale une certaine joye & gayeté interieure qui reluise constamment dans les yeux & sur le visage du fils qui aime, qui estime & qui respecte veritablement & sincerement son pere. Il est vray que cette promptitude & cette gayeté perpetuelle est difficile, mais cependant c'est presque la seule marque certaine de la vraye & effective vertu. Et de fait, des enfans desobeissans ne peuvent-ils pas malgré eux obeir à leur pere & mere, & entre les freres ceux qui sont les moins agez ne sont-ils pas souvent obligez aux offices les plus penibles de la maison? Ne servent-ils pas même officieusement à table non seulement leur pere & mere, mais aussi leurs aînez, & cependant peuvent-ils estre dits pour cela obeissans? Ce nom ne convient donc proprement qu'à ceux qui servent leur pere & mere promptement, constamment & avec une agreable gayeté & allegresse.

Je discours quelquefois tout le long du jour avec mon disciple Hoei, sans qu'il me fasse jamais aucune objection, comme s'il estoit stupide, & qu'il ne comprit rien de tout ce qui se dit. Mais si lorsqu'il est retiré en son particulier, j'observe soigneusement ce qu'il fait, je m'apperçois que dans le silence & à son loisir il agit & parle d'une maniere qui me fait assez connoitre qu'il ne manque pas d'intelligence, & que non seulement il conçoit & penetre ce que j'enseigne, mais qu'il s'y exerce journellement, & qu'il le fait effectivement. Non assurement ce n'est pas cela manquer d'esprit, ou l'avoir rude & grossier.

Souvent il est bien difficile de distinguer entre les hommes les bons des mauvais; neanmoins pour en pouvoir faire le discernement, observez premierement celuy que vous voulez connoitre, ce qu'il fait & ce qu'il entreprend; car d'ordinaire les mechans font des actions injustes & deshonnestes, au contraire des gens de bien, dont les actions sont justes, honnestes & equitables. Mais parceque ce n'est pas là une marque absolue & infallible de probité, vous penetrerez plus avant & vous considererez plus attentivement la fin de chaque action, par quel esprit & à quel dessein ils font des choses justes & honnestes; car si c'est par feintise, par dissimulation, à mauvais desseins quelques-

bonnes qu'elles soient, ils ne pourront point estre censez gens de bien.

Neanmoins si quelqu'un ne veut point estre trompé, il ne pourra pas encore en demeurer là, il luy faudra passer outre, et chercher à quoy celuy qui pourroit estre homme de bien s'arreste, et se fixe; car quoy qu'il agisse de bonne foy, justement, à bonne fin et à bon dessein, si toutefois il ne fait pas ces choses là trop volontiers, mais comme par force et par contrainte, de façon que son esprit ne tire pas son repos et son plaisir de la vertu meme et de l'honnesteté de l'action, mais d'ailleurs; assurement cette probité ne pourra point estre dite une probité consommée, et quelle qu'elle soit, elle ne pourra point estre de longue durée.

Or si quelqu'un en use de la sorte, examinant les choses avec toute cette circonspection et precaution; comment les hommes luy pourront-ils estre cachez, et comment ne les connoitra-il pas? Soyez seur qu'il distinguera aisement et sans danger d'estre trompé les bons des mauvais, le vice de la vertu.

Si quelqu'un repasse continuellement sur les choses qu'il aura apprises, et s'il s'exerce de façon que souvent il en tire de luy meme de nouvelles lumieres (car les sources fecondes de la verité et de la Philosophie sont inepuisables) soyez seur qu'il pourra enfin parvenir à une fort grande science, et devenir le maistre des autres.

L'homme parfait n'est point un vase, plus il est parfait plus il est capable de perfection, plus il doit songer à se perfectionner: ce n'est point un instrument qui soit borné et limité à un certain usage; mais comme il est doué de grands et divers talens, il est propre à faire de grandes et diverses choses.

L'homme parfait accompagne et accomplit de faits ses discours, il agit, puis il enseigne, les bons exemples precedent toujours, c'est par là qu'il instruit efficacement.

Comme l'homme parfait parfaitement sage, et parfaitement homme de bien peut estre dit universel entant qu'il est doué d'une certaine amplitude de charité et de beneficence qui le porte à vouloir faire du bien à tout le monde, et à cultiver cette conciliation et consociation generale de tous les hommes: Le mechant homme au contraire, et qui a l'esprit vil, bas, sordide et serré doit estre dit particulier, en ce qu'il n'est touché que de ce qui le regarde en son particulier, et que n'aimant proprement rien que soy-meme, et preferant à tout son utilité et sa commodité particuliere, il vend sordidement son amitié et ses bienfaits.

Je me souviens avec plaisir, au sujet de cette pieté ou charité qui regarde generalement tous les hommes, je me souviens dis-je, avec plaisir de ce Soldat du Royaume de Lu, qui avoit perdu son bouclier, et qui apres l'avoir beaucoup cherché dit enfin pour se consoler, un homme de Lu l'a perdu, un homme de Lu l'aura trouvé, mais il auroit pû mieux dire, un homme l'aura trouvé.

Celuy qui se donnant tout entier à la pratique, ne donnera rien à la meditation, perdra vainement ses peines et son

travail; celuy au contraire qui se donnant tout entier à la meditation, ne s'exercera point, sera sujet à l'erreur & à la confusion. Et de fait, encore qu'un homme etudie, apprene & s'exerce, neanmoins s'il ne medite & ne repasse continuellement sur les choses qu'il aura apprises, il n'apprendra jamais rien exactement & solidement, mais il luitera avec une certaine grossiereté, & une espece d'obscurité perpetuelle. De plus, quiconque estant occupé ou de paresse, ou d'une certaine confiance de soy meme, & ne consultant ni livres, ni maistres, s'entiendra à une sterile & oisive contemplation des choses sans s'exercer, il n'attrapera assurement rien que les ombres de choses, & que de vaines & souvent fausses images; il ne s'arrestera jamais dans aucune solide & asseurée doctrine, mais il sera en danger de tomber à tout moment d'erreur en erreur.

Quiconque s'etudie & s'attache à des dogmes etrangers & differens de ceux des Sages, taschant de les introduire parmy les peuples; un tel novateur sera bientot pernicieux & à soy-meme, & à la Republique.

Vous desirez de sçavoir les choses & de passer pour Sçavant? Je veux bien en un mot vous apprendre ce que c'est que sçavoir, ou qui est celuy qu'on peut dire estre veritablement Sçavant. Sçavez-vous quelque chose? Avouez honnestement que vous la sçavez. Vous ne la sçavez pas? Avouez ingenuement que vous ne la sçavez point; car c'est là proprement sçavoir les choses, & c'est là veritablement estre Sçavant.

Il n'est pas neccessaire pour une veritable Science de connoitre toutes les causes & les natures des choses; les plus Sages & les plus Sçavans des hommes n'ont jamais pû par leurs connoissances en venir jusques là; mais la veritable Science consiste à bien apprendre tout ce qui est de son devoir, de crainte que pensant sçavoir des choses qu'il ne sçait pas, il ne les croye temerairement, & ne les enseigne aux peuples credules & ignorans, se trompant soy-meme & imposant aux autres, ce que nous n'eviterons jamais qu'en considerant longtemps, meurement & soigneusement les choses, qu'en consultant souvent ceux qui sont plus Sçavans que nous, & qu'en imitant en cela la prudence & la modestie d'Yao, & de Xun, nos deux Sages Rois & Legislateurs.

Vous voulez sçavoir la conduite que vous devez tenir pour parvenir par le moyen des lettres aux charges eminentes de l'Empire? Je veux bien vous l'apprendre. De plusieurs discours que vous aurez entendu, faites en un juste & prudent discernement; & tout ce qu'il y aura de douteux & d'incertain, laissez le, & le tenez sagement sous le silence. Pour ce qui est du reste, encore qu'il vous semble estre certain, & pouvoir estre dit seurement, dites-le pourtant prudemment & avec circonspection, car selon cette conduite il arrivera rarement que vous pechiez dans vos paroles. D'ailleurs de plusieurs choses & affaires que vous verrez qui s'entreprenent & se haitent ordinairement, abstenez-vous

prudemment de celles où il y a danger d'offenser quelqu'un, vous gouvernant ainsi dans toutes les autres avec beaucoup de prudence & de circonspection; car il arrivera de même que rarement vous vous repentirez d'avoir témérairement entrepris ou mal fait quelque chose. Or lorsque vous aurez une fois reglé votre vie & vos moeurs avec tant de prudence & de sagesse que vous n'offenserez personne par vos paroles, & que vous ne vous puissiez repentir que très rarement d'avoir fait quelque chose, croyez-moy, vous ne sçauriez manquer de parvenir, & les dignitez publiques ne sçauroient manquer de suivre tant de prudence & tant de vertu.

Que faut-il faire, me disoit le dernier Roy de Lu, pour que le peuple se soumette volontiers à mes commandemens & m'obeïsse? Elevez au gouvernement & aux charges publiques des gens de bien & d'equité, & en sçachez exclure ceux que vous aurez reconnu estre avares, & avoir l'esprit bas, malin & artificieux, & il arrivera que tous vos Sujets leur obeïront très volontiers & à Vous: Que si au contraire vous elevez les meschans, & excluez ou negligez les gens de bien, le peuple ne se soumettra pas volontiers ni à eux, ni à Vous: Car la nature de l'homme est telle que ceux d'entre les Sujets qui mesprisent la bonne foy, la continence & l'equité, aiment neanmoins beaucoup ces vertus dans les Magistrats, & ne peuvent y souffrir le vice & l'iniquité. C'est pourquoy il faut que vous secondiez de si justes inclinations dans vos Sujets si vous voulez qu'ils vous obeïssent de bonne volonté constamment & gayement.

Pour ce qui est du Magistrat qui souhaite que le peuple ait de la reverence & de la bonne foy pour luy, & qu'il soit excité à l'etude de la vertu; si toutes les fois qu'il paroit en public il garde la bienseance & la gravité, de façon qu'il ne paroisse rien en luy de leger & d'incivil, rien de rude, de sauvage & d'inhumain, alors les Sujets le regarderont & le reverereront: Si de plus il remplit lui-même exactement les devoirs d'un fils pieux & obeïssant à l'egard de ses parens & de ses majeurs, traitant en même temps les Sujets avec beaucoup de douceur, & de clemence, il arrivera qu'excitez & meûs par un exemple si convenable de vertu, & qu'agreablement joints & attachez par le lien de la clemence & de la benefience ils repondront très fidelement à leur Magistrat: Si enfin ayant choisy & elevé des gens d'une probité reconnue pour l'assister dans le gouvernement, il traite doucement & humainement les plus foibles qui n'ont pas tant de merite, ni de capacité, en sorte qu'il ne les mesprise & ne les neglige pas; il arrivera aussi alors que tous seront reveillez & excitez, & que tous soit grands, soit petits se porteront d'une ardeur admirable à la vertu.

Vous vous etonnez que je me sois retiré des grands Emplois & de la Magistrature dans un temps où il n'entre dans les Conseils du Prince que des Scelerats & des perturbateurs du

repos public ? Ne sçavez-vous pas que le Sage Kiun-chin, que nos Annales ont tant loué, ne songea principalement qu'à bien obeir à ses parens, et à entretenir un amour mutuel entre luy et ses freres, entre les plus agez des freres et des plus jeunes, etendant ces avantages de vertu et d'industrie à ceux sur lesquels il avoit un empire privé et domestique : Croyez-moy, c'est là aussi en quelque façon gouverner et exercer la Magistrature; il est vray que c'est l'exercer en particulier, mais cela ne laisse pas d'estre louable et d'avoir son utilité. Pourquoy donc exercerois-je publiquement la Magistrature ? Est-ce que vous croyez que je doive affecter d'estre censé et dit Magistrat ?

Qu'un vase qui est vuide, ou qui regorge de liqueur est aisé à renverser ! Il n'y a que le vase à demi-plein qui soit seur, et qui se tienne droit et ferme. Si un Prince est vuide de vertu, ou si prevenu de ses pretendus merites, il est enflé de gloire et d'orgueil, il tombera aisement en toutes sortes de malheurs, et l'Estat tombera aisement en ruine avec le Prince. Que si au contraire ayant sçeu cultiver les grands talens de son esprit et les enrichir de toutes les meilleures Sciences et connoissances il ne se complait point vainement en luy-meme, se souvenant que s'il sçait beaucoup de choses il y en a encore davantage qu'il ignore : Si d'ailleurs encore qu'il ait beaucoup de merite et beaucoup de vertu il prend plus de plaisir à entendre les louanges des autres que les siennes propres. Si enfin quoiqu'il soit riche et puissant, on le voit agir comme s'il n'y avoit rien que d'ordinaire et de mediocre; qu'on sçache que quiconque regnera avec cette prudence, cette moderation et cette grandeur d'ame, il regnera en seureté, qu'il n'a rien à craindre ni du Ciel, ni des hommes, et que tous les dons et avantages de la nature et de la fortune qui trompent si souvent les autres, luy seront utiles et glorieux.

Qu'un homme n'ait ni foy, ni parole, ni amour pour la verité, et qu'il puisse estre bon à quelque chose, c'est ce que je ne voy point. Si les chariots n'ont point de joug au timon où l'on puisse joindre et lier les boeufs; si les caleches n'ont point d'arc qui tiene et joigne le cheval, comment pourra-t'on aller ? Je veux qu'ils puissent aller droit quelques pas, au premier detour ils demeureront là; la bonne foy est le lien general de la Societé, celuy qui en est depourveu n'est utile à quoy que ce soit, ni à soy, ni à la Republique; c'est là la grande vertu des Princes, c'est le plus precieux joyau de leur Couronne, c'est par cette vertu que les plus vastes Empires sont heureusement et paisiblement gouvernez.

Jusques à quel poinct nos anciens Empereurs, et leurs Ministres n'ont-ils point porté leurs scrupules sur cette vertu ? Deux jeunes Princes joüent ensemble dans un jardin,

l'aisné, qui n'avoit deja esté elevé à l'Empire, prend une fueille d'arbre, l'applique au front de son frere, comme pour l'initier en riant la maniere dont les Empereurs avoient accoutumé de créer les petits Rois, & luy dit, je vous fais Roy de Tun; bien, luy dit avec un profond respect un des Grands de l'Empire qui se trouva là present, vostre Majesté l'a creé Roy, il est Roy, la creation est bonne & seure, les Princes ne se jouent point, leur parole est constante & invariable: Et de fait il obtint le Royaume, & nous sçavons meme qu'il y a eu vingt neuf Rois de suite de ses descendans.

Ne pourroit-on point, dites-vous, penetrer dans l'avenir & prevoir la destinée des familles Imperiales qui doivent suivre celle-cy, quelles seront leurs Loix, leurs Coutumes, leur commencement, leur durée & leur fin! Pour ce qui est des Loix & des Coutumes de grande importance & qui sont comme les gons de l'Empire, nous sçavons que la famille Imperiale de Xam se conforma à la famille Imperiale de Hia à laquelle elle venoit immediatement de succeder, & qu'elle n'y changea rien à l'egard des Loix & des Coutumes importantes, & pour ce qui est des choses de moindre consequence, on peut aisement sçavoir ce qu'elle en a ou osté de nouveau, ou diminué, l'on peut, dis-je, aisement sçavoir ce qu'elle a changé dans la maniere & dans le temperament de ces Loix & Coutumes. Ainsi à l'egard de la famille de Cheu qui regne presentement, & qui est conforme dans la substance des mœurs & des Loix à la famille de Xam qui l'a immediatement precedée; il est aussi aisé de sçavoir ce qu'elle a ou retranché, ou aboli, ou ajouté de nouveau. Or deût-il suivre cent familles Imperiales apres celle cy, à juger des choses à venir sur celles qui ont precedé, on pourra dés apresent en quelque façon conjecturer & sçavoir par avance quelle destinée chaque famille aura, & quelle sera sa fermeté, sa gloire & son progrés.

Si tu sacrifie à un Esprit, auquel tu ne puisse, ni ne doive pas sacrifier, comme estant d'un ordre superieur à celuy auquel ta condition & ta charge te permettent de sacrifier, tu es un vil flateur, c'est par un culte illicite mandier quelque grace & quelque faveur que tu crois estre au dessus de la puissance de celuy auquel tu sacrifie journellement, c'est negliger l'ordre & la maniere que nos Sages Predecesseurs & Legislateurs nous ont si exactement prescrit, & c'est plutot servir à son ambition & à sa cupidité que servir aux Esprits. L'Empereur seul, comme fils du Ciel, peut au nom de tous ses sujets sacrifier solemnellement à l'Esprit qui preside au Ciel & à la Terre. Les Rois & les Grands de l'Estat sacrifient aux Esprits qui presidents aux fleuves & aux montagnes, les Prefets aux Esprits inferieurs, & ainsi de suite selon l'estat & la condition particuliere d'un chacun. C'est là l'ordre naturel des choses, c'est là la subordination naturelle qui demande que les choses basses soient regies & moderés par les moyenes, & les moyenes par les superieures. Nos anciens Rois & Philosophes ont observé qu'il y a une certaine connection entre les

entre les mouvemens des corps celestes & des corps Sublunaires, que ces corps se meuvent chacun dans leurs lieux propres & convenables, & que tous les mouvemens celestes depuis les plus hauts jusques aux plus bas viennent de degré en degré d'un seul & unique mobile superieur. C'est sur ces souverains mouvemens, & sur cette Subordination celeste qu'il se faut regler dans la subordination des Etats; ce seroit une temerité, ou une ambition insupportable que de ne s'y pas soûmettre, ou d'y vouloir changer quelque chose.

Nous devons-nous arrester aux choses qui sont de nostre portée & qui ne surpassent pas les forces humaines, & nous devons prudemment nous abstenir de rechercher hopeusement les secrets des Esprits, & l'etendue secrette de leur puissance. L'on a raison de blamer un homme qui voyant ce qui est de son devoir, & ce qui est presentement juste & equitable, ne le fait neanmoins pas ou par crainte, ou par cupidité, ou par une basse & sordide foiblesse; mais on ne le sçauroit justement blamer pour ne connoitre pas les Sublimes & cachés natures des Esprits qui surpassent la subtilité de nostre intelligence.

Deuxieme Partie.

Qui ne sçait que d'avoir huict Choeurs de danses & de Musique dans les pompes funebres qui se celebrent tous les ans avec les ceremonies & les oblations accoutumées pour honorer la memoire des peres, cela n'est permis qu'aux seuls Empereurs; que les petits Rois n'en peuvent avoir que six, les Preteurs quatre, & les Mandarins deux; qui ne sçait, dis-je, que ce sont là des loix & des coutumes etablies par nos Majeurs, & qui de tout temps ont esté religieusement observées? Et un simple Preteur aura l'arrogance de les violer, & de vouloir aller de pair avec les Empereurs? Si cela se peut souffrir, que ne souffrira-t'on point? Quelle difference y aura-t'il donc du Sujet au Prince, & ne doit-on pas craindre que ceux qui maintenant ont bien l'audace d'usurper les coutumes des Empereurs, n'en usurpent bientost l'autorité? Si dans les moindres choses le novateur & le changement sont dangereux, que sera-ce dans celles où la difference du Sujet au Souverain est ostée? Dans un Etat bien policé on ne doit aucunement souffrir qu'on —

negligé, ou qu'on viole une ancienne coutume d'un bon ordre, parce qu'une licence de la sorte est une semence de bien grands troubles d'une étincelle d'où naissent ensuite de bien grands embrasemens de rebellion.

A un homme sans probité, ou qui n'a point de vertu solide, à quoy servent tous ces offices, toutes ces ceremonies exterieures, ces chants, ces danses, ces festins, cette harmonie, ces concerts lugubres? Car comme toutes les coutumes & les offices doivent proceder d'un interieur vertueux comme de leur racine, si l'interieur n'est pas tel, toutes les coutumes & tous les offices ne seront qu'un vain simulaire d'humanité & que pure mensonge. Depuis, comme il faut qu'un Esprit depourveu de vertu soit agité de divers mouvemens, & dans un trouble continuel, asseurément que dans une si grande discorde de mouvemens interieurs tout cet accord d'instrumens & de voix sera inutile.

Ces jours passez un homme de beaucoup de probité, considerant la grande magnificence & les grandes depenses qui se font presentement dans les funerailles, dans les convois & dans les banquets des morts, & doutant que ce fust là la coutume de nos anciens Rois, à la maniere de ces temps-là, me demanda le fondement & la substance de ces offices ou coutumes civiles. J'admiray & loüay le bon sens & la juste curiosité de cet homme qui se mettoit principalement en peine du fond, & de ce qu'il y a de plus grand dans chaque chose. Voicy la reponse que je luy fis.

Il en est, luy dis-je, des offices & des coutumes comme des autres choses; dans chaque office il faut considerer le fond & la substance, & puis ce qui survient à la substance qui est un certain ornement exterieur, si l'un & l'autre se trouvent, alors la perfection y est, & les offices sont censez estre parfaits & accomplis; mais si l'un ou l'autre doit manquer, j'aimerois mieux la chose sans tant d'ornement, ce qui estoit presque du temps de nos Majeurs, que l'ornement sans la chose. Par exemple, au lieu de cette splendeur de banquets & des funerailles qui regne presentement avec tant de prodigalité, j'aimerois mieux quelque chose de moderé, & qui fust moins éloigné de la simplicité & parsimonie de nos ancestres, & je demanderois beaucoup de bonne foy, de reverence & de charité mutuelle entre les conviés. De plus, au lieu de tout ce somptueux appareil & tout ce faste funebre qui n'est venu que de la coutume, je demanderois un veritable deüil, de veritables larmes, & un desir & un regret eternel de celuy dont on fait les funerailles. Car un mot je demanderois qu'on reprit les mœurs simples & innocentes de ce premier âge qui se mettoit plutôt en peine du cœur que des habits du cœur. La racine, le fond, la substance des offices sont une solide & veritable vertu, un esprit droit & de bonne foy, un deüil & un regret vray &

sincere sans feintise & sans deguisement.

Toutesfois que dans nos ceremonies solemnelles & accoutumées je renouvelle la pieuse memoire des bienfaits de mes Ancestres, je leur rends ce culte & ces devoirs avec les mesmes sentimens de pieté, de gratitude & de reverence que s'ils estoient là presens.

Les Barbares Orientaux & les Septentrionaux ont un Roy qui est non seulement Roy de nom, mais d'effect & d'autorité; les Sujets le respectent, luy obeissant, & luy cedant les honneurs qui sont deûs à son caractere; au lieu que nostre miserable Chine n'a presentement point de Roy, la difference que les Barbares mesmes ont inviolablement gardée, sçavoir celle qui est entre le Sujet & le Prince, ayant esté ostée par l'insolence de quelques familles ennemies du droit & de l'ordre ancien.

Les seuls Rois peuvent sacrifier à l'Esprit qui preside à Tai-xan, cette tres haute & tres noble montagne, & maintenant la famille d'un simple Preteur s'arrogera cet honneur, & cette prerogative! Croit-elle que cet Esprit dont la nature est si deliée & si penetrante ignore ou neglige ce que la justice & la raison demandent, & qu'il receive ces offrandes qui troublent l'ordre des choses, & qui sont faites avec tant d'arrogance, & de temerité?

Vous voulez sçavoir le fond, la fin & l'utilité de toutes ces sacrées & solemnelles ceremonies qui s'exercent dans les funerailles & pompes funebres de nos parens & de nos majeurs? Ce que je vous en puis dire est, qu'elles regardent principalement la pieté & l'obeissance filiale cette fondamentale vertu que jamais personne n'a porté au souverain degré de perfection que nos anciens Rois, & dont l'importance n'a jamais esté parfaitement connue que par ceux qui ont esté doüez d'une tres profonde sagesse, ces grands hommes estoient persuadez qu'un Prince qui auroit une fois bien compris les raisons secretes de ces pieuses & mysterieuses ceremonies, n'ignorera rien des choses qui regardent le gouvernement de l'Empire, qu'il gouvernera aisement les peuples, & qu'il verra toutes choses aussi clairement que s'il les tenoit toutes sur la paume de sa main.

Il me souvient que lorsque je passois par le Royaume de Guei, le Prefect qui est tout puissant auprés du Roy, mais d'ailleurs homme vain & superbe, me demanda en riant, d'où vient que cecy passe chez vous en commun Proverbe, qu'il vaut mieux honorer l'Esprit qui preside au foyer que quoy qu'inferieur, que l'Esprit qui est censé presider à la Sale de la Maison, quoy que superieur? Il me vouloit faire entendre que si j'implorois sa faveur, elle me seroit plus utile que celle du Roy-même; car il s'estoit imaginé que j'estois venu là pour briguer quelque

Employ. Non, luy dis-je, je sçais bien que l'Esprit qui preside au foyer est communement plus honoré, & que les ames basses par une vile & injuste flaterie en usent de la sorte; pour moy je ne suis point cette maniere populaire & indigne d'un honneste homme; si je suivois vostre sentiment ce seroit pecher contre le Ciel, & contre le Roy; ce seroit offenser la dignité de l'Esprit superieur, comme ce seroit offenser la dignité du Roy, quelle puissance superieure pourrois-je implorer pour obtenir pardon du Roy, quel autre Esprit superieur pourrois-je implorer pour obtenir pardon de l'Esprit offensé?

Entre les honnestes gens sages & vertueux il n'y a jamais lieu de dispute. Pardonnez-moy, direz-vous, ne dispute-t'on pas sur l'art & l'adresse de lancer le javelot? Il est vray, mais voicy comment. Ceux qui doivent combatre, avant que de monter dans la sale destinée à cet exercice, saluent trois fois leurs camarades, trois fois leur offrent le premier lieu, & montent enfin dans la sale. Or celuy qui est le victorieux, & qui a le plus heureusement atteint le but, descend en bas avec les vaincus qu'il salue honnestement, les priant de remonter dans la sale où il leur sert à boire le vin qu'on appelle Penal, parceque c'est par cette appellation que les vaincus sont punis. C'est là la maniere de combatre des honnestes gens; dans la fervear meme du combat on y voit de la concorde, de la modestie & de la civilité; au lieu que les esprits bas & interessez s'echauffent dans leurs disputes, & se mettent en colere & en furie, combatant entre eux comme des bestes feroces.

La louange & la victoire d'un sçavant archer ne consiste pas à percer d'outre en outre le cuir qui fait le but, mais seulement à le frapper, parceque les forces de ceux qui tirent ne sont pas egales, & qu'il ne s'agit pas de la force, mais de l'adresse. Helas si nous devons combatre, c'est à qui sera le plus vertueux, & non pas le plus fort, cependant on ne songe presentement qu'aux armes, qu'aux arts, & aux forces militaires, & on neglige la vertu qui doit estre le but general!

Je sçais bien, cher disciple, que le nombre des brebis qui sont achetées & nourries au depens du public, pour estre sacrifiées tous les mois à l'ouverture du Calendrier sont en grand nombre, que ceux à qui on les donne & qui doivent avoir soin de la ceremonie, les retiennent pour eux, que cette louable & ancienne coutume est à present negligée, & en quelque façon ostée, & que pour cette raison vous voudriez decharger l'Estat de cette depense. Mais si une fois on cesse d'achetter & de nourrir des brebis, l'esperance de remettre encore quelque jour sur pied cette coutume sera entierement ostée. Non, mon cher, les depenses qui ne soupent pas que nous oublions nostre devoir ne doivent point estre censées inutiles, & peut estre qu'un jour, comme je l'espere, elles exciteront la pieté de quelque Prince qui retablira une si sainte Institution.

J'obeis, & je sers de telle maniere à mon Roy que je tasche d'epuiser tous les devoirs, & tout ce qui se peut desirer pour ce respect, & cette observation exterieure qui luy est deüe; cependant il se trouve des gens imprudens & temeraires, qui, soit qu'ils ne connoissent pas

mon interieur, soit qu'ils me surdit leur esprit par le leur, croyent que je suis un flateur, & que ce ne sont que des artifices pour mandier bassement la grace du Prince!

De quelle maniere se doivent comporter les Rois en commandant à leurs Sujets, & les Sujets en servant leur Roy? C'est là la demande du Roy de Lu, & voicy ma reponse. Que le Roy commande aux Sujets avec beaucoup de prudence & de moderation, qu'il ne meprise aucun des siens qui implore son autorité & sa Majesté, & qu'il ait egard aux merites, à l'office, à la charge, au degré & à la dignité d'un chacun, se comportant plus doucement avec ceux là, plus rudement avec ceux cy, plus confidemment avec d'autres, & avec d'autres avec plus de precaution. Que les Sujets servent le Roy avec beaucoup de fidelité, & avec une affection sincere & veritable, de façon que non seulement ils ne luy celent rien de ce qu'il doit sçavoir, mais qu'ils se soumettent volontiers à tout ce qu'il commande, qu'ils l'entreprenent courageusement quel que difficile qu'il soit, & qu'ils l'achevent constamment.

Lorsque le Roy Ven-uan recherchoit en mariage Tai-hu si celebre pour sa beauté & pour ses vertus, il en estoit eperdument amoureux, & cependant on ne luy vit jamais ni rien faire, ni rien dire qui fut indigne d'un Roy sage & Philosophe; & lorsque le jour des Noces fut venu, quoy que toute la sale en feste retentit de Concerts de Musique, l'on n'y entendoit neanmoins rien qui pûst offenser la pudicité des oreilles; au contraire les beaux enseignemens de vertu qui estoient contenus dans les Vers qui se chantoient, eussent esté capables de reprimer les mouvemens d'esprit les plus petulans.

Souvent on trouve temerairement à redire dans les actions des Rois, & l'on cherche quelquefois du mystere où il n'y en a point; qu'importe que dans le lieu où le Roy a accoutumé de sacrifier à la Terre, la famille Imperiale de Hia ait fait planter des pins, celle de Yn des cyprés, celle de Cheu des chataigniers; comme ces familles avoient etabli leur Cour en divers endroits de l'Empire, ce changement dans les arbres n'est apparement venu que du changement de sol qui dans un endroit se sera trouvé propre pour ceux là, & dans un autre pour ceux cy. Et puis, lorsqu'une fois une chose est faite, il n'en faut plus parler; lors meme que n'estant pas encore achevée, on ne peut plus l'empescher, les avertissemens sont inutiles. Que de circonspection ne doit-on point avoir dans les avertissemens qu'on donne aux Rois, de crainte qu'on ne les chagrine sur des riens, ou qu'on ne les porte sous une fausse interpretation à trop de severité!

Que Quou-chum le Prefect de ce puissant Roy de Ci-

doit estre d'une modique capacité! Quoy par son industrie et par sa prudence n'a-t'il pas heureusement achevé quantité de grandes choses qui l'ont rendu celebre dans l'Estat? Le taxerez-vous d'estre chiche ou avare? Sa famille habite ce somptueux chasteau dont il a luy-meme donné le dessein, et c'est par son conseil et par son autorité que les procez et les causes des Sujets ne vont plus à un meme Tribunal; mais qu'estant fort differentes, elles vont presentement à differens Juges qui les examinent à loisir, quoyqu'il n'ignore pas que les depenses du Roy en seroient plus grandes. Tout cela peut estre vray; mais sa famille a fait elever un Vestibule devant la porte de son Palais, ce qu'on n'avoit jamais veu qu'à la porte des Rois: Mais quand il fait des banquets il a des buffets garnis de vases d'or et d'argent, ce qui ne s'estoit jamais pratiqué que chez le Roy lorsqu'il avoit prié à souper quelque autre petit Roy. Or si la famille de Quou-chun qui fait des choses si eloignées du devoir et de la modestie d'un sujet, peut estre censée sçavoir bien ses devoirs, quoyqu'elle les neglige, quoy qu'elle mesprise les coutumes du pays, et qu'elle empiete sur les droits d'autruy, qui est-ce qui ne jugera pas apres cela estre censé capable, et bien sçavoir ses devoirs? La vraye capacité et la vraye grandeur d'esprit se doit uniquement tirer de la vertu, et sur la vertu seule que doit estre fondé le jugement qu'on fait d'un homme.

Si nos Ancients se plaisoient tant à la Musique, ce n'estoit point tant à cause que par la douceur elle flatte agreablement les oreilles, que parce que rien n'est plus capable d'adoucir la ferocité naturelle des hommes qu'une douce harmonie, et que les Vers qui se chantoient dans ces Concerts n'estoient proprement que les panegyriques de grands hommes, et des loüanges de la vertu, ce qui estoit utile à tout le monde, aux Grands et aux Petits. Cependant je la trouve fort negligée à mon retour dans le Royaume de Lu, dans ma propre Patrie, et je trouve que quantité de choses qui regardent les mœurs et l'administration publique sont presque tombées dans l'oubly. Ah que ne voudrois-je point faire pour retablir toutes ces choses dans leur premier estat? Et vous, Grand Maistre de la Musique du Royaume, vous qui occupez une charge si importante et si honorable dans l'Estat, est-ce que vous ne songez pas au retablissement d'une coutume si loüable et si utile? Vous sçavez que les voix et les instrumens estant bien d'accord, la Musique commençoit par resonner, comme on dit, à plein Chœur, et qu'elle s'abaissoit ensuite peu à peu, chaque voix et chaque instrument demeurant pourtant dans la meme harmonie, de façon qu'elle demeuroit toujours claire sans confusion et sans interruption.

Telle estoit la Musique Xao dont l'Empereur Xun estoit l'auteur; elle avoit epuisé tout l'agrement, toute la beauté & toute la douceur possible. Pour ce qui est de celle de l'Empereur Veu-uan, elle estoit veritablement aussi excellente & pleine de majesté, mais elle n'avoit pas cette extreme douceur, convenant la guerre & les armes.

Que vous disoit le Prefect des limites en sortant d'avec moy? Il nous demandoit pourquoy nous estions triste de ce que vous vivez maintenant hors de nostre patrie, & sans employ, qu'il y a deja longtemps que dans cet Empire on vit sans Loy, & qu'il esperoit que dans peu le Ciel feroit de Confucius une langue de cloche de pur airain vive & sonore pour l'instruction & le reglement de tout le peuple.

Que si les Prefects n'ont ni douceur, ni clemence; si ceux qui se font de mutuelles civilitez ou ceremonies d'honnesteté, ne se respectent & ne s'honorent pas de cœur & d'affection; si enfin entre tant d'appareils funebres il n'y a pas de veritables sentimens de deuil & de douleur, comment pouvoir demeurer dans ma patrie, & estre le spectateur de tout ce qui se fait de sordide?

Que le lieu où vous vous trouvez, & où l'on vous aura peut-estre donné quelque employ, ne soit, si vous voulez, qu'un petit Village de vingt-cinq familles seulement, mais que la foy & l'amitié mutuelle regne entre les habitans, c'est ce que j'appelle un lieu honorable, & si quelqu'un ne peut se resoudre à demeurer dans ce lieu de charité & d'innocence, comment croire que cet homme là soit prudent?

Un mechant homme ne sçauroit longtemps demeurer ni avec les epines de l'adversité, ni avec les roses de la prosperité; il n'y a que l'homme de bien qui se repose dans la vertu seule, quelque fortune ou accident qui puisse arriver; il n'y a que l'homme prudent qui sçache tirer son bien & sa richesse de la vertu.

Il n'y a que le seul homme de bien qui puisse seurement aimer les hommes, qui puisse seurement haïr les hommes: Dans ceux là il a en veüe la vertu qui de soy est aimable, dans ceux cy il regarde le vice qui de soy est haïssable.

Si quelqu'un applique son esprit seulement & fermement à la vertu, il ne commettra jamais rien de deshonneste ni de contraire à la raison.

Les richesses & les honneurs sont choses que les hommes desirent, la pauvreté & la bassesse ce qu'ils fuyent, mais s'il arrive que les premieres ne puissent estre obtenües, ni les secondes detournées que par des voyes injustes, le vray Philosophe se privera volontiers de celles là, & volontiers souffrira celles cy: Autrement de quel droit, mepisant l'etude de la sagesse & de la vertu pourroit-il estre censé Philosophe?

Que j'aimois le Philosophe, qui même dans ce peu de temps qui s'employe d'ordinaire à reparer les forces, ne commette rien de contraire à la vertu & à la droite raison, & quelque accident soudain & imprevu qui arrive, qu'il demeure ferme dans cette heureuse resolution, toutes ses fortunes fussent-elles renversées & fut-il pressé, & pour ainsi dire accablé de toutes sortes de calamitez.

Je n'ay jusques apresent veu personne qui fut amoureux de la vertu, & qui eut en horreur le vice. La raison est que je veux que celuy qui est amoureux de la vertu soit tellement epris de son amour & du desir de la posseder, qu'il n'y ait rien qu'il luy prefere: Je veux au contraire que celuy qui a en horreur le vice, s'attache de telle maniere à la probité qu'il ne se laisse pas souiller du moindre petit vice.

Mais ne s'en pourroit-il pas trouver quelqu'une d'une resolution assez forte, & assez genereuse pour vouloir, & par consequent pour pouvoir dumoins l'espace d'un jour s'employer toutes ses forces dans l'etude de la vertu, quoy qu'il n'y parvienne pas? Veritablement je n'ay aussi veu jusques apresent personne qui n'eust des forces suffisantes pour cela.

Mais pourquoy n'y en auroit-il point aussi quelqu'un d'assez foible? Pour moy, certes je n'en n'ay veu aucun.

Toutes les fois qu'un homme peche soit par excez, soit par defaut, on peut connoitre son vice particulier, & generalement la vertu contre laquelle il peche.

Celuy qui le matin aura entendu la Loy, peut mourir le soir; & cependant il n'aura pas sujet de se repentir d'avoir veu, ni de se facher de mourir.

Un homme de lettres qui ait deliberé de s'appliquer à la vraye Philosophie, & qui cependant ait honte d'un chetif habit & d'un chetif manger, n'est assurement pas encore propre pour que vous philosophiez avec luy.

Le vray Philosophe en ce Monde n'a l'esprit determiné ni à agir, ni à ne pas agir, il suit la convenance de chaque chose.

La pensée & l'intelligence des gens de bien est entierement occupée dans la seule vertu; celle des meschans au contraire ne regarde que les emeutes. De meme les gens de bien etudient & repassent continuellement dans leur esprit les Loix de l'Empire, & les meschans ne songent uniquement qu'à leurs profits.

Celuy qui ne respire qu'après son utilité particuliere, & qui dirige là tout ce qu'il fait, ne peut pas manquer de devenir odieux à bien des gens.

Si un Roy peut, ou veut bien se moderer selon les devoirs de la Royauté, & ainsi gouverner, qu'est-ce, je vous prie, qui le pourra travailler? Si au contraire ne voulant

pas se moderer selon les devoirs ou offices de Prince, il gouverne le Royaume, à quoy enfin serviront de si vains & si frivoles offices ? De quoy, je vous prie, se pourra-til facher ?

Ne vous faschez pas de ce que vous n'estes pas eleve aux charges publiques, mais faschez-vous de ce que vous n'avez pas les vertus qui vous y pourroient elever. Dememe ne vous chagrinez pas de ce que vous n'estes connu de personne, car nous ne devons nous mettre en peine d'autre chose, sinon d'estre tels que nous meritions d'estre connus.

Ma doctrine, mon cher disciple, n'a qu'un seul & unique fondement selon lequel je dirige toutes mes actions ; quelque chose que vous faciez, la faire veritablement de coeur & d'affection, & vous reglant sur vous meme, monter de là aux autres, ou ce qui revient au meme, estre tel envers les autres, que vous voudriez que les autres fussent envers vous. Cela seul suffit, il n'est point besoin d'autre chose.

Les gens de bien sont extremement clairvoyans dans les choses qui sont convenables à la raison, & les meschans distinguent tres clairement ce qui est pour & ce qui est contre leur interest.

Si le veritable Philosophe voit un homme vertueux, d'abord il songe à s'y conformer ; que s'il en voit un vicieux, il en profite, & considere incontinent s'il ne seroit point dans le meme vice.

Qu'un fils constamment obeisse & serve à ses pere & mere : si toutefois ils manquoient en quelque chose, qu'il les avertisse doucement & peu à peu. S'il voit qu'ils ne deferent pas à ses avertissemens, qu'il s'arreste, qu'il leur rende ses devoirs ordinaires, & qu'il ne leur contrarie ni de fait, ni de parole. Quand meme ils le chatieroient, quand meme ils l'accableroient de coups & de travaux, que jamais il ne se fache contre eux.

Tant que le pere & la mere sont vivans, que le fils ne s'eloigne pas trop d'eux, & qu'il ne s'en aille point courir au loin de là dans des pays etrangers : si toutefois quelque neccessité l'oblige de s'eloigner, que les pere & mere sachent toujours où est leur fils.

Celuy qui apres la mort de ses pere et mere ne se sera point eloigné trois ans durant de la coutume & de la loy ordinaire du Pays, peut estre dit obeissant.

Un bon & pieux fils doit toujours se ressouvenir de ligge de ses pere & mere, s'il ne peut pas sans faute l'ignorer, en partie pour se rejouir, & en partie pour apprehender.

Nos Anciens ne parloient que peu & rarement ; une certaine pudeur les retenoit, parce qu'ils reconnoissoient qu'ils ne parvenoient encore pas par leurs faits & par leurs actions jusques où ils parvenoient par leurs discours.

De gens qui soient de bonnes mœurs, & qui se retiennent continuellement dans la discipline, l'on en voit peu manquer, ou tomber en faute.

Un vray Philosophe est dans ses paroles presque lent & tardif comme un muet ; au contraire il est prompt & expeditif dans ses actions.

La vertu n'est ni solitaire, ni deserte, elle a ses voisins & ses Sectateurs.

Un Ministre qui est important au Roy s'attire de la honte & du deshonneur, comme celuy qui est important entre ses compagnons & amis s'aliene leur esprit & leur amitié. Que les Princes toutefois & les amis prennent garde que lors qu'ils sont avertis un peu trop librement, ils ne reçoivent l'avertissement avec repugnance, & n'entendent avec deplaisir ce qui leur est dit de cœur & d'affection ; car il y a danger qu'à un veritable amy il ne succede incontinent un flateur, & à celuy qui ne avertit fidelement, un meschant adulateur qui non seulement les laisse l'un & l'autre tomber dans le precipice, mais qui les pousse mesme à leur perte, & à leur ruine.

Troisieme Partie.

Encore que nostre disciple Cum-ye-cham soit entre ceux qui sont liez d'une corde noire dans les prisons, neanmoins comme il est homme d'une vertu meure & solide, & que ce n'est pas par sa faute, mais par la malice d'un calomniateur qui s'en prend à un innocent, je luy ay donné ma fille en mariage.

Il en est de mesme de mon disciple Nan-yun, comme il est aussi homme d'une rare prudence, & d'une vertu singuliere, jusques là que si les loix & la vertu regnent dans le Royaume il ne manque pas d'estre elevé aux Charges de l'Estat, & que si au contraire la vertu &

les loix sont mepriſées, il ſe menage avec tant de prudence, qu'il ſe ſauve de la mine & des dangers, pourquoy ſerois-je difficulté de luy donner pour femme la fille de mon frere?

Il eſtuvay que la ſageſſe & la vertu de mon diſciple Cu-cien eſt grande, mais ſi dans cette Royaume de Lu dou il eſt natif, il n'y auroit point tant d'hommes ſi-celebres par leur ſageſſe & par leur vertu, de l'exemple, du commerce, & des enſeignemens deſquels il a aſſidûment profité, d'où luy ſeroient venues cette vertu & cette ſageſſe?

Pour ce qui eſt de Cu-cum mon tres cher diſciple, l'on peut dire que c'eſt ce beau & precieux vaſe qui eſt deſtiné à l'uſage des oblations que les Rois ont accoutumé de faire dans la Sale de leurs Majeurs; Ses grands talens luy font meriter le premier lieu entre les autres Preſets du Royaume.

Mon diſciple Yum, dites-vous, eſt veritablement homme de bien, mais fort taciturne, peu diſert & peu eloquent. Pour moy, je ne ſçais & je ne m'arreſte pas à examiner ſa probité, mais je vous demande ſeulement à quoy ſert enfin cette grande & eloquente verbosité que vous eſtimez tant? Eſt-ce qu'opprimer & accabler le monde par cette grande affluence de paroles n'attire pas ſouvent la haine & l'indignation?

J'ay eſté ravy de la réponſe prudente & modeſte de mon diſciple Yum au ſujet de la charge de Magiſtrature que je luy avois procurée. Non, m'a-t'il dit, je n'ay pas encore aſſez de ſçavoir & de capacité pour oſer l'entreprendre.

Quoy ma doctrine, la ſacrée doctrine de nos Majeurs ſera ainſi negligée? Pourquoy eſt-ce donc que je demeure encore dans la Chine? Allons, montons ſur un Vaiſſeau, traverſons les Mers, & fuyons au plus viſte ce ſiecle pervers & corrompu: Sans doute mon cher Cu-lu prompt, courageux & ne'comme il eſt pour les grandes & difficiles choſes, me ſuivroit volontiers; mais s'il me ſurpaſſe dans l'amour & dans l'etude de la force, il luy manque ce qui eſt neceſſaire pour pouvoir choiſir & prendre le meilleur party, il luy manque la maturité du jugement.

Le Preſet du Royaume de Lu, ayant deſſein d'elever quelques perſonnes aux Charges publiques, & s'eſtant enquis de Confucius ſi Cu-lu, l'un de ſes diſciples eſtoit un homme d'une veritable & ſolide vertu; Confucius conſiderant que la vertu eſt quelque choſe de bien difficile, & qu'ainſi il ne faut pas aiſement, ni temerairement l'attribuer à tout le monde, repondit fort prudemment. La vraye & ſolide vertu eſt interieurement cachée dans le fond du cœur, il eſt bien difficile de connoître qui l'a, ou qui ne l'a pas.

Quoy, repliqua le Preſect, eſt-ce que vous ne connoiſſez pas les vertus de vos diſciples? Veritablement, repondit Confucius, Cu-lu a l'ame grande, genereuſe & belliqueuſe, dont luy

pourvoit donner le commandement sur mille chariots de bataille, mais s'il a cette vertu interieure que vous demandez, c'est ce que je ne sçais pas.

Je vous en puis à peu pres dire autant de Cheu & de Che, mes anciens disciples; celuy là me paroit capable de commander une famille de cent chariots de combat, & celuy-cy estant comme il est civil, poli, & bien instruit des Rits & Coutumes, il pourroit estre Introducteur des Ambassadeurs, mais ce que vous me demandez encore de cette vraye & solide vertu, je ne vous en diray rien autre chose, sinon que je ne sçais pas si effectivement il la possede.

Pour ce qui est de Su, qui n'ose pas se comparer avec Hoei son compagnon d'etudes, comme n'ayant pas comme luy un esprit assez penetrant pour voir tout d'un coup le commencement & la fin de chaque affaire, & pour d'une seule chose en connoitre dix autres; j'avoue qu'il pourroit n'estre pas tel que Hoei, mais sa connoissance & son aveu ingenu & sincere me font assez connoitre qu'il est homme de merite, & que d'une seule chose qu'il entendra, il en peut bien par son raisonnement connoitre & inferer plusieurs.

A l'egard de Cai-yu, qui de jour ronfle & dort souvent, que diray-je de sa pesanteur, & à quoy peuvent servir mes corrections? Un bois pourri n'est point propre à estre poli ni une muraille de boüe à estre blanchie.

Lorsque dans les premieres années de mon age je traitois avec les hommes, je croyois d'abord en les entendant parler, qu'ils operoient de meme, & je ne doutois point qu'ils ne fissent ce qu'ils disoient; mais maintenant la face des choses & des mœurs estant changée, je ne reconnois, trompé à l'experience, à l'avenir traitant avec les hommes j'entendray veritablement leurs paroles, mais en meme temps je considereray leurs oeuvres & leurs actions, si elles repondent aux paroles, autrement je ne croiray rien.

Non, jusques apresent je n'ay encore pas veu un homme veritablement fort, pas meme mon disciple Xin-cem, car enfin comment celuy qui obeit aux passions & aux plaisirs des sens, peut-il estre censé homme fort?

Cu-cum ayant dit fort affirmativement, Ce que je ne veux pas que les autres me fassent, je ne veux pareillement faire aux autres. Confucius, pour reprimer un peu la trop bonne opinion qu'il avoit de sa vertu, luy dit: Helas, mon cher disciple, je ne veux pas que vous vous trompiez, je vous parleray clairement, vous n'estes pas encore parvenu jusques là, il y a encore une grande Mer à traverser.

Le meme disciple disoit un jour, Il n'y a guere d'homme, fust-il meme de mediocre esprit, qui ne puisse bien atteindre & concevoir

ce port exterieur de nostre Maistre Confucius, & cet ornement de Style, de mœurs & d'actions ; mais ce qui ne peut absolument estre compris, pas mesme par les esprits les plus penetrans, c'est cette nature & sa raison donnée du Ciel qu'il vante tant, & dont il parle incessamment.

Du moment que Cu-lu, qui estoit d'un naturel boüillant entendoit parler de quelque chose de bon & loüable, il brûloit d'envie de le faire, & s'il ne pouvoit pas si tost en venir à bout, il en demeuroit tout affligé, craignant d'entendre de nouveau quelque chose de vertueux à faire, avant que d'avoir fait le premier.

Vous pouvez pretendre vous estonner de ce que le Prefect de Guei, n'ayant pas fait de fort grandes actions de vertu pendant sa vie, ou qu'en ayant mesme fait qui n'estoient pas trop loüables, comme est celle entre autres d'avoir conseillé à Tai-xöcie de repudier sa femme pour luy donner sa fille en mariage, n'a pas laissé apres sa mort d'estre honoré du titre de vertueux. Ne sçavez-vous pas que cet ancien Livre d'où on tire les titres posthumes, dit en termes exprés que ceux qui durant leur vie auront diligemment estudié, & volontiers consulté les autres, soient honorez du titre de vertueux? Ce Prefect, quoy qu'homme d'esprit & subtil, ne laissoit pas de prendre plaisir à estudier & à apprendre, & il n'avoit point de honte, ni ne dédaignoit pas de consulter les Ministres inferieurs, & mesme des plus bas, & mesme sur des choses que ceux qu'il consultoit n'entendoient peut-estre pas trop. C'est cette modestie singuliere qui est la cause de ce titre honorable.

Confucius loüant de temps en temps Cu-chan, le Prefect du Royaume de Chim, disoit. Ce Prefect a quatre qualitez d'un homme parfait; car faisant ses propres affaires il est extremement humble & moderé; il ne se loüe jamais, & cependant il loue ouvertement ceux qui sont recommandables par leur probité, & se les préfere volontiers à soy-mesme. D'ailleurs dans le Service & l'obeissance deüe au Prince, & aux Superieurs, il se gouverne avec beaucoup de respect, de circonspection & de soumission, & fait promptement & sagement ce qui luy est commandé. De plus, il est extremement bienfaisant dans les choses qui regardent la conservation & le soûtien du peuple, procurant soigneusement le profit, & les commoditez des Sujets, & evitant ce qui leur peut porter du dommage. Enfin dans le gouvernement du peuple, & dans les jugemens qu'il rend il est extremement juste & equitable, ne favorisant jamais trop personne, ne traitant personne trop rudement, equitable envers tous. Aussi voyons-nous qu'encore que le Royaume de Chim soit au milieu de deux tres puissans Royaumes, neanmoins sous un tel Ministre il conserve —

excellemment sa liberté, et sçait detourner la force, et les entreprises des Roiaumes voisins; tant la sagesse et la vertu d'un sage homme est un puissant rempart!

J'ai aussi beaucoup d'estime pour le Prefect du Roiaume de Ci, il sçait remplir tous les devoirs de l'amitié entre les hommes; car estant vieil ami, il est toutefois respectueux, comme si l'amitié estoit toute recente.

Pour ce qui est de Cam-uen-cham, comme il fait ses delices de sa maison de campagne, où il a fait graver les figures des montagnes, et fait peindre les plantes marecageuses, quelle prudence peut-on penser que soit celle d'un homme, qui oubliant le peuple qu'on luy a commis, tire et espere sa felicité d'un tel lieu?

Cu-uen le Gouverneur du Roiaume de Cu fut trois fois elevé à la Charge de Souverain Magistrat sans en temoigner aucune joye qui parut sur son visage, et trois fois fut-il deposté sans en temoigner aucune indignation, instruisant meme le nouveau Gouverneur des devoirs de sa Charge, et luy marquant sincerement et sans envie tout ce qu'il avoit appris qui pouvoit servir, ou nuire à bien gouverner la Ville; que vous semble-t'il qu'on doive dire d'un homme de la sorte? Assurement, repondit Confucius, c'estoit un homme droit et fidelle; mais qu'ait-il esté d'une vertu solide, c'est ce que je ne sçais pas; car qui est-ce qui peut connoitre cette vraye et solide vertu de l'esprit?

Je vous en dirai à peu prés autant de Chin-uen-su, Prefect du Roiaume de Ci, je sçais qu'ayant en horreur l'execrable attentat que l'autre Prefect avoit commis dans la personne Royale, il abandonna sa Charge qui luy pouvoit fournir de quoy vivre commodement et splendidement, et qu'il passa dans un autre Roiaume; qu'ayant reconnu que les Prefects estoient de meme des Scelerats, peu fideles au Roy, et de meme farine que le sien, il passa encore de là à un autre Roiaume, d'où il sortit encore par la meme raison, et ainsi d'un autre Roiaume. Or cela estant, on ne sçauroit veritablement nier que ce ne fust un homme d'une conscience pure et integre; mais je vous le dirai encore une fois, comme la vraye et solide vertu est cachée dans le fond du coeur, et qu'elle ne peut estre souvent reconnue par l'exterieur, d'où pourois-je sçavoir s'il la possedoit?

Autrefois le Prefect du Roiaume de Lu estoit difficile, temporiseur et lent à expedier les affaires, parceque trois fois il examinoit et pesoit chaque chose en luy-meme avant que d'en venir à l'execution, ce qu'ayant entendu Confucius, il dit, Peser et examiner meurement une et deux fois toutes choses, cela a assurement est louable et convenable; mais il ne faut plus

ensuite temporiser, ni deliberer plus longtemps, depeur — qu'estant trop prudent nous ne pechions contre la prudence.

Lorsque la probité regne dans le Royaume de Suei, ou dans la Maison Royale, le Prefect passe generalement pour homme prudent: Que si quelquefois le Royaume est sans Loix & sans probité, de façon qu'il commence à se troubler, & à periciter, il se retire doucement de la tempeste, & eloigné des yeux du peuple, il demeure caché, de telle sorte neanmoins que par sa prudence & par son conseil il ne laisse pas d'appuyer la Republique chancelante. Du reste, comme il a fait cela en secret & en homme privé, il passe, à bon droit pour un homme craintif & incapable d'affaires. Pour moy je tiens qu'à l'egard de la prudence qu'il fait paroitre en temps de paix, on y pourroit parvenir & l'imiter; mais que pour ce qui est de cette tres prudente grossiereté, qui lorsque toutes choses sont en trouble & en confusion, sçait pourvoir à sa propre seureté, & au salut de la Republique, il est tres difficile d'y parvenir, & qu'il n'y a que tres peu de gens qui y puisse atteindre.

Je sortiray donc du Royaume de Chin, puisque ma doctrine n'y est pas receüe, & je retourneray dans mon pays natal. Du moins y pourray-je servir à quelque chose; car comme les jeunes gens mes disciples ont l'esprit plus relevé, aspirant à tout ce qu'il y a de plus grand, & mepriseant les choses basses & communes, ils jettent de l'elegance & de l'ornement dans leurs ouvrages, mais ils ne sçavent pas la maniere de les chatier, ignorans cette regle suivant laquelle nous retranchons prudemment ce qu'il y a de trop diffus, & de trop fleuri.

Les fils du Roy de Cu-cho avoient cela de particulier, — qu'encore qu'ils haissent les meschans, neanmoins s'ils venoient à resipiscence, ils ne se ressouvenoient point de leurs crimes, & ils les caressoient comme s'ils n'eussent jamais peché. Aussi n'y eut-il presque jamais ni querelle, ni murmure contre ces Princes; tant ils estoient cheris de tout le monde; tant ils n'estoient hais de qui que ce soit!

Il est vray que Vi-sem-chao passe generalement chez le peuple pour un homme extremement droit & sincere. Cependant ce jour passez un homme luy ayant demandé du vinaigre, il n'a pas ingenument avoué qu'il n'en avoit point, & feignant d'en avoir, il en demanda en cachette à son voisin pour le donner à celuy qui en avoit demandé. La chose ne repond pas toujours à la renommée!

Ces paroles affectées d'un discours peigné & poli, d'

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

vous flattiez & chatouillez les oreilles des hommes, cette affectée douceur de bouche & de visage par laquelle vous vous attiriez les yeux des autres, ces ceremonies excessives dont vous vous serviez pour captiver la grace & l'esprit d'un homme, artifices & industries de gens de peu de merite, menteurs & brouilleurs, qui disent tout pour plaire, rien pour la verité, en un mot, de vils flatteurs; c'est ce que ce grand homme — Caton-mim condamnoit si fort, & dont il rougissoit, & c'est ce que je ne condamne pas moins, & dont je ne rougis pas moins que luy. De plus, comme le commerce mutuel des hommes demande principalement de la bonne foy, de la candeur, & de la verité, ce très-sage personnage avoit horreur, & ne pouvoit souffrir, que haïssant effectivement un homme, vous cachiez vostre haine dans vostre esprit, & que vous l'abordiez avec de faux temoignages d'une amitié feinte & simulée; Pour moy j'en rougis de meme, & le detesteray toujours.

Maintenant que nous voila tous trois seuls, — pourquoy ne m'ouvrir pas librement vostre coeur? Je souhaite, dites-vous Caton, des chariots, des chevaux, de belles & legeres fourures, & que tout cela soit commun avec les amis, sans trouver mauvais qu'ils s'en servent & qu'ils les usent? Et vous, vous souhaitez d'estre sans ostentation, & ne vanter point vainement vos merites? Vous enfin, vous souhaitez entre autres choses que ceux qui sont deja avancez en age puissent soigneux & respectez d'un chacun achever leurs jours doucement & paisiblement, qu'une foy reciproque regne entre les amis & les egaux; que ceux qui sont encore jeunes & qui sont inferieurs en santé, en forces, en condition, soient traitez, & en bon tems amiablement, doucement, charitablement, en un mot les voeux du genre humain sont vos voeux?

C'en est fait, helas! Combien s'en trouve-t'il aujourd'hui parmi nous hommes qui soient les censeurs severes d'eux-memes, leurs propres temoins, leurs accusateurs & leurs Juges? Où sont ceux qui veulent bien reconnoitre leur faute, s'appeller eux-memes en Justice devant le Tribunal interieur de leur coeur, se traiter eux-memes en criminels, se punir, se chatier eux-memes comme ils le meritent? Pour moy je n'en n'ay encore veu aucun.

Dans quelque petite Bourgade que ce soit, ne fut-elle que de dix maisons, il s'en peut bien trouver quelques-uns qui naturellement, ou par un certain benefice de nature,

soient comm—

soient comme moy, sinceres & veritables, mais je ne sçais s'il y en a aucun qui ait autant de passion — d'apprendre & de profiter que moy.

Que j'estime mon disciple Yum! Il est moderé, il est doux, il ne s'amuse point aux minuties, il n'est point d'un visage triste & severe, c'est un digne sujet pour la Magistrature.

Pour ce qui est de Cu-sam-pe-cu, il faut — avoüer que c'est un homme d'une maniere de vie bien extraordinaire. Il a quelque chose de grand & de majestueux dans le port & le visage, jamais — homme ne s'est plus mepriſé soy-meme, il marche avec des habits dechirez & sans chapeau, & n'a nulle honte de sa pauvreté. Le Ciel, dit-il, couvre — ouvertement toutes choses comme la Terre soutient toutes choses ouvertement; comment donc le Ciel & la Terre voudroient-ils que je cachasse ma — pauvreté? D'ailleurs comme c'est un homme de grande integrité & droiture, & extremement moderé, & que ne s'arrestant point aussi aux minuties il ne neglige pas les grandes choses, je ne le tiens pas — incapable de la Magistrature, son integrité me plaît, sa gravité ne me plaît pas, allons le voir, & tâchons — d'y remedier.

Estre severe à soy-meme, se demander conte de tout jusques aux moindres choses, se chatier soy meme si l'on a peché en quelque chose, & cependant avoir au dehors de la douceur & de l'indulgence dans le gouvernement du peuple, n'est-ce pas là une conduite tres utile? Au contraire estre indulgent à soy-meme, se flater, se pardonner, & lors qu'il s'agit de affaires publiques estre lache & paresseux, n'est-ce pas là un relachement indigne & domageable à soy & aux autres?

Mon disciple Yen-hoei avoit une merveilleuse passion d'apprendre & de profiter; il ne se mettoit point en colere contre les hommes, ni contre les choses qui l'avoient mal-traité, & ne tomboit jamais deux fois dans la meme faute; mais il ne fit que se montrer — sur la Terre, il mourut dés l'age de trente & deux ans, je le pleuray amerement, & tous les gens de bien avec moy. C'est là la reponse que je fis au Roy de Lu qui

me demandoit de tous mes disciples celuy qui estoit le plus studieux & qui avoit plus d'ardeur pour la vertu & la sagesse.

Lorsque mon disciple Cu-hoa fut envoyé par mon ordre au Royaume de Ci pour quelques affaires publiques, vous sçavez, cher Gen-cu, que je fis donner à sa mere par maniere d'entretien journalier la petite mesure de ris, & que j'augmentay meme cette mesure de quelque chose à vostre priere; cependant comme vous avez crû que cette augmentation estoit trop modique, vous luy avez fait donner du vostre cinq grandes mesures prodigalement assurement, & avec trop de liberalité; car je veux bien que vous sçachiez que ce n'est point par avarice, ni par une sordide parsimonie que je n'ay point augmenté davantage la mesure, mais j'ay appris que dans le Royaume de Ci il monte un beau cheval bien nourri & splendidement enharnaché, qu'il est vestu de tres belles & legeres fourures, & qu'il est riche & puissant. J'ay toujours ouy dire que l'homme sage & prudent donne aux indigens, & non pas qu'il surajoûte aux riches.

Mon disciple Yuen-su-nen n'en usa pas de même, car il refusa les neuf cent mesures que je luy avois fait ordonner en maniere de pension pour la Prefecture qu'il exerçoit. Je n'approuvay neanmoins pas sa retenue. L'on ne refuse point, luy dis-je, les bienfaits d'un Roy; s'ils sont superflus à vostre famille, dispersez-les entre les hameaux, les villages & les bourgades de vostre commission où il y a des pauvres & des indigens.

Que mon disciple Chum-cum soit de vile & basse condition, & qu'il soit né d'un pere mal-noté pour ses mœurs, & pour ses differens vices; si toutefois il s'est rendu insigne par sa vertu, est-ce qu'il ne sera pas digne d'estre admis aux Charges publiques? Certainement, comme que la sagesse & la vertu d'un pere ne peuvent point donner d'ornement au fils qui est fou & meschant, ainsi la folie & la meschanceté du pere ne doivent point estre dommageables au fils qui se trouvera estre sage & homme de bien.

Tous mes disciples peuvent bien les uns un jour & les autres un mois durant s'appliquer assez soigneusement à cultiver leur esprit, & à se vaincre eux-mêmes, &

ainsi parvenir au but où ils tendent avec tant de travail & tant de courage; mais enfin ils se relaschent, ils s'arrestent, & bientost ils reculent en arriere, chez qui ils ont acquis avec beaucoup de travail, ils la perdent incontinent. Il n'y eut jamais que mon cher Hoei qui pût pendant l'espace de trois mois, ne se pas relacher, ni perdre cette solide & interieure perfection d'esprit, qui fait que nous suivons constamment cette lumiere naturelle dont le Ciel a fait present aux hommes.

Le Prefet du Royaume de Lu ayant demandé à Confucius si Yeu & deux autres de ses disciples pouvoient estre admis au gouvernement de la Republique? Confucius luy repond: Yeu n'est ni lent, ni timide, au contraire il est homme d'un prompt & certain conseil, & par consequent capable de decider sagement toutes sortes de procez, & d'expedier les plus embrouillées & difficiles affaires: Su est d'une penetration d'esprit merveilleuse, il connoit fort aisement les causes des choses, les raisons & les fins des affaires: Kieu est adroit, industrieux & propre à tout. Qui peut donc empescher qu'on ne les eleve à la Magistrature, & qu'ils ne s'acquittent dignement de leurs charges!

Le premier Ministre de Lu envoya dire à Mim-cu-kien disciple de Confucius, qu'il le faisoit Prefect de sa Bourgade, mais comme il sçavoit que ce Ministre estoit un scelerat, il dit à celuy qui luy apporta la nouvelle: Je vous prie de refuser tout doucement pour moy une Charge que j'appreheude extremement; car s'il arrive qu'il n'accepte pas mes excuses, & que vous retourniez avec le mesme ordre je m'en fuyray aux pays estrangers. Admirable Philosophe qui prefere la misere & les incommoditez de l'Exil aux richesses & aux dignitez qui luy viendroient de la part d'un mesprisable homme!

Comme du temps de Confucius la place la plus honorable estoit celle qui regardoit le midy, de façon que lors que le Roy alloit voir quelque malade on transportoit incontinent le petit lict du malade au costé meridional de la chambre, Pe-nieu estant tombé dans une grande maladie, en voulut user de mesme à l'egard de son Maistre Confucius qui le venoit voir, mais le Philosophe ayant pressenti la chose, & ne voulant en aucune façon accepter un honneur qui n'estoit deu qu'au Roy, trouva moyen de ne pas entrer dans la chambre, il se tint debout dehors à la

fenestre où le malade avoit fait apporter son lict, il luy demande avec beaucoup de tendresse des nouvelles de sa santé, il luy prend doucement la main, & ayant reconnu les signes de mort, il dit en soupirant, helas, mon cher Pe-nieu, il faut mourir, c'est le vouloir du Ciel ! helas faut-il que nous perdions un homme d'un si grand merite !

Ô la grande sagesse, & probité de nostre tres-cher Hoei ! Content, joyeux il se passe d'un petit plat d'orge cuite & d'une tasse d'eau pour ses repas, logé dans un vil & desert petit coin de rue. Les autres hommes ne pouvoient point supporter une si grande dureté de fortune, comme n'y ayant rien, pensent-ils, de si hâtif & de si miserable, & cependant ce grand Philosophe, toujours constant, toujours semblable à soy-meme ne change point sa vie. Ô le rare, ô le sage personnage que Hoei !

Si je profite si peu de vos enseignemens, disoit un jour Sen-kieu, discourant avec son Maistre Confucius, ce n'est pas que je n'aime & n'estime vostre doctrine, mais la verité est que les forces me manquent. Celuy à qui les forces manquent, luy dit le Philosophe, demeure à moitié chemin, mais, bon homme que vous estes, par une pure fureste & lascheté vous vous determinez vous-meme le terme sans faire effort pour marcher plus avant. Ne vous ne demeurez point de meme, cher Cu-hia, ayez l'ame plus grande & plus genereuse, soyez un des plus excellens & des plus parfaits lettrez & n'en demeurez point à une vile & basse literature.

Passant un jour par une Bourgade où mon disciple Cu-jeu estoit Prefect, je luy demanday s'il n'avoit point là trouvé quelque honneste homme avec lequel il fut lié quelque familiarité. Ouy, me repondit-il, il y a icy un homme d'un grand serieux, & d'une grande droiture, & qui allant son droit chemin de la vertu, ne s'en detourne jamais ni à droite, ni à gauche pour quelque interest particulier que ce soit. S'il n'y a point quelque affaire publique, je vay quelquefois, & non pas tres-souvent à sa maison, & luy de meme il vient aussi quelquefois & non pas fort souvent à la maison de son amy.

Meim-chi-fan le General de nostre armée ne vante jamais ses belles actions, tant il est modeste ! Dans cette derniere affaire, lorsque par hazard nostre armée commençoit à plier, & qu'ayant enfin esté mise en

deroute, elle fuyoit, luy, sans s'etonner & avec une presence d'esprit extraordinaire, se tenoit là toujours ferme à la queue des troupes, reprimant l'impetuosité du vainqueur, & faisant genereusement le devoir de Soldat & de Capitaine, jusques à qu'ayant mis en — seureté une partie de l'armée, & qu'estant sur le point d'entrer dans la Ville, il poussa son cheval & dit, je n'aurois pas ainsi osé demeurer le dernier de tous, — mais mon cheval lassé & fatigué ne peut plus marcher.

C'est une chose bien etrange au temps où nous sommes, que si on n'est de cet grand parleur comme Cho-to, ou elegant, adroit & poli comme Sun-chuo l'on ne sçauroit que bes difficilement parvenir à — rien, ni se sauver des embusches des envieux, & de la haine de ses ennemis?

Qui est-ce qui sortant de la maison n'en sort pas par la porte meme de la maison? Pourquoy donc — n'allons-nous pas par le vray & naturel chemin, & pourquoy dans toutes les affaires, dans toutes les choses que nous entreprenons n'entrons-nous pas de meme par la convenance de chaque chose comme par la propre & naturelle porte, pour parvenir à la fin que nous nous sommes proposez?

Si le simple naturel l'emporte excessivement sur l'art, sur l'ornement & sur la culture exterieure, ce — sera sans doute quelque chose de grossier, de rustique & de sauvage: Si au contraire l'art, ou plutot l'ornement & la culture exterieure l'emporte excessivement sur cette simplicité naturelle, ce sera je ne sçais quoy d'affecté, purement politique & ajusté; mais si cette culture ou politesse exterieure est de telle maniere associé avec la simplicité & candeur interieure de la nature, que sans qu'il y ait ni excez, ni defaut de part & d'autre, elles se repondent mutuellement avec une agreable diversité, & une juste proportion, ce sera alors un vray ouvrage parfait, quelque chose d'illustre, d'excellent, de tres accompli, un tres beau & tres agreable meslange de gravité & de politesse.

La droiture est naturelle à l'homme, il se — corrompt apres sa naissance, qu'il vive & evite la mort, c'est quelque chose de fortuit & non-merité. Ceux qui entendent & connoissent ce que c'est que vertu & combien elle est desirable, ne sont pas — comparables à ceux qui joyeux & contens jouissent deja de ce qu'ils aiment.

A commencer des gens de mediocre esprit en montant, il y a lieu de proposer des choses sublimes, parce qu'ils pourront comprendre; mais à commencer des mediocres esprits en descendant, cela ne se peut, car ces mediocres esprits, & ceux qui les voudroient enseigner perdroient leur peine & leur temps.

Celuy qui s'attache fortement aux vertus humaines, ou qui conviennent principalement aux hommes, qui d'ailleurs a de la veneration pour les Esprits, & qui n'agit avec eux que de loin seulement, peut enfin estre dit veritablement prudent. Pour ce qui est de la perfection, ou de cette vertu interieure, solide & consommée, il n'y a que celuy qui apres avoir travaillé, obtient enfin ce qu'il souhaite, qui puisse estre dit veritablement & solidement vertueux.

Ceux qui ont l'esprit vif, penetrant, industrieux, & qui connoissent d'abord ce qui est vray & equitable, sont justement comparez aux eaux, & ceux qui sont d'une vertu solide, aux montagnes: Ceux là ainsi que des eaux coulantes & agitées, sont dans un mouvement perpetuel, ils s'occupent à rechercher les causes des choses, d'une connoissance ils en tirent une autre, & toujours ils font ou entreprenent quelque chose: Ceux cy, de meme que des montagnes, se tienent fermes & immobiles dans un perpetuel repos. Les premiers à la verité vivent agreablement, mais les derniers qui possedent la vertu, comme ils vivent plus doucement & plus tranquillement, ils vivent aussi plus long temps.

Encore que le Royaume de Ci changeast un jour de moeurs & prist une meilleure forme, toutesfois il ne pourroit qu'à peine atteindre à l'estat present de nostre Royaume de Lu, mais du moment que le Royaume de Lu voudra bien changer de meme, & retablir la discipline, il atteindra la vertu & le gouvernement de ses anciens Rois: Car comme la civilité & l'affabilité mutuelle y regnent encore presentement, il ne restera pas grande chose à faire, il ne faudra que retablir & renouveller cette ancienne maniere de gouverner les sujets avec beaucoup de douceur, de clemence & de justice.

Tout Mortel est obligé ou de quitter son nom, ou d'en remplir les devoirs. Si la tablette sur laquelle vous escrivez n'a pas ses quatre angles, comment pourra-t'on l'appeller quarrée? Si le Roy ne fait pas ce qui est du devoir d'un Roy, l'homme ce qui est du devoir de l'homme, comment celuy là peut-il estre dit Roy, celuy cy homme?

Il ne suffit pas de faire profession de la pieté, il en faut connoitre la nature & les proprietez. Est-ce qu'un homme veritablement pieux doit estre disposé de telle maniere, que si quelqu'un de peu de croyance luy dit qu'il y ait un

homme en danger dans le fond d'un puits, il suive d'abord celuy qui a donné la nouvelle, & descende dans le puits au peril de sa vie?

Il est vray que l'homme parfait est tenu de secourir son prochain qui periclite; mais il n'est pas tenu, ni ne peut pas licitement le secourir quand le danger de sa perte est evident, puis qu'il ne pourroit ni sauver l'autre, ni se sauver luy-meme. Il est quelquefois bon d'estre trompé, mais il n'est pas pour cela bon de perir.

Comme le vray Philosophe a une ample passion pour tous les livres, & pour toutes les sciences, il se pourra faire qu'examinant soigneusement toutes choses, & que resserrant ou retraignant toutes choses à la droite raison, il ne se detourne jamais ni de la verité, ni de la vertu.

Confucius estant Magistrat dans le Royaume de Luci, la Reine eut quelque passion pour luy, & comme il sçavoit qu'elle n'estoit pas en trop bonne reputation, il refusa une & deux fois de l'aller trouver: Mais comme elle pressoit, & qu'alors c'estoit la coutume que ceux qui estoient dans la Magistrature vinssent aussi devant la Reine, il l'alla enfin trouver, decrainte qu'elle ne luy rendit quelque mauvais office. Or Confucius s'estant apperceu que son disciple Cu-lu n'approuvoit pas trop cette conduite se crut obligé de se purger, de façon qu'appuyé du temoignage de sa conscience il prit incontinent le Ciel à temoin, & dit, Si j'ay eu quelque mauvais dessein dans l'esprit, si j'ay peché en quelque chose, que le Ciel m'ait en execration, qu'il me punisse & me chatie!

Le Roy de Lucí se promenant un jour en carosse par la ville avec cette meme Reine, trouvant par hazard rencontré Confucius en chemin, il l'invita à monter dans un de ses carosses de la suite; mais le Philosophe fut tellement touché d'une si grande immodestie, qu'ils parussent ainsi tous deux en public dans un meme carosse, que tout indigné il refusa l'honneur qu'on luy offroit, & se retira.

Precieuse mediocrité! sçavoir tenir un certain Milieu en toutes choses, jusques dans les actions journalieres & ordinaires, c'est là le souverain degré de la perfection: Mais qu'elle est difficile cette mediocrité, qu'elle est sublime, qu'il y a peu qui puissent y atteindre! helas, ce n'est pas d'aujourdhuy qu'on en connoit la difficulté, c'est un vieux mal, c'est une vieille querelle!

S'il se trouvoit quelqu'un qui ayant de grands biens assistat amplement & generalement tout le monde dans ses besoins, que vous en semble, disoit Cu-cum en consultant son Maistre Confucius, un tel homme pourroit-il estre censé & dit —

veritablement pieux? Comment cela pourroit estre, repondit Confucius, puisque c'est la pieté qui doit donner la perfection à la beneficence; la pieté, dis-je, ou cette veritable charité, Saincteté & solide vertu à laquelle Yao & Xun travailloient incessamment, se tenant n'avoir pas des forces suffisantes pour y parvenir.

Cette Saincteté, charité ou pieté que je demande, mon cher disciple, est donc une disposition d'esprit ferme, constante & conforme à la raison, par laquelle un homme abandonnant le soin de son utilité ou commodité particuliere, aime generalement tous les hommes comme s'ils estoient une seule & meme chose avec luy, & par consequent avec eux un meme & commun sentiment qu'il fait paroitre tant dans la prosperité, que dans l'adversité. Par exemple, un homme pieux & charitable de la sorte desirant estre eleve & connu, incontinent il eleue soit par son conseil, soit par ses biens, soit par ses soins tous ceux que le peu de naissance, ou le peu de genie & l'imbecillité naturelle tient dans l'obscurité, ou qu'un accident extraordinaire de fortune aura affligez & renversez par terre. Ainsi voulant luy-meme connoitre & penetrer heureusement les choses, il ne sçauroit voir les autres errer aveuglement, ou succomber vaincus par les travaux & par les difficultez. Il n'y a rien de sa part qu'il ne tente & n'entreprenne pour aider ceux là & ceux cy, & pour les tirer enfin heureusement des tenebres de l'erreur & de l'ignorance. Or lorsque cette charité ou pieté aura une fois pris racine dans l'esprit des Mortels, alors toute la Terre sera comme une seule & meme famille, ou plutost tous les hommes seront comme un seul & meme homme, & tout ce qu'il y a de choses au Monde, a cause de cet ordre admirable & de ce lien mutuel des plus hautes, des moyennes & des plus basses pourra estre dit une seule & meme Substance.

Aimons donc les autres comme nous-nous aimons nous-memes, mesurons les autres sur nous, & estimons les peines & les commoditez des autres sur les nostres propres. Enfin pour comprendre tout en peu de paroles, tirer une juste comparaison de nous aux autres, auxquels nous ne voulions par consequent, ou ne voulions pas qu'il arrive tout ce que nous voulons, ou ne voulons pas qu'il nous arrive, c'est ce qu'on peut dire estre l'art & la regle qu'on doit tenir dans l'exercice de la charité ou pieté dont nous venons de parler.

Quatrieme Partie.

La doctrine que je publie vient originairement de Yao & Xun, ces celebres Empereurs, Legislateurs, & Fondateurs de nostre Empire, qui regnoient il y a deja prés de deux mille ans; je ne suis donc point l'Auteur de cette doctrine, je n'en suis que le simple heraut & le Restaurateur; je crois & aime l'Antiquité, dont je derobe, pour ainsi dire, & tire soigneusement ce qui fait pour mon dessein, imitant ce celebre vieillard Lao-pum, qui le premier d'un pareil effort, transmit à la Posterité les dogmes des Anciens.

Aimer le silence, & repasser en sa memoire les choses que nous avons ou veües, ou entendües; s'attacher serieusement & constamment à l'etude, & ne se point ennuyer; enseigner les autres, & ne se point lasser ou fatiguer dans ce travail, ce sont trois choses qui en quelque façon se sont trouvées en moy; mais de n'avoir pas plus soigneusement cultivé la vertu, ni pas plus frequemment discouru des bonnes Sciences; mais d'avoir entendu des choses droites & convenables à la raison, & n'avoir pû m'y porter; mais enfin de n'avoir pû me corriger de mes vices, c'est là ma douleur & la juste cause de mon chagrin.

Toutes les fois que nostre Maistre Confucius estoit seul & libre d'affaires à la maison, qu'il estoit agreable & affable, qu'il avoit l'esprit clair & serain, qu'il estoit civil, doux & paisible!

La premiere chose que doit faire celuy qui pretend porter l'etude de la vertu à sa derniere perfection, c'est d'arrester son esprit à ce que nous dicte la raison, & à ce qu'elle exige ou demande de nous. Il doit ensuite courageusement se porter à la vertu & l'embrasser de tout son coeur. Il doit en troisieme lieu s'attacher fortement à perfectionner la vertu interieure. Enfin il doit par un exercice continuel se fortifier, acquerir de la facilité, & s'instruire dans les bons Arts, & dans les offices ou devoirs de la vie.

De tous ceux qui me sont venus trouver pour estre admis dans ma discipline, je n'en ay jamais rebuté aucun, de

quelque condition basse ou elevée qu'il pûst estre, je les ay tous instruits & enseignez.

Veritablement dans l'Ecole de la Sagesse je n'instruiray celuy qui ne s'efforcera point; comme je n'enseigneray pas celuy qui ne voudra, ou ne pourra pas declarer ses sentiments, puis qu'il ne me seroit pas possible de reconnoître ou ses erreurs, ou ses doutes. Enfin je ne repeteray point vainement cent fois la même chose à celuy à qui j'auray proposé un angle d'un quarré, & qui ne pourra pas de luy-même en déduire les trois autres.

Lorsque notre Maistre Confucius assistoit aux funerailles, il pleuroit abondamment, & ne chantoit point le reste du jour, & lorsqu'ensuite après la pompe funebre on en estoit venu au banquet solennel, à peine songeoit-il aux mets qui estoient devant luy, & jamais il ne se rassasioit entierement, tant il estoit touché de deüil & de regret de celuy qui estoit mort!

Qui sont ceux qui estant appellez aux charges publiques, les acceptent sur l'heure sans tergiverser, & qui estant dépossedez demeurent en homme privez & inconnus à la maison sans se plaindre, & sans en estre fâchez ou attristez?

Confucius pour reprimer un peu la vanité de son disciple Tsu-lu, & rabattre un peu la trop grande opinion qu'il avoit de sa force, de sa valeur, & de sa capacité au fait de la guerre, luy parla enfin un jour generalement de cette sorte: Un homme qui sans estre bien armé attaqueroit un Tygre sauvage, qui sans barque, ni bateau se hazarderoit à passer quelque grand & rapide fleuve, qui sans peur aucune se trouveroit entre mille morts égorgez, ne me conviendroit assurement pas pour estre mon collegue, & je ne voudrois pas me l'associer pour conduire une Armée avec luy: Rarement la temerité sert, souvent elle nuit, jamais elle ne fit honneur. Il faut veritablement n'estre pas troublé dans le malheur, mais quand il se presente une occasion douteuse & imprevûë, c'est principalement alors qu'il faut se servir du conseil que la presence d'esprit fournit, & que l'attention, la consideration & la vigilance sont necessaires: Quoyque j'aimerois encore beaucoup mieux qu'on me fasse l'honneur & plaisir de prevoir l'avenir, & de determiner quelque temps auparavant ce qui peut arriver de part & d'autre.

Si les richesses se pouvoient acquerir par les forces, & par l'industrie humaine, il n'y a rien que je ne fisse pour y parvenir; mais si elles dependent uniquement du Ciel, je suivray mon inclination, ce que je dois, ce que je puis, ce que

me dicte la raison que je tiens du Ciel.

L'abstinence avant que de s'approcher des ceremonies sacrées, le combat avec l'ennemy, et la maladie sont trois choses qui demandent beaucoup de soin, beaucoup de vigilance, et beaucoup de travail.

Confucius se trouvant par hazard dans le Royaume de Ci et entendant la Musique Xao, où les vertus et les louanges de ce grand Legislateur Yao sont contenues, fut tellement tout d'un coup transporté de joye et de plaisir qu'à peine trois mois durant gousta-il la saveur des viandes dont il vivoit. Non, disoit-il, je n'aurois jamais cru que l'Empereur Xun qui en est l'auteur, fust parvenu à une si grande douceur.

Quai-quei fils de Lim-cum Roy de Guei estant chassé du Royaume par son pere pour avoir attenté à la vie de sa marastre adultere, s'enfuit au Royaume de Cin, ayant neanmoins laissé son fils Che à la maison. — Cependant Lim-cum meurt, et le peuple met sur le Trone le fils du Prince fugitif. Ceux qui avoient receu le pere ont nouvelles de ce qui se passe, condamnent le fait, et remenent le Prince chassé. Le fils s'y oppose, trayant tous main envoyé des gens armez, il l'empesche de revenir: — Cependant chacun en parle, et en pense diversement; ceux là soutenant qu'il n'estoit pas permis au fils de retenir le Royaume le pere estant vivant, et malgré luy; ceux cy au contraire, que celuy qui avoit dressé des embusches à la vie d'une mere, vraye ou marastre, estoit dés lors decheu du droit de pere, et du Royaume, et qu'ainsi on ne pouvoit donner le Sceptre à d'autre qu'à celuy qui estoit et fils et innocent.

Le Roy de Cu-cho se voyant pres de mourir, declare le plus jeune de ses trois fils pour heritier du Royaume, mais le pere estant mort, les Sujets veulent que l'aîné regne, pretendant que la Couronne luy est deüe de droit et par ordre de naissance; mais celuy cy profere la volonté de son pere à son droit et aux voeux des Sujets, et cede volontiers le — Royaume à son frere, lequel ne se souvenant pas moins de la charité fraternelle, que l'autre de l'obeissance filiale, — presse conjointement son frere comme estant le premier né de prendre le gouvernement du Royaume. Lorsque ce — merveilleux combat eut longtemps duré, les deux freres, — pour finir enfin une si extraordinaire contestation, se — derobent genereusement de la Cour, et s'enfuyent pour le reste

de leur jour dans une Solitude, tous deux victorieux, & tous deux vaincus; ce qui fit que le second des freres se trouva obligé par le commun consentement du peuple & des grands Seigneurs de prendre le Royaume laissé par le plus grand & par le plus petit. Or comme ce combat des deux freres qui disputent lequel cedera la Couronne à l'autre, est directement opposé au precedent qui est du pere avec le fils, Cu-cum qui vouloit adroitement sçavoir le sentiment de son Maistre au sujet de Che, s'avisa de luy demander ce qu'il pensoit de ces deux freres. Confucius qui s'apperceut assez où tendoit sa demande, luy respondit qu'ils estoient d'une vertu & d'une sagesse heroique, & toute semblable à celle de ces celebres Sages de l'Antiquité. Mais est-il croyable repliqua Cu-cum, qu'ils aient demeuré fermes, & qu'ils ne se soient point repenti de leur fait, & de leur fuite? Dans ce fait, reprit aussi Confucius, ils chercherent tous deux la vraye vertu, tous deux ils la trouverent, comment le repentir auroit-il pû suivre, puisqu'il n'y eut ni erreur, ni peché qui eussent precedé? C'estoit bien assez declarer par cette reponse ce qu'il pensoit de l'impie Che qui avoit envahi la Principauté paternelle; car comme il louoit ainsi la vertu & la sagesse de ceux qui avoient à l'envy cedé le Royaume, il condamnoit celuy dont l'impie temerité & l'ambition avoit violé la pieté qui est deüe au pere quoy que coupable.

Je mange fort simplement, disoit un jour Confucius, je bois de l'eau, & dans le peu de sommeil que je prens pour reparer les forces, mon bras plié sous ma teste me sert de chevet. Cependant je puis assurer qu'entre tout cela le Philosophe a son plaisir. La vertu au milieu des austeritez a ses delices. Quiconque n'a point de vertu, quoy qu'il soit riche & opulent, & par consequent respecté & honoré, je le regarde comme une nue volante par l'air.

Si le Ciel qui m'a fait vivre jusques à soixante & dix ans m'accordoit encore quelques années de vie pour pouvoir bien apprendre la doctrine de Ye-kim le Livre des Changemens, je pourois du moins ne tomber pas dans les plus grands crimes.

Les trois choses dont Confucius parloit le plus ordinairement, sont les Odes, c'est à dire les Sentences des Sages & des Rois anciens mises en vers; les Chroniques, ou les actions des anciens Rois & des anciennes Loix bonnes, soit mauvaises. Enfin les Rits, les Coutumes & les offices que ces memes Rois avoient soigneusement observez & exercez; ces trois choses, dis-je, sont presque les seules dont

il discouvrit le plus ordinairement.

Le Prefect de la ville de Xi, homme superbe & arrogant, & qui se donnoit temerairement un titre au dessus de son office, ayant demandé à Cu-lu, quelle sorte d'homme est-ce que vostre Maistre? Et Confucius ayant sçeu la demande, & le silence du disciple, dit, que ne luy avez-vous respondu que c'est un homme qui n'a point de plus grande ~~plus grande~~ passion que d'avancer dans ce qu'il a entrepris, dans l'etude de la vertu & des bonnes moeurs, que s'il y a quelque chose qu'il n'ait pas encore parfaitement atteint, il deploye toutes ses forces, & fait tous les efforts, oubliant meme le boire & le manger jusques à ce qu'il l'atteigne, que lors qu'il se sent l'avoir atteint, il est tellement transporté de joye, qu'il ne se souvient ni de la tristesse, ni du travail precedent, & qu'enfin il ne s'apperçoit pas qu'entre tout cela la vieillesse est presque arrivée. C'est, Cu-lu, ce que vous auriez pû respondre à vostre arrogant Prefect.

Je veux bien que vous sçachiez que je ne suis pas né Sage; mais de mon bas age j'ay toujours aimé l'Antiquité, j'y ay toujours epuisé tous mes soins & tous mes travaux; & c'est par là que je me suis acquis cette Sagesse qu'on m'attribuë.

Confucius ne parloit que rarement, & en tres peu de paroles de quatre choses, sçavoir des choses etrangeres & mysteres; des monstres & des prodiges; des factions & dissensions publiques; enfin des Esprits, parce que leur vertu, disoit-il, leur efficace, leur nature est tellement subtile & sublime, & si fort eloignée des sens humains qu'il y a danger de n'en pas parler comme il faut.

Si nous nous promenons seulement trois ensemble de compagnie, j'y trouveray sans doute mon Maistre; il y en aura, dit-je, toujours deux de qui je profiteray. Par exemple, qu'il y en ait un bon, & l'autre mechant, je choisiray d'abord les vertus de celuy là, je les suivray, & l'imiteray; pour ce qui est des vices de celuy ci, je les considereray à par moy, & je m'examineray moy-meme, & si je me trouve coupable, tout aussitot je me corrigeray.

Confucius avoit passé du Royaume de Guei au Royaume de Sun où il exercoit tous les jours ses disciples à l'ombre d'un fort grand arbre. Le Prefect du lieu fit couper l'arbre parce qu'il huyssoit Confucius & sa doctrine, ce qui toucha fort les disciples qui craignoient qu'il ne songeast aussi à oster la vie au Maistre meme. Mais Confucius voyant comme qu'ils avoient peur, il leur dit. Comme c'est le Ciel qui a creé la vertu & les qualitez naturelles qui sont en moy,

& comme ma vie depend absolument du Ciel, pourquoy ce Prefect ne tourmente-t'il de la sorte? Est-ce qu'un Mortel peut prendre de combattre contre le Ciel?

Quoy, mes chers disciples, croiriez-vous que je vous celasse quelque chose au sujet de l'etude de la vertu & de la Sagesse? Non, je vous l'assure, je ne vous ay jamais rien celé, & je n'ay jamais rien fait que je ne vous l'aye communiqué & ouvertement declaré à tous; car c'est ainsi que je suis fait.

Cependant j'ay principalement taché de vous porter à l'etude de trois ou quatre choses; à l'etude des Lettres, des Sciences, & des disciplines; puis à l'usage & à l'exercice de tout ce que vous auriez appris; & enfin à persister dans une serieuse & sincere volonté de faire tout ce que vous ferez, fidellement, constamment, courageusement.

Je n'ay veritablement encore pû voir aucun homme parfait; mais d'en voir quelqu'un plus vertueux & plus sage que les autres, c'est ce qui se pourroit faire.

Je n'ay aussi pû voir jusques à present personne d'une probité & d'une integrité absolue; mais que j'en puisse voir quelqu'un qui soit ferme & constant dans l'etude de la vertu & de la Sagesse qu'il aura entrepris, c'est ce qui pourra aussi arriver.

Qui n'a pas, & qui toutefois fait semblant d'avoir, qui est vuide de bonne doctrine & de vertu, & qui feint d'en estre rempli; qui est mince & chetif, & qui cependant fait paroitre je ne sais quelle grandeur & excellence. Celuy là, dit-je, qui est dissimulé de la sorte pourra peut-estre bien pour quelque temps imposer aux hommes, mais il aura assurement bien de la peine à feindre constamment, en sorte que sa tromperie & sa dissimulation ne paroisse quelquefois.

Lorsque par hazard Confucius se recreoit à la peschе, il ne peschoit qu'à l'ameçon & à la ligne, jamais aux filets; ainsi lorsqu'il chassoit aux petits oyseaux, il attachoit sa fleche à un fil, ne tirant jamais qu'en volant.

Comment y a-t'il des gens qui estant tellement ignorans, sont toutefois tellement prompts à agir? Pour moy je ne me sens pas moins pas atteint de ce vice. De plusieurs choses qu'on a entendues, en choisir les meilleures & les suivre: De plusieurs choses aussi qu'on a veües, se souvenir de toutes pour profiter de toutes, c'est là la seconde Classe & celle à laquelle je m'applique.

Encore que les habitans de Hu-niam soit par malice, soit par la lenteur de leur esprit ne recoivent que difficilement les discours qui regardent la vertu, vous ne devez pas pour cela trouver mauvais que j'aye receu benignement un jeune homme de ce lieu là qui est venu s'offrir à moy. Je viens presentement de l'admettre pour entrer dans ma discipline, je ne l'ay pas —

admis pour le renvoyer incontinent. A quoy bon tant de bruit & tant de dureté? Toutes les fois que quelqu'un se presentera dans le dessein de changer de vie, je le recevray; mais je ne repons pas de la vie qu'il menera ensuite, & s'il perseverera.

Est-ce peutestre que la vertu seroit eloignée de nous? Pour moy je tiens que si je désire la vertu, elle s'est deja elle-meme approché de moy; ne cherchons point au dehors ce qui naist avec nous.

J'avois toujours ouy dire que les gens sages ne flatoient point, est-ce que Confucius vostre Philosophe flateroit quelquefois? N'est-il pas vray que Chao vostre Roy de Lu a epousé une fille d'une famille de meme surnom que la sienne, ce qui est defendu par les Loix du Royaume, & qu'il luy a fait changer son surnom pour mieux cacher la chose? Et cependant il dit que Chao sçait bien les Rits & les Coutumes!

Je suis bienheureux, dit alors Confucius au disciple qui luy avoit donné la nouvelle de la plainte qu'un Mandarin faisoit de luy; car si je peche en quelque chose, les autres ne manquent assurement pas de le sçavoir, & je puis par leur avertissement me corriger.

Confucius aimoit fort la Musique, & lorsque chantant avec les autres il s'appercevoit qu'on chantoit bien, il faisoit recommencer la Symphonie, joignant de nouveau sa voix doucement & agreablement avec les autres.

Je vois bien, disoit Confucius, que pour ce qui est de parler, ou d'ecrire elegamment & facilement j'approche des autres; mais de pouvoir constamment agir en homme sage & vertueux, c'est là la grande difficulté, & c'est à quoy je ne suis assurement pas encore parvenu.

Quant à cette Souveraine, solide & sincere perfection d'esprit que communement on m'attribue, comment oseroit-je me l'attribuer? Si l'on ne vouloit dire autre chose, sinon que dans l'exercice & dans l'effort que je fais pour parvenir à la perfection je ne languis pas, & que je ne me lasse, ni ne fatigue pas d'enseigner & d'instruire les autres, cela pouroit signifier quelque chose, car j'avoue que mes forces ne s'étendent pas plus loin. helas, tres cher Maistre, luy dit alors un de ses disciples, vous ne pouvez souffrir qu'on vous appelle parfait, & cependant vous avouez que dans l'etude de la vertu vous avez l'esprit gay & constant, & que dans les instructions que vous donnez incessamment vous ne vous lassez point! helas que vostre disciple doit donc estre eloigné de la perfection, luy qui n'a encore pû jusques a present apprendre cela quelque passion qu'il ait de vous imiter!

Les disciples du Philosophe se trouvant en peine de la maladie de leur Maistre, & Cu-lu ayant demandé permission de conjurer les Esprits pour sa santé, le Philosophe luy demande s'il y a quelque usage de la sorte de conjurer les maladies & les calamitez? Ouy, repondit le disciple, dans un ancien Livre nous trouvons ces paroles, Nous vous conjurons, Esprits superieurs & inferieurs, &c. — Pour moy, dit alors Confucius, je n'ay point, que je sçache, jusques à present osé offenser en rien les Esprits soit dans mes actions, soit dans mes paroles, mais j'ay taché toute ma vie d'obeir en tout à la raison; ç'a esté là mon grand travail, & si quelquefois il m'est arrivé de faire quelque chose contre la raison, je l'ay aussitost expié, & m'en suis aussitost repenti & corrigé: Ainsi il y a déja long-temps que je conjure les Esprits.

Quelqu'un est-il prodigue, porté au luxe & à la depense? Il n'a donc point l'esprit soumis. Quelqu'un est-il trop chiche, sordide, avare? Il a donc l'esprit bas. Cependant comme estre soumis vaut mieux que de s'élever par ses richesses & par sa puissance; estre bas & sordide sera moins pernicieux, parceque celuy-ci n'est presque dommageable qu'à soy-meme, & celuy-là peut estre dommageable à toute la Republique.

Un homme de bien est toujours egal, tranquile & paisible; un meschant homme a toujours l'esprit dans le trouble & dans l'amertume.

Confucius estoit doux, civil, affable, & toutefois venerable. Il estoit grave & severe au besoin, & toutefois il n'estoit ni rude, ni aspre, ni cruel. Il estoit officieux & respectueux, mais toutefois avec moderation, — nullement fascheux, nullement ennuyeux.

Taipe & Yu-chum les deux premiers fils du Prince Tai-uam, s'estant apperceus que leur pere aimoit extremement Ki-lie le troisieme de ses fils & qu'il le destinoit pour estre son Successeur, cedent genereusement l'Empire à leur Cadet, & sans considerer autre chose que le respect & la soumission qu'un fils doit aux inclinations de son pere, ils s'exilent d'eux mesmes chez les Barbares du Midy, ayant fait couper leurs cheveux & s'estant fait imprimer sur la peau les marques d'Esclaves pour mieux cacher leur — naissance & le lieu où ils pouvoient estre. Rare exemple d'une vertu achevée! Ignorante multitude qui n'a pas sçu

qui n'a pas sçeu louer ses Heros comme ils le meritoient.

Quelqu'un est civil, courtois & officieux, mais sans regle & sans mesure; il se donnera bien de la peine en vain & souvent même il fatiquera & fachera les autres. — Quelqu'un est soigneux, consideré & vigilant dans les affaires qu'il traite, mais au delà de toute mesure; il sera souvent en perplexité, balancant & tremblant à chaque pas. Il est fort & vaillant, mais sans le frain de la prudence & entreprenant toutes choses temerairement, il troublera les affaires de sa maison & l'estat de la Republique. Enfin quelqu'un est juste, droit, mais sans discretion & sans pouvoir rien dissimuler, il sera souvent tourmenté en son esprit, il se jettera luy même en mille dangers & s'attirera mille chagrins.

Si celuy qui exerce la charge de Magistrat — s'acquite solidement & constamment de ses devoirs — à l'egard de ses pere & mere, & autres parens, il est — indubitable que les Sujets à son exemple se porteront à l'envy à la vertu. Si d'ailleurs il ne neglige ou ne meprise point ceux que — l'age ou les merites auront rendus recommandables; les Sujets n'en feront pas moins de leur costé, ils honoreront indubitablement ceux de leurs citoyens qui seront chargez d'années & de merites.

Cem-cu, le second entre les disciples de Confucius, & le plus affectionné de tous à la pieté paternelle, estant extremement malade & sur le poinct de mourir, fit venir les disciples de son Ecole, & leur dit. Découvrez mes mains, découvrez mes pieds, sains je les ay reçeu de mes parens, sains & entiers je les ay conservez autant que j'ay pû pour les employer plus promptement & plus longtemps à leur service. C'est ce que m'a appris le — Livre des Odes lorsqu'il dit. Soyez en crainte & en terreur, toujours en soucy & sur vos gardes, à la maniere d'un homme qui — approche du bord d'un profond & rapide fleuve, ou qui marche sur de la glace mince & delicé, de peur que vous ne commettiez quelque chose qui puisse contrister vos parens, ou les offenser; mais je sens que voicy la fin de ma vie, & j'entens que je puis desormais me dispenser de ces soins, ne les oubliez jamais, mes chers disciples, & m'imitez.

Le Prefect du Royaume de Lu l'estant venu visiter dans cette extremité, & luy ayant demandé des nouvelles de sa santé, il ne pût en recevoir que ces dernieres paroles: Quand les oiseaux sont prests de mourir, leur voix est lugubre & plaintive; mais quand les hommes sont proches de la mort, c'est principalement alors que leur discours est droit & sincere.

Confucius disoit que dans la discipline de la vraye

Philosophie les trois choses les plus importantes estoient, la premiere, le mouvement, la figure & l'habitude du corps, — enſorte qu'il n'y ait rien de trop grossier, d'inciuil ou de dissolu. La seconde, un visage ouvert & sans affectation, parce que c'est ainsi qu'on approche davantage de la verité & de la bonne foy. La troisieme, une certaine grace dans le discours qui sorte d'une bouche prudente & sage, a fin qu'on evite tout ce qui pourroit estre indecent & disconvenant à la raison.

Estre prudent & sage, & ne laisser pas de demander conseil, meme à un ignorant. Avoir beaucoup d'esprit, & beaucoup d'experience, & ne laisser pas aussi, pour s'instruire de s'enquerir d'un homme grossier & de peu de sçavoir. Estre plein de belles qualitez, & toutefois estre comme si on n'avoit rien, par le sentiment modestes qu'on a de son merite, & par l'estime qu'on fait des autres. Estre offensé, & ne se pas facher, c'estoient là les vertus & les qualitez de mon cher Hoei, je ne sçais si entre mille on pourroit trouver son pareil.

Cem-cu disoit que celuy à qui on auroit pû confier la conduite d'un jeune Prince, ou le gouvernement d'une Province, & qui dans un malheur soudain, ou dans quelque grand changement de la fortune ne se seroit jamais emporté, ne se seroit jamais abbattu, & n'auroit jamais rien fait d'indigne de sa dignité & de sa constance, pourroit asseurement passer pour un grand homme, pour un excellent personnage.

Le meme disoit encore, que les gens de lettres doivent avoir l'esprit vaste, grand, fort & constant; parce que le fardeau qu'ils portent sur leurs espaules est pesant, & que le chemin qu'ils entreprenent est long.

La vraye & sincere vertu est proprement leur fardeau, est-ce qu'il n'est pas en effect bien pesant? Le travail & la neceſſité de soutenir ce fardeau ne cesse qu'à la mort, — est-ce que l'espace qui egale la durée de la vie n'est pas bien long?

Si nous sommes rampans & abattus, dit Confucius, c'est par le Livre des Odes que nous sommes relevez; c'est par le Livre des Offices que nous demeurons droits, & que toute la vie nous gardons la bienseance & la constance; enfin c'est par la Muſique, dit-je, qui flate & adoucit agreablement nos volontez par la douce harmonie de ſes instructions.

L'on peut & l'on doit meme commander au peuple — l'execution des Loix; mais l'on ne peut de meme luy — ordonner l'etude des Sciences.

Celuy qui se fie en ſes bras & en ſes forces, & qui d'ailleurs hayt la pauvreté qui peut estre le presse, sera naturellement un perturbateur du repos public. Il en est de meme d'un mechant homme, quoy qu'il merite d'estre la haine de tout le monde,

neanmoins estant trop hay & trop tourmenté, il ne manque aussi pas de troubler la tranquilité publique. Il vaut mieux remedier à ces sortes de gens là par la puissance, & par la clemence, que de les aigrir par trop de severité.

Encore que quelqu'un ait les qualitez de Cheu-cum, ce grand personnage, & toute l'excellence de ses facultez; supposé neanmoins qu'il s'eleve vainement enflé de superbe & d'orgueil, & ce qui suit de là ordinairement, qu'il soit envieux de la louange & de la gloire d'autruy, tout ce qui reste dans un homme de la sorte ne merite pas, quelque grand qu'il puisse estre, que nous jettions seulement les yeux dessus.

Qu'il est rare de trouver un homme qui s'applique constamment & longtemps à la vertu & à la sagesse, sans avoir en veüe les biens & les richesses! Que s'il s'en trouve quelqu'un, les Princes peuvent bien l'engager à leur service, & jamais ne s'en defaire.

Un Philosophe qui est fortement persuadé des veritez qu'il a enseignées, & qui n'epargne ni le travail, ni l'etude, demeurera constamment jusques à la mort dans une meme maniere de vie, toujours egal, toujours semblable à soy meme, toujours conforme à la vertu & à la lumiere de la raison.

C'est pourquoy si un Philosophe de la sorte voit un Royaume en danger, il n'y entre point, s'il le voit en trouble, il n'y demeure point; si la vertu & les Loix y regnent, il paroit devant tout le monde; si elles y sont abandonnées, il demeure caché en particulier & en seureté.

Et de fait, quand les loix & la vertu sont en vigueur dans un Royaume, il est honteux de pourir dans l'oisiveté d'une vie privée, & de vouloir vivre pauvre & negligé; ainsi au contraire, quand le Royaume est sans vertu, & les Loix abandonnées, ce seroit une chose indigne d'un Philosophe, & tout à fait sale & honteuse de s'accommoder au temps, & de vouloir parvenir aux richesses & aux honneurs.

Vous n'estes pas etabli dans une charge publique, ne vous enquetez point avec empressement de la maniere dont il la faut administrer.

Que l'exorde de la Musique de ce grand Maistre Ci du Royaume de Lu estoit admirable, & que cette Strophe finale qui resonnoit d'un plein concert de voix & d'instrumens remplissoit & flatoit doucement & agreablement les oreilles!

Celuy qui fin & rusé aime la gloire, & s'aime soy meme, & qui par consequent n'a ni probité, ni droiture; celuy qui estant naturellement hebeté, est neanmoins inconsideré & precipité; celuy enfin qui estant grossier & inepte aux affaires, est toutefois sans foy & sans sincerité; ceux là, dis-je, qui sont tels sont incapables de guerison, & je ne sçais en verité quelle sorte de gens se peut estre.

Attachez-vous à apprendre comme si vous n'aviez jamais rien appris, & si vous avez appris quelque chose, craignez de le perdre.

Ô grandeur, ô sublimité de vertu & de sagesse de Xun & Yu! Avant qu'ils eussent esté elevez à l'Empire, ils vivoient tous deux tres sages, & tous deux contens de leur condition, qui quelle ne repondit pas à la noblesse de leurs Ayeuls. Apres que la vertu les eut elevé sur le Trone ils tenoient ce vaste Empire des Chinois, mais, comme si l'Empire ne les eut pas regardé, ils n'estoient point tenus par l'Empire, ne faisant que hepen de cas de toutes les grandeurs Imperiales au prix de la noblesse & de l'excellence de leur entendement qu'ils sçavoient estre un don du Ciel, & creé pour la possession de la vertu & de la sagesse.

Ô combien grand estoit autrefois Yao faisant le personnage d'Empereur! Le seul Ciel est de toutes les grandes & sublimes choses le plus grand, mais quelque grand qu'il puisse estre par sa vaste etendue & par sa sublimité, Yao l'a egalé par la grandeur & la sublimité de sa vertu: Elle estoit d'une si vaste amplitude, tellement profonde, & tellement cachée, qu'elle surpassoit toute la portée & toute l'intelligence du vulgaire; d'où vient que le peuple ne la jamais louée & celebré selon sa dignité & sa grandeur.

Ô la grandeur, ô la sublimité de ce Prince! C'est de luy qu'on peut dire que rien ne manquoit à ses merites, & qu'il avoit une vertu parfaite & consommée; que de splendides & d'illustres ornemens il tiroit de la connoissance des Loix, des Rits, des Offices, de la Musique & des Lettres! Mais aussi combien estoit-il respecté & aimé de ses peuples, & combien grande en meme temps estoit sa modestie & sa prudente prevoyance, c'est ce que nos Annales nous apprenent, voicy comme elles en parlent.

Lors que Yao selon sa coutume visitoit ses Provinces, les peuples en foule dans leurs acclamations generales luy donnoient mille benedictions, & luy souhaitoient toute sorte de prosperitez ils conjuroient le Ciel de luy accorder comme à leur Pere & à leur Prince, beaucoup de richesses, beaucoup d'Enfans, & beaucoup d'années; j'accepte, leur dit-il alors vostre coeur & vostre affection; mais sçavez-vous que beaucoup de richesses causent beaucoup de soins & d'inquietudes, que beaucoup d'Enfans causent beaucoup de craintes, & que beaucoup d'années causent souvent beaucoup de miseres & beaucoup de deshonneur?

La memoire de l'Empereur Xun sera à jamais chere à nostre Empire pour le choix qu'il sceut faire de ces cinq grands personnages qui sembloient aussi estre nez pour le bien public; de ce celebre Yu qui purgea l'Empire des inondations des eaux de Cie qui apres la derivation des eaux à la Mer, retablit l'Agriculture; de Sie qui nous a laissé les cinq Institutions, doctrine si

neceſſaire pour la conſervation & l'augmentation de la Republique; de Cao qui prenoit connoiſſance de ſes crimes avec une equité merveilleuſe; de Peyé qui diviſoit & conduiſoit avec tant d'induſtrie les torrens des montagnes pour l'arroſement des campagnes.

L'Empereur Yeu-uam diſoit de temps en temps, comme pour ſe feliciter & ſ'applaudir ſoy-meme, qu'il avoit dix hommes d'une vertu & d'une capacité conſommées. Le premier eſtoit Cheu-cum, le ſecond le celebre Chao qui adminiſtra les Regions Septentrionales avec tant de bonheur & d'induſtrie, qu'au temps des ſemences & de la moiſſon il delivroit tous les criminels, qui retournoient en ſuite de leur bon gré ſe remettre dans la priſon, tant ſa prudence, ſa clemence & ſon equité l'avoient rendu recommandable & autoriſé parmi ſes Sujets. Le dixieme eſtoit Ye-hiam la Reine ſa femme qui gouvernoit le dedans de la Maiſon Royale & les affaires du Palais avec une vertu & une prudence admirable.

Pour ce qui eſt de l'Empereur Yu, je ne trouve rien à redire dans ſa vie & dans ſa conduite. Il eſtoit d'une grande parſimonie & d'une merveilleuſe temperance à l'egard du boire & du manger, & toutefois extremement liberal, magnifique, & pur à l'egard des Eſprits. Il eſtoit fort ſimplement veſtu, & toutefois extremement ſplendide dans ſa veſte & dans ſa tiare ſacerdotale, lorſqu'il officioit aux ſacrez Ceremonies. Son Palais eſtoit bas, & n'avoit rien de ſomptueux, epuiſant cependant les forces de ſon eſprit, & les deniers de ſon Treſor tant à faire des canaux pour deriver les eaux à la Mer, qu'à faire de grands reſervoirs pour le temps de la ſechereſſe.

Nos hiſtoires nous apprenent de quelle façon il fut touché, lorſque par hazard il rencontra dans ſon chemin un criminel chargé de fers que l'on menoit au ſupplice, helas, dit-il en pleurant, les peuples du ſiecle precedent regloient leur vie & leurs mœurs ſur l'exemple des Rois Yao, & maintenant que je tiens le timon de l'Empire, malheureux que je ſuis, plusieurs de mes Sujets, comme je crois, reglent leur vie ſur leur caprice, & ſur leur paſſion!

Cinquiesme Partie.

Les disciples de Confucius n'avoient coutume de raconter de leur Maistre, qu'il ne parloit que bien rarement, & avec peine des profits ou interests; du Destin, des Decrets du Ciel, & de la vertu parfaite, ce rare don du Ciel, qui consiste dans une innocence & vraye pureté appuyée & ornée de toutes les vertus.

Que Confucius est un grand homme, disoient les habitans de Ta-hiam! Il est extremement expert & sçavant en toutes choses, l'on ne sçauroit le louer davantage, tout est grand en luy.

Confucius ayant par hazard entendu cela, dit à ses disciples: Je croy que ces gens-là veulent que je m'attache davantage à quelque mestier. Entre nos six liberaux, il n'y en a point qui soit plus proportionné à la portée de leur esprit que celuy de lancer le dard, & celuy de conduire la caleche, lequel prendray-je des deux? Prenons celuy de cocher, il est plus facile, & comme il est même plus vil & plus bas, il m'en plaist davantage.

Autrefois le chapeau de fine chanvre estoit honneste, & c'estoit l'usage ordinaire, maintenant c'est celuy de soye moins somptueux & plus aisé. Encore qu'en cecy on s'éloigne de la coutume des anciens, neanmoins comme il n'y a point de mal je suis la multitude & m'accommode au temps.

Saluer le Prince de loin, & de la sale d'en bas, c'estoit le vrit & la coutume des Anciens; le saluer en haut dans la sale même où est le Trone, comme on fait maintenant, c'est trop, & il y a de l'arrogance; c'est pourquoy je fais l'ancienne maniere de saluer d'en bas quoyque je sois icy contraire à la multitude.

Confucius à l'egard des choses futures ne vouloit rien absolument & determinement; il ne s'attachoit point aussi opiniatrement à ce qu'il avoit une fois entrepris, ni à la maniere qu'il avoit prise pour l'execution de la chose; enfin il n'avoit ni ses interests, ni ses commoditez devant les yeux.

Confucius voyant que les habitans de Quam l'avoient pris, à cause de la ressemblance de visage, pour un ancien Prefect du lieu, qui les avoit autrefois beaucoup tyrannisé, & que depuis cinq jours ils tenoient son hostellerie assiegée pour le tuer, sans qu'on pûst leur faire entendre raison, dit enfin pour rassurer ses disciples qui estoient dans une etrange consternation: Il y a déja prez de cinq cent ans que Ven-uam, ce sage Empereur est mort, est-ce que pour cela cette belle loy, cette admirable lumiere qui par son moyen eclaira tout le Monde, est aussi eteinte, & n'est pas encore

icy maintenant entre nous? Si le Ciel avoit voulu qu'apres sa mort elle eust esté esteinte, il ne m'auroit pas assisté a la divulguer et à la repandre parmi les hommes; que s'il n'a donc pas voulu qu'elle perit, il ne voudra pas aussi que nous perissions: et assurement qu'il aura soin de nostre vie. Car enfin que me pourront faire les habitans de Quam?

Vostre Maistre, dit un des Prefects du Royaume, est sans doute un saint personnage, car comment sçauroit il tant de choses? Il est vray, repondit Cu-lu, que le Ciel semble avoir prodigué ses graces pour le faire Saint; mais de plus il est fort instruit des Sciences.

Ce Prefect, dit Confucius, me connoit-il bien? La verité est que n'estant pas né riche, la pauvreté m'a enseigné, et m'a appris beaucoup de choses, à chasser aux oiseaux, à pescher, à mener la caleche, à lancer le dard; mais est-ce que la probité, la sagesse, la saincteté consistent en toutes ces choses?

Confucius ne pouvant soufrir de passer pour un homme qui sçavoit parfaitement toutes choses, disoit. Est-ce que je serois aussi sçavant qu'on me fait? Non assurement. Sçavoir que lorsqu'il se presente quelque homme du bas peuple qui me fait quelque demande, d'abord je l'instruis, quelque grossier et inepte qu'il paroisse, commençant par traiter les principaux chefs de la chose dont il me consulte, et tachant d'epuiser ce qui s'en peut dire.

Confucius deplorant le malheur des hommes de son temps, et desesperant de leur amandement, s'ecrioit, helas! l'on ne voit plus paroistre d'Aigle, cet oiseau cheri du Soleil, et l'on ne voit plus sortir du fleuve ce monstre à diverses couleurs! helas c'en est fait de ma doctrine, ces heureux promostiques de felicité ne paroissent plus!

Lorsque Confucius voyoit des hommes vestus de robes lugubres pour la mort de leurs parens, ou des personnes de marque avec le chapeau et la veste de Mandarin, quoy qu'ils fussent beaucoup plus jeunes que luy, ou qu'ils fussent meme aveugles, il se levoit d'abord par honneur, et les saluoit d'une maniere tres officieuse, sans avoir presque egard ni à son age, ni à son autorité, et ne considerant principalement que la pieté paternelle, et la dignité des personnes.

Un des principaux disciples de Confucius disoit en soupirant: Ô qu'elle est sublime et qu'elle est profonde la doctrine de nostre Maistre! Plus je la regarde, et plus je tasche d'y parvenir, plus elle me paroit elevée: Plus je veux penetrer sa profondeur et sa fermeté, plus je la trouve ferme et impenetrable. Je la contemple quelquefois comme si elle estoit là devant mes yeux, et comme si je l'allois embrasser, et voilà que tout d'un coup elle est derriere moy et qu'elle m'echappe des mains.

Cependant il sçait departir aux hommes cette doctrine avec tant d'ordre, de grace & de douceur, qu'il les attire agreablement, & les porte où bon luy semble. Quant à moy je sens qu'il dilate mon esprit par les secours de la Philosophie, resserrant en meme temps toutes choses à un seul chef, sçavoir à la seule moderation, & à la seule regle de la raison donnée en present du Ciel.

Avec tout cela, lorsque je veux m'arrêter, & jouir de ce que j'ay acquis, je ne le puis faire, & lorsque j'ay en quelque façon epuisé les forces de mon esprit, je me trouve comme si on avoit elevé là tout droit quelque chose devant mes yeux; de façon qu'encore que je souhaite ardemment de l'atteindre & de l'embrasser, je ne trouve point de moyen de contenter ma passion, & je demeure toujours étonné de la sublimité & profondeur de cette doctrine & de cette vertu.

Cu-lu voyant Confucius dangereusement malade, envoya sous main, à dessein de gratifier son Maistre, quelques disciples pour l'assister dans sa maladie, pour estre là à presens comme des Ministres honoraires, & mene s'il en estoit besoin, pour luy faire des funerailles avec splendeur. Mais lors que la maladie fut un peu diminuée, Confucius qui s'estoit apperçeu de la chose, n'approuvant pas cette maniere de gratifier, dit à Cu-lu. Depuis quand est-ce que vous n'agissez pas avec sincerité? Il n'y a pas long temps que la coutume & la raison me permettoient ces Ministres honoraires & cette splendeur domestique, mais maintenant que je ne suis plus dans la Magistrature, & que cela ne m'est aucunement permis, pourois-je sans crime tromper les hommes? Et quand meme je pourois tromper les yeux des Mortels, est-ce que je pourois tromper le Ciel? Est-ce qu'au lieu de tous ces services honorables je ne serois pas mort bien plus doucement & plus agreablement entre vos mains, entre les bras de deux ou trois de mes plus chers disciples? Ne sçavez-vous pas que c'est principalement dans le danger evident de la maladie que nous devons estre soumis & obeissans aux ordres du Ciel, que la sincerité de coeur est requise, & que nous devons prendre garde de ne nous pas ecarter le moins du monde de la droite raison?

Cu-cum, pour porter son Maistre qu'il voyoit degouté des moeurs de son temps, a produire les talens de son esprit pour l'utilité publique, s'avisa de luy dire. Si un homme dans ce malheureux temps de trouble où nous sommes avoit quelque belle pierre precieuse & de grand prix, devroit-il la garder & cacher au fond d'un coffre, ou chercher à qui la vendre à un prix raisonnable? Confucius qui n'ignoroit pas où tendoit cette comparaison, repondit. Qu'on la vende assurement, qu'on la vende; mais j'attens ce juste & equitable estimateur & enchenseur. Et ce n'est pas nostre affaire de chercher un acheteur.

Quand on est hors de sa maison, & neanmoins dans l'Estat servir comme il faut le Prince & les autres Magistrats: Quand on est dans sa maison, servir comme il faut les parens &

les freres : Dans le deuil & les offices funebres n'oser ne pas epuiser toutes les formes : Enfin dans les banquets ne faire rien par l'usage excessif du vin qui soit dangereux, ce sont quatre choses qui bien qu'elles paroissent de prime abord faciles, sont neanmoins en effect difficiles, & j'ay de la peine à les trouver en moy.

Les eaux des fleuves ne s'arrestent point, pour le mieux elles font leur cours, dans le chemin des vertus il ne faut point s'arrester, le retardement est dangereux.

Non je n'ay encore veu personne qui se pleust autant à la vertu, qu'il se plaist à voir un beau visage, & un corps bien proportionné de toutes ses parties.

J'entreprens, par exemple, d'eslever une coline de terre d'une certaine grandeur, si avant que l'ouvrage soit achevé j'en demeure à la moitié, ou, si vous voulez, à la derniere corbeille, c'est ma pure faute, je suis la seule & unique cause de l'interruption; c'est le pur effect de mon inconstance. Il en est tout le contraire de la constance, quoy qu'elle agisse lentement, neanmoins parce qu'elle ne fait aucune interruption, elle achève les plus grands ouvrages & les porte à leur derniere perfection.

Entre mes disciples Hoei n'estoit ni lasche, ni paresseux; il n'avoit pas plutost receu mes instructions qu'il taschoit de les mettre en pratique. helas qu'il est bien mort hastif! Je le voyois avancer à grands pas, & jamais je ne le vis se relascher ou s'arrester.

Il se souvenoit toujours de ce que je luy avois dit pour l'exhorter à la constance, que souvent une plante qui donne de la verdeur ne donne point de fleurs, & que souvent celle qui donne des fleurs ne donne point de fruit.

On doit avoir quelque sorte de reverence & de respect pour les Enfans & les jeunes gens; car qui sçait si un jour ils ne seront point meilleurs qu'ils ne sont, & que nous ne sommes nous-mesmes? Du reste, un homme qui à l'age de quarante ou cinquante ans ne s'est point encore acquis de reputation, n'est pas digne qu'on le revere, s'il n'est fait, il n'y a plus rien à esperer.

Si les paroles de celuy qui nous avertit de nostre devoir sont un peu rudes, pouvons-nous, sinon ne les pas entendre agreablement, du moins ne les pas prendre en bonne part? L'importante servit d'en profiter & de s'amender, ce qui ne sçauroit estre trop estimé. De mesme, si l'on tasche de nous insinuer peu à peu & par de certains petits devoirs des conseils & des avertissemens salutaires, pouvons-nous ne nous y pas plaire? L'important servit aussi d'en profiter, & de les repasser souvent dans nostre esprit; car en fin c'est là le principe, c'est là le necessaire. Que si quelqu'un les

reçoit seulement avec plaisir, sans les remacher, pour ainsi dire, & les ruminer en luy-meme, ne se repaissant pas d'une viande qui semble luy estre si agreable. Si de meme quelqu'un reçoit avec respect les avertissemens droits & sinceres, sans toutefois y conformer ses moeurs, & sans se corriger, je ne sçais en verité de quelle façon je me pourois comporter avec un homme de la sorte, ce seroit perdre son temps & sa peine que de se tourmenter apres luy.

Que rien ne vous soit tant à coeur que la bonne foy & la sincerité. Ne contractez point amitié avec un homme qui soit moins bon que vous. Avez-vous peché? Ne balancez donc point, n'ayez donc point de honte de corriger vostre faute?

Quelques efforts que puisse faire une puissante armée, son General luy peut quelquefois estre enlevé, & estre mis en esclavage; mais quelque foible & debile que soit un homme jamais son libre-arbitre ne luy peut estre osté.

Je ne sçache que mon cher Yeu, qui entre ses condisciples vestus des plus belles & plus precieuses fourures, pust vestu d'une simple veste de chanvre, demeurer ferme & patient sans envie, sans avoir honte, & sans rougir. Aussi y a-t'il employ, y a-t'il usage aucun à quoy un homme de la sorte, qui n'est ni envieux, ni convoiteux, ne soit propre?

Confucius s'estant apperceu que Yeu se plaisoit un peu trop à la louange qu'il luy avoit donnée, & voulant un peu reprimer la bonne opinion qu'il avoit conçeu de son merite, luy dit. Croyez-vous que cette vertu, & ces talens qui vous mettent au dessus de l'envie & de la convoitise suffisent pour estre propre & habile à toutes choses, de façon que cela seul soit requis & rien autre?

Il n'y a que dans le coeur de l'hyver, pendant la neige & le verglas, qu'on puisse sçavoir au vray si les pins & les cyprés ne quittent point leurs fueilles & leur verdeur: Il n'y a que dans le trouble & le malheur de la Republique qu'on puisse connoitre les hommes tels qu'ils sont, & bien distinguer le fort & le courageux du lasche & de l'imbecille, le fat & le fol du sage & du vertueux.

L'homme prudent ne balance point incertain de ce qu'il doive, ou ne doive pas faire; celuy qui est veritablement bon & innocent ne s'afflige point, le fort & le magnanime ne craint point.

Il y en a avec lesquels vous pouriez bien commencer l'etude de la vertu & de la sagesse; mais non pas ensuite parcourir avec eux la meme carriere, ou exercer avec eux les oeuvres memes des sages: Il y en a d'autres avec lesquels vous pouriez parcourir le meme chemin, mais non pas persister longtemps dans la meme voye, parce qu'ils —

manquerat de constance. Il y en a aussi d'autres avec lesquels vous pouvez bien demeurer constamment dans la meme route, & dans la meme course, mais non pas ensuite reduire avec eux toutes les choses & toute la action de la vie à un tres exacte equilibre de vertu & de sagesse.

Un homme absent ne doit point dire qu'il songe continuellement à son Amy, puisque s'il y songeoit serieusement il se seroit deja mis en chemin pour l'aller trouver. S'il y a bien moins de raison à dire, ou à nous plaindre que nous songeons continuellement à la vertu & à la sagesse, mais qu'elle est bien eloignée de nous, parceque si la pensée estoit sincere, la vertu viendroit, pour ainsi dire, au devant de nous, & se jetteroit entre nos bras.

Lorsque Confucius traitoit avec ceux qui estoient de meme pays que luy, ou de meme famille, il avoit une certaine maniere d'agir fort sincere & candide, de façon qu'il sembloit n'avoir ni plus d'eloquence, ni plus de sçavoir que les autres.

Mais quand il estoit à la Cour des Princes Etrangers, ou au Palais du Roy, il parloit clairement & distinctement, ne disant pourtant rien que meurement, considerement, attentivement.

Dans la Sale Royale de l'Assemblée, un temps qu'il attendoit le Roy avec les Prefects de divers ordres, s'il parloit à des Prefects inferieurs, & de meme dignité que luy, c'estoit avec beaucoup de gravité, meurement & solidement, mais en parlant à des Prefects superieurs il temperoit cette gravité avec une certaine affabilité civile & honneste.

Le Roy estant present, on le voyoit dans un profond respect, & comme dans une espece d'inquietude à la veue de la Majesté Royale; de façon neanmoins qu'il gardoit toujours une grande tranquilité & presence d'esprit.

Si le Roy l'appelloit, & luy commandoit d'aller recevoir quelque Prince Etranger, l'on voyoit d'abord quelque changement dans la couleur de son visage, & sa demarche paroissoit comme chancelante & un peu embarassée.

Si lorsqu'il conduisoit quelque Prince Etranger à l'Audiance, il donnoit quelques ordres à droite & à gauche à ceux qui l'accompagnoient, c'estoit avec tant de modestie & de retenue, que dans le mouvement des bras sa vestе ne paroissoit jamais deconcertée ni devant, ni derriere.

Du moment qu'il avoit ordre d'introduire l'Etranger devant le Roy il etendoit gravement les grandes manches de sa vestе comme deployées de part & d'autre, & hastoit le pas.

Lorsque l'Etranger en se retirant avoit fait tous les divers & ordinaires Saluts, & qu'il estoit hors de la veüe du Prince, il en — avertissoit d'abord le Roy, & luy disoit, l'Etranger ne regarde plus vostre Majesté.

Toutes les fois qu'il se trouvoit à la Porte Royale du Louvre, il se courboit profondement le corps pour une marque singuliere de reverence & de soumission.

S'il estoit obligé de s'arrester en quelque endroit, ce n'estoit jamais au milieu de la Porte par où le Roy avoit accoustumé de sortir & d'entrer. De plus, jamais en passant il ne marchoit sur le seüil de la Porte.

Lorsqu'il estoit avancé au dedans du Palais il passoit par hazard devant le Trône, sa modestie estoit si grande, & le — respect qu'il avoit pour la Majesté Royale si profondement enracinés dans son esprit, quelque que le Roy ne fust pas present, il ne laissoit pas de changer de couleur, & de faire paroistre ce respect & cette modestie dans son port, dans son allure & dans ses paroles.

S'il luy falloit quelquefois approcher de plus prés le Roy seant dans son Trône, alors il relevoit modestement sa veste avec les deux mains, montoit dans la sale, se courboit fort profondement, n'osant pas mesme elever les yeux, & retenant d'ailleurs son haleine si proprement & avec tant de soin qu'il sembloit comme ne pas respirer.

Lorsqu'il se retiroit de devant le Roy, & qu'il avoit déja descendu quelques degrez l'on voyoit d'abord sa premiere couleur revenir, & son visage paroistre comme plus gay & plus ouvert. Estant ensuite parvenu au dernier degré, il hastoit un peu le pas, & comme s'il eust eu l'esprit, le corps, & les bras de sa veste plus libres & plus degagez, il marchoit agreablement, & s'en alloit reprendre avec beaucoup de respect sa place ordinaire suivant son office entre les autres Prefets.

Toutes les fois que son Prince particulier qui estoit du premier ordre, l'envoyoit quelque part en Ambassade, le jour de l'audience estant venu il paroissoit avec une modestie & une gravité surprenante; estant en presence & tenant les armes de son Prince à la main, il se courboit avec beaucoup de reverence, comme s'il n'eust pas esté — capable de soutenir le poids d'une telle dignité. Si quelquefois il les elevoit, il haussoit le bras comme s'il eust respectueusement salué quelqu'un, & s'il les abaissoit, il l'etendoit comme — s'il en eust offert quelque chose.

Toutes les fois qu'au nom de son Roy il offroit de — presenter à un autre Roy, ou à quelque Gouverneur, il avoit un certain air majestueux meslé de douceur & d'affabilité,

Mais lors qu'ensuite il offrit en son nom ses presens particuliers, il y avoit un peu plus de gayeté meslée à cette affabilité.

Il estoit sage en tout, & jusques aux habits il faisoit paroître sa modestie. Dans l'usage ordinaire cette bande qui est coupée par ornement comme une etole frangée au haut & au bas de sa veste, n'estoit ni de couleur de feu, ni de couleur de pourpre. Dans les funerailles seules il se servoit de la premiere couleur, & de la seconde dans les Sacrifices.

Il ne se servoit point aussi dans l'usage ordinaire de ce rouge vulgaire, & de ce violet qui tire au rouge, tant parce qu'il se plaisoit à la simplicité naturelle des choses, que parce que ces couleurs estoient en usage & fort estimées parmi les Matrones & les filles.

Durant l'Esté il portoit comme les autres cette veste simple & claire qui estoit faite d'une espece de chanvre, tantot plus fin, & tantot plus grossier, mais il avoit toujours par dessous une autre veste, de peur qu'il ne parut quelque chose de nud dans son corps, tant il estoit modeste & honneste, tant il avoit de pudeur!

En hyver il avoit ou une veste noire de peaux d'agneaux, ou une veste blanche de peaux de faons, ou une veste jaunatre de peaux de renards, & toujours par dessous une autre veste de meme couleur que celle de dessus.

La veste de peaux dont il se servoit ordinairement à la maison descendoit verticalement jusques en bas; mais la manche droite estoit un peu plus courte que la gauche, pour estre plus propre à manier toutes choses.

La nuit sa veste particuliere estoit aussi longue que tout son corps, & par dessous il en avoit une autre qui n'en couvroit que la moitié: Mais cette veste luy estoit principalement en usage au temps de jeûne.

Comme les peaux de renards, & de cet animal qu'on appelle Hu, ont le poil plus epais, il s'en faisoit faire des vestes l'hyver pour les usages ordinaires.

De toutes les choses que les personnes de qualité portent ordinairement pendues à la ceinture soit pour l'usage, soit pour l'ornement, il n'y en a pas une qu'il ne portast comme eux, excepté en temps de deüil.

L'hyver qu'il estoit à la Cour, ou qu'il estoit occupé aux Sacrifices, il avoit toujours par dessus tous ses habits une espece de — justeaucorps qui descendoit un peu plus bas que la ceinture, celuy dont il se servoit ordinairement à la maison estoit un peu plus court, & fendu aux costez, tant pour la modestie & pour l'epargne, que pour la commodité.

Comme la veste de peaux d'agneaux, & le chapeau de — couleur noire sont propres au temps de feste & de prosperité, il ne se servoit pas lorsqu'on pleure les morts dans les — Offices ordinaires.

Aux Kalendes de chaque mois, quoyqu'il ne fust plus en charge publique, il paroissoit en habits de — ceremonie dans la grande Sale entre tous les Magistrats pour saluer le Roy.

Au temps qu'il jeûnoit pour se preparer aux Sacrifices, il estoit vestu d'une robe tres propre & tres nette, mais pour de cette proprete interne & externe qu'il se procuroit avec tant de soin: Cependant cette veste n'estoit que de coton.

Dans le meme temps de jeûne il ne manquoit jamais de changer la maniere de vie, s'abstenant principalement de vin & de viande. Il changeoit meme de demeure & de chambre. Il faut, disoit-il, par l'abstinence & par la continence — honorer les Esprits comme s'ils estoient presens.

Pour ce qui est de son vivre, il ne hayssoit pas le ris cuit à l'eau simple, ni la chair & le poisson hachez par morceaux, — quelques petis qu'ils fussent.

Il ne mangeoit ni chair, ni poisson, ni aucune autre chose que ce soit qui fut corrompu, ou qui eut déja mauvaise couleur ou mauvaise odeur, ou qui fut mal assaisonnée, ni fruits qui ne fussent pas encore meurs, ni viande qui n'estant pas proprement coupée, ne se prist pas commodement prendre avec ces petis — bastons dont on se sert ordinairement pour porter les viandes à la bouche sans les toucher des doigts.

Quelque qualité de viandes qu'il y eust, il ne mangeoit jamais que proportionement à son pain ou à son ris ordinaire. Il n'y avoit que le vin dont il ne se fit pas une mesure certaine; cependant jamais il n'en prenoit trop, & jamais il n'en estoit troublé.

Il n'usoit jamais de ce vin, ni de cette chair seichée qu'on eust achetée au coin des rues ou au cabaret, de peur que cela ne — fust immonde.

Il ne s'abstenoit point de manger du gingembre; il s'en servoit meme presque à toute sorte de mangers, parce qu'il — excite les esprits du corps & chasse ce qui est contraire à la santé.

Generalement enfin il n'estoit pas de grande vie.

Au temps qu'on faisoit les oblations & les banquets en memoire des defunts dans le Palais Royal, il ne gardoit point, pas meme une seule nuit, ces viandes que le Roy après

La Ceremonie a accoutumé d'envoyer aux Magistrats, et pour celles qui avoient de meme esté offertes dans sa maison en memoire de ses propres parens, il ne les gardoit aussi que trois jours, ne soupant pas sinon apres ce temps là que personne en mangeast, comme commençant deja d'estre corrompues.

En mangeant il ne discouroit point, et estant couché il ne parloit point s'il n'estoit interrogé.

Quelque vulgaire et ordinaire que fust son manger, quand ce n'auroit esté, par exemple, qu'un boüillon aux herbes, il en offroit une partie à ses Majeurs, et à ceux qui par leur travail et par leur industrie avoient procuré cela aux hommes, de façon que c'estoit comme une maniere de jeûne ou d'abstinence perpetuelle.

Comme les Anciens s'asseoient à terre sur des nattes, jamais il ne s'asseoit que la natte ne fust bien proprement mise; tant il avoit la droiture à coeur, jusques dans les moindres choses!

Lorsque les parens, les alliez et des gens du menu peuple mangeoient ensemble, ceux qui pour leur grand age portoient le bouton estant premierement sortis apres le banquet, il sortoit incontinent apres eux, ne laissant jamais passer aucune occasion d'honorer les vieillards.

Lorsqu'en hyver ces memes personnes faisoient des prieres pour eloigner, comme ils disoient, les Esprits mortifers, il prenoit de ses vestemens plus honorables, et se tenoit à l'entrée de sa maison au degré Oriental où il avoit accoutumé de venir à la rencontre des personnes qui venoient luy rendre visite.

Quand il envoyoit quelqu'un des siens pour sçavoir seigneusement l'estat de la santé d'un Ami qui demeuroit dans un autre pays, il se courboit et saluoit respectueusement l'Ami absent comme s'il l'eust eu là present devant luy, et puis que celuy qu'il envoyoit fust un serviteur du logis, il ne laissoit pas de le conduire honorablement, honorant dans le messager celuy auquel le messager estoit destiné.

Le Prefect de Lu luy ayant envoyé de present une composition medecinale, il la receut et l'en remercia fort kimnestement. Cependant, dit-il bonnement et sincerement, comme je n'en connois pas assez la force et la vertu, je n'en oserois taster.

Un jour qu'il revenoit de la Sale de l'Audiance, car il estoit alors Prefect, il rencontra un de ses Serviteurs qui luy venoit donner une fort mauvaise nouvelle, que le feu avoit pris à l'Ecurie, que tout estoit bruslé. Luy d'abord sans s'enquerir des chevaux, demanda tout simplement, le feu n'a-t'il fait mal à personne?

Lorsque son Prince le Roy de Lu luy envoyoit par honneur des plats de sa table, il etendoit d'abord un tapis, saluoit les viandes comme si le Roy eust esté present, en mangeant gaigné il les distribuoit aux assistans. Si le Prince luy envoyoit de la chair crüe, d'abord il la faisoit cuire et l'offroit ensuite aux Majeurs. Si le present estoit un animal vivant il le faisoit

tenir avec le troupeau

nourrir & elever soigneusement, n'osant pas de traire la marque vivante de la beneficence Royale.

Lorsqu'assis au costé de son Prince pour manger avec luy, le Prince avoit gousté de chacun des mets en les offrant pieusement selon la coutume à ses Majeurs, il luy auroit esté permis comme Etranger d'en faire autant, mais ne voulant pas par modestie se servir de son droit, il prevenoit adroitement le Prince en goustant un peu de tout avant luy, de façon qu'il paroissoit plutot estre le pregustateur du Prince, que le convive.

Lorsqu'il estoit malade, & que le Roy le venoit voir, il tournoit sa teste à l'Orient, & mettoit sur son petit lict les plus solemnelles de toutes ses vestes dont il se servoit quand il alloit saluer le Roy, etendant par dessus ces vestes la plus grande & la plus honorable ceinture qu'il eust.

Lorsque le Roy l'envoyoit appeller, sans attendre sa caleche il se mettoit en chemin à pied.

Quand il entroit dans la grande Sale des Ceremonies qui estoit dediée à la memoire de Cheu-cum, il s'enquestoit presque de l'usage de toutes les ~~ceremonies~~ choses dont on se servoit dans les Ceremonies.

Si par hazard il mouroit quelqu'un de ses Amis qui n'eust eu personne à qui avoir recours pour prendre soin des funerailles, que ce soin là soit sur moy, disoit-il.

Lorsque ses Amis luy envoyoient des presens, quand meme c'eust esté une caleche, ou des chevaux, il ne rendoit honneur à aucun de ces presens, excepté aux viandes qui selon l'ancienne coutume avoient esté offertes aux Majeurs.

Quand il se couchoit pour dormir, il ne se tenoit pas là vilainement etendu sur le dos comme un cadavre, il se souvenoit toujours de la decence & de la modestie.

Lorsqu'il estoit avec les siens dans sa maison & en particulier, il quittoit en quelque façon sa gravité ordinaire.

S'il regardoit quelqu'un vestu de deüil, quoy qu'il fust d'ailleurs de ses plus familiers, on voyoit son visage changer de couleur comme d'un homme qui est touché de compassion. S'il voyoit aussi quelqu'un le chapeau de Magistrat sur la teste, ou quelqu'un qui eust perdu la veüe, quoy qu'il fust en particulier avec eux, il les traitoit avec honneur & avec respect.

Au grand bruit du Tonnerre & des Vents furieux il changeoit de visage, comme d'un homme qui est touché d'une horreur sacrée, & qui temoigne la reverence qu'il a pour la souveraine Majesté du Ciel.

Si quelquefois on luy faisoit quelque grand & superbe banquet, voyant la table couverte de tant de mets, & tout le reste de l'appareil, il ne manquoit point de changer de couleur, & se levant d'abord en pied, il remercioit son hoste de l'honneur qu'il luy faisoit.

Quand il montoit

Quand il montoit en caleche, eſtant encore debout il prenoit les renes des chevaux en main; eſtoit-il dedans, il ne regardoit point derriere luy, il ne diſoit rien precipitamment, il ne montroit rien du doigt à perſonne.

Du moment qu'un Oiſeau, diſoit-il à ſon cher Cu-lu, apperçoit le Chaſſeur qui luy dreſſe des embuſches, il ſe leve, il s'envole, il ſe tire du danger, & conſiderant autour de luy un lieu ſeur & commode il ſ'y arreſte ſeur & tranquile & ſ'y repoſe.

Cette poule ſauvage que voila ſur le ſommet de la montagne ne ſ'eſt-elle pas envolée auſſitot qu'elle s'eſt apperceüe du deſſein que vous aviez de la prendre? — helas qu'elle connoit bien ſon temps, & qu'elle ſçait bien prendre l'occaſion! Nous voyons les vices & les paſſions qui nous attaquent de tous coſtez, & nous ne fuyons pas; nous voyons la vertu le veritable lieu de ſeureté, & nous ne nous y arreſtons pas!

Sixieme Partie.

Nos Anceſtres dans l'obſervance & la concorde mutuelle, c'eſt à dire dans les civilitez, reſpects & devoirs ou offices reciproques eſtoient un peu ruſtiques, ſi vous en voulez croire à l'opinion fiere & dedaigneuſe de noſtre temps. Pour nous autres, nous, dis-je, qui ſous le regne de la famille de Cheu avons une quantité prodigieuſe de Rits, & de Ceremonies, aſſurement que dans l'obſervance & la concorde mutuelle nous ſommes d'excellens hommes; — cependant quant à l'uſage & à l'exercice de cette obſervance & concorde je ſuivrois volontiers mes Anceſtres.

Helas, autrefois mes diſciples me ſuivoient çà & là dans les divers Royaumes; mais maintenant qu'ils ſont ou morts, ou devenus Magiſtrats, ils ne viennent plus à mon Ecole!

Entre tous mes disciples Hoei ne m'ayoit point en me proposant des doutes; car comme de toutes mes Sentences il n'y en avoit pas une seule qui ne luy plût extremement, il tenoit qu'il estoit superflu d'interroger sur rien.

O la rare pieté & obeissance de Mim-cu-kien! Les Etrangers ne disconvienent point de ce qu'en disent ses pere & mere, ses aînez & ses cadets, qui tous d'une meme voix, & d'un commun consentement la loüent & l'exaltent.

Ce disciple donna dés son enfance un merveilleux prognostique de sa future pieté, de sa charité & de sa prudence. A peine estoit-il sorty du berceau, qu'ayant perdu sa mere, son pere se remaria à une autre femme dont il eut deux fils qu'elle traitoit en bonne mere, cependant qu'elle traitoit celuy-cy en marastre. Or il arriva que le pere, un jour d'hyver, luy ayant commandé de mener la caleche, l'Enfant mal couvert se trouva mourant de froid, ce qui fascha tellement le pere, qu'il resolut de chasser sa femme: Mais le pieux & sage fils se jetta les larmes aux yeux aux pieds de son pere, & luy dit, Pardonnez moi cher pere, pardonnez à la mere, afin que vous pardonniez à ses deux fils qui aprés tout sont mes freres & vos Enfans; si elle demeure, je souffriray seul quelque incommoditez, si elle est chassée, vos trois fils patiront beaucoup. Cette voix d'amour & de pieté fut si puissante qu'elle appaisa la colere du pere, & que d'une marastre elle en fit une veritable mere.

Mon disciple Nan-yum repetoit tous les jours deux ou trois fois cette belle Ode qui entre autres enseignemens contient ceux qui nous apprenent à parler prudemment & consideremment.

L'amour paternel est presque toujours aveugle, quel que soit le fils, qu'il ait de l'esprit, ou qu'il n'en ait pas, le pere le soutient toujours, c'est son fils.

Que j'apprehende que le naturel bruïllant de Cu-lu ne le trompe, & qu'il n'obtienne pas sa mort tranquile & naturelle! L'evenement confirma la crainte, & le pressentiment du Maistre; car il mourut dans une miserable guerre, Confucius estant encore en vie.

Le Batiment de la Tresorerie Royale menaçant de tomber en ruine, & plusieurs Platenis estant d'avis qu'on en fist un tout nouveau plus magnifique, Mim-cu-kien ne fut pas de leur avis, & dit: Si on le reparoit selon son ancienne forme, que vous en semble? Qu'est-il besoin de jetter le peuple dans des travaux & des depenses si excessives?

Il est vray, dit Confucius en temoignant beaucoup de joye, cet homme là parle peu, mais quand il parle il

atteint le but, & ce qu'il dit est conforme à la raison.

Cu-cum demande de ses deux disciples Sun Xam, lequel est le plus sage? Su excede, repondit le Philosophe, & Xam n'y parvient pas, tous deux s'éloignent du milieu. Si cela est, dit Cu-cum, Su l'emporte en sagesse: Non, repondit Confucius; le Milieu est le propre lieu de la Sagesse, celuy qui passe au delà est semblable à celuy qui ne l'atteint pas.

Ki-xi le Prefect de Lu sera incontinent plus riche que l'Empereur Cheu-cum, cependant c'est ce Gen-kien l'un de vos disciples, qui estant son domestique, tire & ramasse ces tributs excessifs et aide à l'enrichir. Non, non, dit Confucius, celuy qui fait des choses si eloignées de ma doctrine & de la raison n'est point mon disciple. C'est à vous, mes chers disciples, c'est maintenant à vous à sonner la trompette, je veux dire à joindre vos voix, vos forces & vos soins pour combatre sa meschanceté & sa folie: Ecoutez cependant vos veritez.

Veritablement Chai est sincere, diligent & soigneux; mais il est encore fort grossier & ignorant en beaucoup de choses. Cem-cam est toplent & peu subtil. Su donne trop à l'exterieur. Yeu a encore l'esprit & les mœurs rudes & rustiques.

Pour ce qui est de Hoei, qu'il estoit peu eloigné de la veritable vertu! Je l'ay veu reduit à la derniere misere, & cependant ne s'éloigner en rien de la route de la vertu qu'il avoit prise.

Su se gouvernoit à sa teste, & n'estoit pas soumis à la volonté du Ciel qui dispense comme il luy plait les biens & les richesses: Il est vray qu'ayant de l'esprit & de l'industrie, lorsqu'il entreprenoit quelque chose il en venoit souvent à bout.

Mais que dirons-nous de ceux qui naturellement naissent enclins à la vertu, & qui s'y portent d'eux-mesmes sans peine & sans difficulté? Encore certes qu'ils soient nez avec ces avantages, neanmoins s'ils se contentent de ces seules richesses naturelles, croyez-moy, ils ne deviendront jamais veritablement Sages, ils n'entreront jamais dans le Secret interieur de la Sagesse.

Qu'un homme dispute des meilleures choses, qu'il en parle, si vous voulez copieusement, elegamment & solidement, de façon qu'à l'egard de ceux qui l'entendent il passe pour estre tel en effet qu'il est dans ses discours; est-ce qu'incontinent il sera censé estre un homme d'une vertu solide, ou feint & dissimulé?

Cu-lu demande à son Maistre, si lorsqu'il luy aura entendu dire quelque chose, il ne se mettra pas d'abord à l'executer? Vous avez encore vostre pere & vostre frere aîné, luy repondit-il,

ecoutez-les. Et moy, dit Gen-yeu, lorsque je vous auray entendu dire quelque chose, ne l'executeray-je pas incontinent? Tout incontinent & courageusement. Quoy, dit Hoa tout etonné, sur une seule & meme chose une reponse si differente? Ouy, Gen-yeu, comme vous sçavez, est d'un naturel foible & timide, il cede facilement, & retourne en arriere, il me la fallu inciter & pousser à faire au plutot ce qu'il m'entendoit dire: Cu-lu au contraire est trop courageux, & avec une certaine espece d'arrogance il veut surpasser les autres, il me la fallu reprimer, & renvoyer à ses parens & à ses freres, afin que se soumettant à leur avis il devint plus modeste.

Ki-cu-gen homme riche & puissant dans le Royaume de Lu, & de noble famille, mais fort ambitieux, & meme soupçonné de machiner quelque chose contre le Prince, s'avisa un jour de demander à Confucius, vos deux disciples Chum & Kien que j'ay fait entrer dans les charges ne sont ce pas d'excellens hommes & de grands Ministres? Vostre demande, luy dit Confucius, me fait bien connoitre que vous ignorez quelles sont les qualitez d'un grand homme & d'un grand Ministre. ~~Quiconque~~

Quiconque sert son Prince, de façon qu'il ne fasse jamais rien que conformement à la justice & à la raison, ou qui ne le pouvant pas servir de la sorte, quitte plutot & renonce à sa charge, c'est celuy là qu'on peut dire estre un grand homme, un grand Ministre, un grand Conseiller du Prince. Peut-etre que ces deux disciples dont vous me parlez peuvent un jour estre dits Ministres vulgaires & ordinaires; mais du moins, reprit Ki-cu-gen, ne deferont-ils pas aux ordres de nostre famille? Je crois bien, dit Confucius, qu'encore qu'ils ne soient pas fort honnestes gens, ils n'obeïront pas si on leur ordonnoit de violer les autres sacrez droits de la nature, comme de tuer leur pere, ou d'attenter à la personne du Prince.

Cu-lu ayant par son autorité fait donner à Cu-cao son condisciple une petite Prefecture, Confucius n'approuvant pas ce choix luy dit, croyez-moy, vous precipitez ce jeune homme qui d'ailleurs est de bon naturel, & qui pourroit avec le temps & l'etude se rendre capable de quelque chose, vous l'avez trop tost & inconsiderement avancé dans une charge publique.

Quoy que Cu-lu vit assez qu'il s'estoit un peu trop precipité, neanmoins comme il aimoit mieux soutenir son erreur que d'avouer la verité, il dit, hé bien Cu-cao a un peuple à gouverner, il y a les Esprits tutelaires du Pays & des Champs à qui il faut rendre les devoirs ordinaires de pieté, est-il besoin pour cela d'avoir tant etudié auparavant? Gouverner le peuple, & obeïr aux Esprits c'est etudier.

Ah que je hays, dit Confucius tout en colere, & que j'ay en execration ces causeurs qui par une nouvelle erreur veulent soutenir leur erreur!

Confucius se voyant un jour avec quatre de ses disciples assis à ses costez & voulant decouvrir ce que chacun souhaitoit d'estre, il leur dit. Nous sommes icy tous egaux, quelques années que je puisse avoir de plus ne sont rien, parlez-moy confidemment, n'est-il pas vray que quand vous estes seuls en particulier vous vous dites souvent, je ne suis pas connu, & c'est pour cela que je ne suis pas employé? Si donc vous estiez connu de quelque Grand qui fust bien informé de vos belles & excellentes qualitez, quel Employ souhaiteriez-vous, & que feriez-vous bien volontiers?

Le premier qui avoit l'esprit guerrier dit d'abord que s'il estoit Ministre du Royaume il ne se passeroit pas trois ans que tous les sujets ne fussent tous courageux, fideles & constans, qu'ils auroient en veüe la liberté de leur Patrie, & qu'estant à leur teste ils mourroient volontiers pour elle s'il estoit besoin.

Le second repondit, que s'il estoit dans quelque Gouvernement considerable, il feroit en sorte en peu de temps par ses soins, par son industrie & par sa conduite que le peuple auroit abondamment de toutes les choses qui seroient necessaires à la vie; que du reste, pour ce qui est des autres devoirs ou offices civils qui regardent l'union & la concorde mutuelle du Prince avec les peuples, & les moeurs & la discipline de la Republique, comme il ne se sentoit pas assez fort pour cela, il se choisiroit un homme d'une vertu & d'une sagesse singuliere qui s'en acquiteroit dignement.

Pour moy, dit le troisieme, je souhaite d'etudier & d'apprendre toute ma vie. Cependant je serois ravy, lorsque l'on celebre solemnellement les pompes funebres, & lorsque l'on tient l'assemblée generale des petis Rois, de pouvoir paroitre là vestu de la robe violette & du chapeau de Ceremonie, quand ce ne seroit que comme un des Ministres inferieurs.

A l'egard de ces trois premiers Confucius se prit à sourire, & leur temoigner qu'il n'approuvoit point cette passion violente de dominer & de gouverner qu'il lisoit dans leurs coeurs, que la modestie estoit l'appanage de la sagesse, que de se vanter vainement de sa capacité c'estoit une chose indigne d'un grand homme, & qu'enfin il ne convenoit aucunement au sage de desirer des choses qui dependent d'autruy, de la volonté du Ciel & des hommes.

Pour ce qui est du quatrieme, comme je suis deja agé, dit-il, en laissant un instrument dont il jouoit fort doucement, je ne dois penser à rien de ce qui regarde la cupidité & l'ambition, je ne desire presentement que des choses convenable à mon age,

& à la nature ; je souhaiterois fort à la fin de ce Printemps de me voir vestu d'un habillement simple, leger & commode, & de pouvoir avec cinq ou six de mes compagnons d'études & six ou sept jeunes gens que je choisirois, me promener dans les vergers du Mont, me laver le corps dans la fontaine du fleuve d'Y, prendre le vent frais à l'ombre des bois Vu-yu, ce Saint lieu où on a accoutumé de sacrifier au Ciel pour avoir de la pluye dans la secheresse ; enfin jouer là doucement de nos instrumens de Musique, & de temps en temps repeter les airs les plus doux, les plus gays & les plus resjouissans. Confucius ayant pris plaisir à cette ingenuité & simplicité du vieillard, il luy dit, comme en applaudissant à ce qu'il venoit de dire, & toutefois soupirant en meme temps, hé bien soit, Mi-tien, approuvons donc ce que vous avez dit.

Yen consulte son Maistre sur l'innocence & la perfection du cœur donnée du Ciel à tous les hommes, & luy demande le moyen de la recouvrer. Confucius repond. Se vaincre soy meme, & ainsi retourner à ce premier temperament de la nature raisonnable, c'est avoir obtenu l'innocence & la perfection du cœur. Si tous les hommes pouvoient seulement un jour se vaincre eux-memes, & retourner à ce temperament, alors le Monde entier retourneroit à l'innocence & à la perfection naturelle. Au reste, de s'appliquer à recouvrer cette perfection, c'est ce qui vient & qui depend d'un chacun en particulier. Et de fait, comment dependroit-il des autres ?

Or voicy en quoy consistent les victoires qu'on doit remporter sur soy-meme. Ne regarder jamais rien qui soit contre la raison ; n'entendre jamais rien qui soit contre la raison ; ne dire jamais rien qui soit contre la raison, ne faire aucun mouvement soit de l'esprit, soit du corps qui soit contre la raison.

Chum consulte de meme son Maistre sur cette perfection du cœur. Confucius luy repond. Sortez de vostre maison autant present à vous-meme, autant attentif à toutes choses, que si vous alliez voir quelque grand & honorable Etranger. Commandez au peuple & luy ordonnez les travaux publics de la meme maniere que si vous offriez quelque grand sacrifice qu'il fallut bien faire. Traitez, dit-je, vos sujets avec reverence. Enfin prenez bien garde de ne faire à qui que ce soit ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. Ainsi soit que vous soyez Ministre public dans le Royaume, il n'y aura personne qui vous haysse, ou qui se plaigne de vous, soit que vous demeuriez particulier en vostre maison, il n'y aura aucun domestique qui vous haysse, aucun qui ait de l'envie contre vous.

Su-ma-nieu un troisieme disciple fait la meme question sur la perfection du coeur que les deux premiers. Confucius pour luy guarir sa maladie de jalousie repond ainsi. Celuy qui est innocent de coeur & interieurement parfait a de la peine à parler, & sçait moderer sa langue.

Quoy parler ainsi difficilement & avec beaucoup de moderation sera-ce donc estre parfait de coeur? Pour bien parler il faut premierement bien faire, & estre bien penetré de ce que l'on dit; bien faire est une chose bien difficile, bien parler n'est donc pas si aisé que vous croyez.

Le meme disciple l'interroge sur la veritable probité; voicy la reponse. Un vray homme de bien ne s'attriste & ne craint point comme vous, qui a cause de vos freres rebelles & transfuges mourez de chagrin & de tristesse.

Ainsi donc, celuy qui ne s'affligera, ni ne craindra point sera censé homme de bien? Celuy qui s'étant examiné severement soy-meme ne se trouve coupable d'aucune faute ou erreur dont il puisse se repentir ou avoir honte, de façon qu'il n'ait rien fait qui ne puisse estre divulgué devant tout le monde, ni rien pensé dont il ne veüille bien que le Ciel soit temoin; pourquoy, je vous prie, un homme de la sorte s'attristeroit-il? pourquoy craindroit-il?

Cu-hia voyant que tout ce que venoit de dire Confucius n'empeschoit point que son condisciple Su-ma-nieu ne s'affligeast extremement a cause de ses freres qu'on alloit faire mourir, s'avisa de luy dire pour le consoler. J'ay ouï dire à nostre Maistre, que la mort & la vie ont une loy inviolable du Ciel, & qu'ainsi ni l'un, ni l'autre ne dependoient point de nous.

Que le veritable Philosophe doit donc se soumettre & acquiescer à la seule volonté du Ciel, sans songer à autre chose qu'à se perfectionner, & sans rien perdre ou negliger de ce qui y peut contribuer, aimant & respectant tous les hommes, & exerçant la bienveillance sur eux de quelque age & de quelque ordre qu'ils puissent estre, & sçachant cependant temperer & moderer toutes choses selon l'exigence & la convenance. Dou il arrivera que tout ce qu'il y a d'hommes compris entre les quatre Mers l'aimeront, le cheriront & luy tiendront lieu de freres, comme s'ils estoient sortis d'un meme sein. Pourquoy donc un Philosophe s'attristera-t'il de n'avoir point de freres?

Ne sçaurions-nous sçavoir, disoit Cu-cham à son Maistre, en quoy consiste la vraye subtilité ou penetration d'esprit? N'entendre, & ne croire pas d'abord ces plaintes & ces accusations dont on tasche de nous prevenir, & qu'on nous fait couler comme de l'eau doucement & sans bruit par de certains petits chemins fins, subtils & detournez; c'est ce que j'appelle avoir de la sagacité & de la subtilité ou penetration d'esprit. Je le dis encore une fois, celuy qui n'ajoutera foy que difficilement, & lentement & consideremment à ces accusateurs qui sçavent ainsi faire doucement & finement

glisser le venin de leur medisance pour emouvoir à compassion sur quelque pretendu domage, ou quelque injure receüe; c'est celuy là qui doit estre tenu pouvoir connoitre les choses cachées & eloignées, & avoir une sagesse & une penetration d'esprit singuliere: Avis important aux Magistrats & principalement au Prince qui est obligé d'entrer dans le detail des affaires de ses Sujets, de quelque etendue que soit son Estat, & de voir toutes choses de ses propres yeux, d'entendre toutes choses de ses propres oreilles.

Confucius consulté par Cu-cum son disciple sur la bonne maniere de gouverner, respondit en trois mots. Qu'il y ait abondance de vivres entre vos sujets; qu'il y ait abondance de soldats, & des choses necessaires pour la guerre; qu'il y ait dans le peuple une foy & une fidelité qui responde à la foy & à la beneficence du Prince.

Mais si de neccessité absolue il en faloit abandonner l'un des trois, lequel abandonneriez-vous? Je congedierois les Soldats; la foy & la fidelité envers le Prince armera la populace, & l'amour mutuel des peuples & du Prince fera des invincibles.

Que si de ces deux derniers, sçavoir des vivres & de la fidelité, il en faloit encore de neccessité oster quelque chose, lequel souffriez-vous qu'on ostat le premier? Je souffrirois qu'on ostat les vivres. Nous sommes enfin tous mortels, & je verrois plus volontiers mourir des Sujets avec la fidelité qu'ils doivent à leur Prince, que je ne les verrois, estant sans foy & sans fidelité, se tirer de leur condition humaine.

Le Prefect du Royaume de Guei disoit un jour à Cu-cum. Il n'y a point de fin aux ceremonies, & assurement une naturelle & ingenue simplicité & sincerité suffiroit. A quoy bon cette elegance ou beauté difficile & recherchée de Rits & de Coutumes, & qu'est-ce que cela fait à la probité & à la Sagesse interieure?

Ô deplorable discours, luy dit Cu-cum! S'il pouvoit retourner à vostre langue, il n'y a chevaux qu'on ne deust employer pour l'y ramener. Ce port, cette retenue, cette gravité exterieure accompagne neccessairement la simplicité & la sincerité naturelle, comme celle cy accompagne neccessairement celle là. Autrement quelle difference y aura-t'il du Prince au Sujet, du Sage au Sot? La peau d'un tygre ou d'une pantere denuée de ses poils n'est-elle pas entierement semblable à celle d'un chien, ou d'une brebis qui est aussi denuée des siens? Encore donc que les poils semblent estre quelque chose de superflu & de mepriſable, neanmoins ils font icy en effet la difference des peaux.

Ngai-cum le douzieme Roy de Lu fit cette demande à Yeu l'un des disciples de Confucius. Les années sont steriles, la famine est dans le Royaume, & je n'ay pas de quoy suffire aux depenses de ma maison, quel remede à cela ? Yeu qui connoissoit les vexations extraordinaires du Prince, repondit. Que ne prenez-vous le dixieme sur vos Sujets; car c'est là la règle presentement de la famille Imperiale. Que voulez-vous dire avec vostre dixieme, deux de dix que je prenois deja, ne suffisent pas ! Quand les Sujets sont dans l'abondance, dit Yeu, comment le Prince pourroit-il estre dans la disette, mais quand ils sont dans la disette, comment pourroit-il estre dans l'abondance !

Comment pouvoir de jour en jour accumuler vertu sur vertu, & bien distinguer les troubles de l'esprit ! Confucius repond. Dans toutes ses paroles & ses actions estre droit & sincere, & en toutes occurrences se tourner toujours du costé de la raison, c'est accumuler vertu sur vertu. D'ailleurs, aimant quelqu'un souhaiter qu'il vive, haissant quelqu'un souhaiter qu'il meure, & puis luy ayant souhaité la vie, luy souhaiter mentalement la mort, quoy que la vie & la mort dependent du Ciel, c'est ce que j'appelle avoir l'esprit obscurcy de nuages & de troubles.

Le Roy Ci l'ayant consulté sur la maniere de gouverner heureusement, il repondit en deux mots. Que le Roy soit Roy, & le Sujet soit Sujet; que le pere soit pere, le fils soit fils.

Que je loue & approuve vostre response, dit le Roy ! Car si un Roy n'est Roy que de nom, & ainsi du Sujet, du pere & du fils, de façon qu'ils ne fassent pas ce qui est de leur charge & de leur condition, il faut de necessité que la loy, l'ordre & l'usage meme des choses periss'e. Et de fait, quelques grands revenus que je puisse avoir, la licence des meschans, & le trouble general de toutes choses me permettroient-ils den jouir ?

Pouvoir à demi mot, pour ainsi dire, decider les procez, disoit Confucius, & ne pouvoir laisser passer une nuit sans s'acquiter de sa promesse; ce sont là les qualitez de mon cher Cu-lu. Pour moy, je puis comme un autre enseigner & decider les procez; mais helas, ce qu'il faudroit principalement faire, seroit qu'il n'y eust ni plaideurs, ni procez.

Vous me demandez vous la maniere de bien gouverner, disoit-il à Cu-cham ? Songez à tout ce qui est de vostre charge, & de vostre office serieusement, constamment, soigneusement, & dans les affaires publiques songez à l'interest de tous comme vous songez au vostre !

Celuy qui est veritablement sage et vertueux s'attache à aider ceux qui sont foibles et debiles, encourage et releve ceux qui sont timides et abbatuz, donne l'eperon à ceux qui sont dans la course, et ne sçait ce que c'est que d'appuyer la licence des meschans et des scelerats: Les fous et les meschans tiennent une voye toute contraire...

Le Prefect de Lu me demande encore la maniere de bien gouverner? Si dans tout ce qui est droit et honneste vous portez le flambeau à la main par vostre exemple, qui est-ce de vos sujets qui osera n'estre pas homme de bien?

Vous estes en peine des voleurs et des larrons? Si vous n'estes pas vous-meme dans l'avarice et dans la convoitise, vous pourriez proposer des prix à vos sujets pour les porter à voler, qu'ils ne voleroient pas. La cupidité est la maitresse du brigandage, et l'avarice particuliere des Magistrats la maitresse generale de la cupidité; si les sujets voyent leurs Magistrats incorruptibles, la pudeur seule les retiendra.

Mais que vous en semble, dit le meme Prefect à Confucius, si j'exterminois ca et là les meschans pour avancer plus aisement les gens de bien? Mauvais conseil. Si vous gouvernez comme il faut, pourquoy si souvent en venir aux supplices? Ne demandez simplement que ce qui est juste et honneste, de façon que tout le monde le connoisse, et incontinent le peuple à vostre exemple en fera autant. La vertu notoire et connue du Gouverneur est un Vent, les sujets et la populace sont les herbes de la campagne, si le Vent survient, les herbes sans doute plieront aisement et se soumettront au gré du Vent.

Confucius s'estant apperçeu que son disciple Cu-cham se mettoit plus en peine de passer pour sage et homme de bien, que de l'estre en effect, luy demanda comment un homme de lettres qui est dans les charges et dans le gouvernement, pouvoit estre dit celebre et illustre? Le disciple repondit, que c'estoit estre en grand renom et en grande reputation dans le Monde.

Ce que vous dites est vray, reprit Confucius, mais il y a bien de la difference entre estre dit celebre et illustre, et estre tel en effect? Mon sentiment est donc que celuy qui est effectivement celebre et illustre, ne se soucie de rien moins que de passer dans le Monde pour tel. Il est droit, solide, sincere, equitable, et se plaist à se bien acquiter de sa charge; il considere prudemment ce qu'il doit dire, et ce que les autres disent, et avant que de porter son jugement sur une personne, il observe soigneusement les yeux et son visage, ne songeant d'ailleurs à rien davantage qu'à la modestie et à l'humilité, qu'à ceder et se soumettre aux autres. Or qu'un homme de la sorte soit Ministre d'un Prince, ou qu'il demeure privé dans sa famille, il sera assurement celebre et illustre!

Du reste, je sçais bien qu'un homme qui affectera une certaine modestie & gravité exterieure, & que sans se soucier de l'interieur, de la sincerité & de la verité, feindra, dissimulera, & se contentera de l'ombre de la vertu, poura pour quelque temps devenir celebre auprès d'un Prince, s'il entre dans le gouvernement ou auprès des siens, s'il se tient dans sa famille; mais certes cette gloire, ce nom, cette reputation est en execration chez tous les sages & tous les gens de bien.

Oserois-je aussi, illustre Maistre, disoit un jour Fau-chi à Confucius, vous faire une demande sur trois choses que je crois estre de la derniere importance pour bien & heureusement vivre, l'une sur la maniere d'accumuler vertu sur vertu, l'autre sur la maniere de corriger ses vices & ses erreurs; la troisieme sur la maniere de bien reconnoitre les passions & les troubles de l'esprit pour les ecarter dés leur naissance?

Belle & louable demande, dit d'abord Confucius! Songer sur tout à accumuler des vertus, & conter pour peu de chose ce qu'on a deja acquis de vertu & de merite, sans penser à la recompense & à l'utilité qu'autrefois on en esperoit, cela meme n'est-ce pas accumuler vertu sur vertu? Se declarer la guerre à soy-meme, jour & nuit combatre ses vices & ses erreurs; ne s'enquester point temerairement & sans sujet des moeurs des autres; ne reprendre & ne combatre point leurs vices & leurs erreurs en oubliant cependant ses vices & ses erreurs propres, n'est-ce pas cela se guarir, s'amander, corriger ses vices & ses erreurs? Enfin se laisser emporter à une colere qui bien qu'elle ne dure qu'un matin, ne laisse pas souvent de ruiner la personne, & quelquefois meme de donner atteinte aux parens, aux alliez & à toute la famille, est-ce que ce n'est pas là estre aveuglé & avoir l'esprit troublé?

Oserois-je encore vous demander vostre sentiment sur la pieté ou charité qui est, dites-vous, la perfection de toutes les vertus? Aimer generalement tous les hommes & les cherir comme si vous les vouliez tous embrasser etroitement & les resserrer dans vostre sein.

Et de la prudence, ne nous en direz-vous rien? Connoitre les hommes. ~~pour distinguer les bons des mauvais, ceux qui meritent d'estre aimez de ceux qui en sont indignes.~~

Quoy, s'il faut aimer tous les hommes, qu'est-il besoin de les connoitre pour distinguer les bons des mauvais, ceux qui meritent d'estre aimez, de ceux qui en sont indignes?

Il faut tascher à vous tirer de vostre doute, dit Confucius. Quiconque eleve au gouvernement de la Republique les gens de bien, negligeant les pervers & les scelerats, celuy là poura faire que les meschans devienent gens de bien.

Mais quelle sorte de reponse si courte & si obscure est-ce que cela, dit ensuite Tsau-chi à Cu-hia son condisciple? Elevez les gens de bien, negligez tous les mechans, ainsi vous pourrez faire que les mechans deviendront bons? Quel est, dis-je, ce raisonnement de nostre Maistre, le comprenez-vous?

Ô la riche & instructive Sentence de nostre Maistre, dit Cu-hia! Je m'en vay vous l'expliquer par l'exemple de deux Empereurs.

Xum autrefois, lorsqu'il tenoit l'Empire, apres une meure deliberation se choisit enfin un homme entre tous, sçavoir le sage Cao-yao, & l'eleva à la charge de son Souverain Coadjateur, ce qui ayant esté divulgué par tout l'Empire, chaque meschant homme fut si fort ecarré que vous eussiez crû la meschanceté s'estre evanouie.

L'Empereur Tam en fit autant lorsqu'il fut parvenu à l'Empire, il choisit de meme entre tous le sage Y-yn, & voila que chaque meschant homme se retourna à une meilleure vie, ou s'eloigna si loin qu'on eust dit que les meschans eussent cessé de vivre.

C'est de ce sage Cao-yao dont nos histoires parlent avec tant de veneration, c'est de luy que nous tenons ce merveilleux Livre qui a pour titre, Consultations ou dialogues entre Cao-yao & l'Empereur.

C'est dans ces dialogues que les Princes & les Rois doivent apprendre la maniere de bien gouverner les peuples. Celuy qui commande en Terre, dit-il entre autres choses, doit à l'exemple du Ciel se faire & s'accommoder generalement aux voeux & aux souhaits des Sujets, & se laisser enfuite determiner par leurs merites ou demerites à les elever, ou à les abattre, à les recompenser, ou à les punir: Encore qu'il n'y ait rien, ajoute-t'il, que le Ciel n'entende & ne connoisse, comme estant la source & l'origine de toute nostre raison & intelligence, & que dans la dispensation de ses faveurs il ait egard aux merites d'un chacun en particulier, neanmoins les voeux & les souhaits des peuples sont sa voiie primitive, c'est par là qu'il commence, & c'est là le but & la fin de son gouvernement; ainsi il est vray de dire que la voix & les voeux du peuple sont la voix & les voeux du Ciel, & que ce que le peuple voit & entend, que ce qu'il aime, & ce qu'il hayt, le Ciel pareillement le voit, l'entend, l'aime & le hayt; ou si vous voulez, que le Ciel voit par les yeux du peuple, que le Ciel entend par les oreilles du peuple, & que c'est par le peuple & par ses merites qu'il est antecedemment meu & determiné aux recompenses, ou aux chatimens: Le Ciel, dit-il encore, ne determine pas,

mais s'il voit des mechans il les chatie, s'il voit des gens de bien il les fait proppever: Que le Ciel envoye des calamitez ou des proppentez cela depend de la vertu: Un chacun peut encore eviter les calamitez que le Ciel envoye, mais celles que celuy là se fait & se forme par ses vices & par ses crimes, il ne les peut eviter qu'en s'amandant & en se corrigeant: Que si le peuple ne suit pas les mouvemens de la vertu, & ne se soumet pas à la correction de ses crimes, le Ciel l'avertit par de sinistres prodiges, afin qu'il retourne à sa premiere rectitude & naturelle probité.

La personne Royale a au dessus de soy le Ciel qui la regarde, le peuple a les yeux tendus sur elle, & les Esprits sont presens ça & là à ses costez, choses certainement à imprimer de la crainte & de la terreur! Encore que le Ciel regarde le Roy comme son fils, neanmoins s'il luy sera toujours favorable, ou si un jour il luy sera contraire & luy ostera l'Empire, c'est ce qu'il n'a point encore determiné, le Ciel n'ayant point de passion, de volonté & d'inclination determinée. Si le Prince sçait respecter le Ciel & luy obeir, s'il est attentif sur soy-meme, si dans tous ses mouvemens, actions, discours, pensées il se regle & se comporte comme si le Ciel le regardoit & luy estoit là present, de façon qu'il ne souffre pas meme une seule mauvaise pensée, c'est alors que son esprit & sa pensée penetrent le Ciel, & que le Ciel l'aide amoureusement, le protege & etend les bornes de l'Empire qu'il luy a mis entre les mains. Il en est de meme du peuple; encore qu'il ait toujours les yeux & l'esprit tendus sur la personne du Roy, & qu'il mette en luy toutes ses esperances, si ne faut-il pas pourtant se fier absolument à l'esprit & au naturel du peuple; parce qu'il peut flechir & incliner tantot d'un bon costé, & tantot du mauvais: Mais si le Prince par sa pieté & par sa bonté cherit ses peuples & les protege, s'il les aime comme ses Enfans, & s'il ne peut souffrir qu'aucun d'eux, pas le moindre sujet, pas la moindre femmelette ne se ressente de sa Royale beneficence, c'est alors que ce coeur d'une pieté si vaste & si etendue, se repandant sur les peuples, les peuples repandront agreablement le leur sur luy, le respecteront, l'aimeront, & se soumettront volontiers à un Prince si pieux & si benin. S'il arrive donc que le Prince que le Ciel a eleué à la dignité qu'il possede, laisse entrer la moindre pensée mauvaise, qu'il sçache qu'il deviendra le mepris & l'aversion du Ciel, & que s'il souffre la moindre chose qui soit contre l'ordre & la raison, le peuple en meme temps l'aura en horreur & en aversion. Que cette Souveraine dignité que le Ciel a transmise sur la personne d'un Souverain est donc dangereuse, & qu'elle est donc formidable, puis qu'encore qu'avec un soin assidu, avec une crainte & une apprehension continuelle, vous tachiez de jour en jour d'accumuler vertu sur vertu, vous ne —

pouvez cependant point vous promettre seurement une issue heureuse de vostre Regne!

Il n'y a donc que la vertu seule qui consiste dans la pieté, dans la bonne foy, droiture, fidelité & reverence qui affermisse & soutienne les Royaumes & le gouvernement? Si une fois vous la negligez, voila l'indignation du Ciel, la dissension des peuples, & l'aversion des Esprits que vous vous procurez & que vous vous attirez sur la teste!

Si vous dominez sur les Provinces, cela vous est venu par l'ordre souverain du Ciel; mais comme cette auguste nature n'a point d'amour particulier, on ne peut s'y fier que difficilement, & il est incertain si cet ordre sera long ou court, s'il sera stable ou s'il changera. Les commencemens d'un Empire peuvent estre floriſſans, une revolution peut arriver, la fin en peut estre miserable; tant il est vray que le Ciel ne regarde qu'à la seule vertu du Prince? Si le Prince s'attache donc à dompter ses passions en sorte que n'ayant en veüe que la vertu, l'equité & la raison, il ne s'en departe jamais d'un moment dans quelque occurrence que ce soit, c'est dans cela seul qu'il peut esperer, & qu'il doit fonder la constance & la stabilité des faveurs & des graces du Ciel à son egard: Que si au contraire la vertu luy manque, s'il se laisse emporter à ses passions, & à ses convoitises particulieres, ou si ayant taſché de se surmonter soy-meme, il ne persevere pas constamment; qu'il craigne alors que la volonté du Ciel ne le rebute & le repousse. Apres tout, encore que la volonté du Ciel soit incertaine & inconnue aux hommes, toutefois il est constant que cette relation reciproque du Ciel avec l'homme n'erre point, ou ne se trompe point, & consequemment que si vous voulez que vostre Empire soit stable & de longue durée, il faut de neceſſité que vous vous attachiez constamment à la vertu, vous avez l'exemple de l'Empereur Chie, que le Ciel pour son impieté a repudié, vous avez celuy de vostre Ayeul Chim-tam, que pour sa vertu & sa pieté singuliere il a elevé à l'Empire.

Mais voyons la reponse que nostre illustre Maistre fit en trois mots à son disciple Cu-cum qui le consultoit sur l'amitié? Avertiſſez confidemment & cordialement vostre Amy lorsqu'il peche en quelque chose, & le dirigez doucement & amiablement dans la voye dont il s'est ecarté: Que si vous ne pouvez rien faire, ceſſez pour lors circonspect & prudent, de crainte que vostre importunité ne tourne à vostre deshonneur.

Voicy aussi ce que Cem-çu, un des disciples de nostre Maistre disoit au sujet des Lettres & des Arts Liberaux. Comme l'etude & l'exercice des lettres consiste principalement dans les exemples, enseignemens & monumens des Anciens Sages, & que c'est par là que les Sages se concilient & s'associent des Amis, & que par le moyen des Amis ils s'entre-aident mutuellement pour la vertu & la perfection de l'esprit; il est evident que le Sage ne recherche point tant les lettres que par les lettres il recherche la vertu.

Septieme Partie.

Cu-lu ne se lassant point d'interroger son Maistre sur la maniere de gouverner, il luy repond en un mot. Commencez par donner de bons exemples de vertu à vos Sujets; prenez ensuite de vous-meme soin des affaires du peuple, & entrez volontiers en part de ses peines & de ses travaux. Je n'ajoûte que ces deux choses à vous recommander, gardez les constamment, courageusement sans vous ennuyer, sans vous relascher.

Le Prefect Chum-cum luy ayant fait la meme demande, il luy dit: Ayez au dessous de vous des Officiers dont vous vous puissiez servir dans les affaires; sçachez dissimuler prudemment, pardonnez les petites fautes, & elevez aux honneurs & aux Charges publiques des gens reconnus pour Sages & vertueux: Ainsi vous songerez à vostre bien & à celuy des autres.

Mais comment connoîtray-je les qualitez de ces Sages & vertueux pour les elever? Elevez premierement ceux que vous connoîtrez, un seul si vous n'en connoissez qu'un, & à l'egard de ceux que vous ne connoîtrez pas, est-ce que les autres ne les connoîtront point aussi & les negligeront?

Le Roy de Lu estant mort, l'on avoit mis en sa place contre le droit & l'equité, non pas son fils, qui estoit deja en fuite hors du Royaume, mais le Prince Che son petit fils qui par la force des armes avoit injurieusement empesché de revenir son pere, & qui pour couvrir en quelque façon son infamie, appelloit un sien Oncle du nom de pere: Or Cu-lu qui desiroit sçavoir le sentiment de son Maistre, qui revenoit tout fraichement du Royaume de Cu, se hazarda de luy demander ce qu'il feroit dans une telle conjoncture s'il estoit Magistrat.

Jamais, luy repondit-il, on ne doit violer l'ordre par lequel la nature a soumis & attaché le fils au pere; mais pour moy, avant toutes choses je reformerois le nom du Prince.

A quoy bon cette reformation de nom, replipua Cu-lu, quand il y a tant d'autres choses de si grande importance à faire!

Un homme sage, luy dit Confucius, dans les choses qu'il n'a pas encore bien comprises, ne se haste point tant de parler, il se tient comme en suspens, & ne lache point ainsi d'abord temerairement ce qui luy vient dans la pensée, Ecoutez-moy:

Si le nom que prend le Prince n'est pas son vray nom, & s'il ne luy convient pas de droit, en sorte que dans le front meme de l'homme le mensonge reluise & se fasse voir, assurement que ce qu'il dira, & ce qu'il commandera ne sera pas bien & volontiers receu des oreilles & des esprits; & cela estant, les affaires publiques ne s'acheveront jamais, tout demeurera en suspens, le bien de la Societé humaine, qui consiste dans l'ordre des devoirs, & dans un concert ou accord mutuel des choses, relaschera, les crimes ne seront plus punis selon les Loix, & le peuple malheureux demeurant dans l'incertitude de ce qu'il doit suivre ou fuir, ne sçaura où mettre seurement ni pieds, ni mains.

Le nom du Prince doit donc estre tel qu'il puisse estre proferé sans que le Prince en puisse rougir, & sans que les Sujets s'en puissent offenser, de façon qu'il soit appellé fils s'il est fils, neveu s'il est neveu: Il ne faut pas que dans les paroles d'un Prince l'on puisse rien remarquer de vain, de honteux & de temeraire. Que cecy suffise pour vous faire entendre que ce changement de nom que je demandois au commencement est de plus grande importance que vous ne pensiez.

Mais sçachons ce que Fan-chi peut avoir dans l'esprit, car je le vois tout triste, & il me demande que je l'instruise de l'agriculture & du jardinage, comme si j'estois laboureur ou jardinier; est-ce qu'ennuyé des affaires de son temps il voudroit abandonner l'etude des Lettres, & se retirer à la campagne?

Si ceux qui sont dans les premieres Charges de la Republique s'appliquent soigneusement & se plaisent à regler le dehors & l'exterieur de leur personne conjointement avec le dedans & l'interieur de leur esprit, il n'y a pas un Sujet qui ose ne les pas craindre & honorer: Si d'ailleurs dans toutes leurs actions ils n'ont en veue que l'equité & la justice, il n'y aura de meme personne qui ose ne leur pas obeir en tout, & ne se pas soumettre à leurs volontez: Si enfin ils font paroitre leur affection & leur bonne foy dans leurs paroles & dans leurs actions, il n'y aura qui que ce soit qui ose ne leur pas prendre la pareille, & ne leur pas aussi tot temoigner sa sincerité & sa bonne volonté. Cela estant, les peuples des quatre Regions du Monde viendront d'eux-memes en troupe, leurs petits enfans sur leurs espaules, se ranger sous un si doux gouvernement; de façon que les champs ne manqueront pas de cultiveurs, ni ceux qui les cultiveront d'alimens: Pourquoy donc vous appliquer à l'agriculture, vous qui pouvez cultiver vostre esprit & celuy des autres, & par cela meme avoir soin de l'agriculture?

Ne vous imaginez pourtant pas que je veüille que vous mepriziez l'agriculture, tous nos Sages Philosophes l'ont toujours eu en grande estime, & l'on sçait que nos anciens

Rois la

Rois la considerent comme la base de l'Empire, & comme une espece d'Element dans lequel le peuple vivoit & se conservoit comme le poisson dans l'eau. Nos Empereurs les plus celebres Xum, Yu, Ven, & Vu-uan, ne sçeurent-ils pas joindre à l'etude de la Philosophie l'etude de l'Agriculture : ne croyant pas qu'il fut indigne de la dignité Imperiale de mettre eux-memes la main à la charue, & de labourer chaque année quelque partie de champ dont ils tiroient des libations & le vin qu'ils offroient en sacrifice à l'Empereur du Ciel ? Ce rare exemple tendoit d'ailleurs à une autre fin ; car ils vouloient que les Princes apprissent par l'usage meme à avoir pitié des durs travaux de leurs pauvres laboureurs, jusques là que pour leur en rafraichir souvent la memoire il y en eut un qui fit suspendre un soc de charue dans son Palais ; outre qu'ils pretendoient par ce noble exercice retirer les Princes des delices, de l'oisiveté & du luxe, qui sont ordinairement pernicieux à la Republique.

Encore que vous ayez appris les trois cent Chapitres des Odes, que vous ayez beaucoup peiné, beaucoup etudié, & que vous soyez meme elevé au gouvernement de la Republique ; si toutefois vous ne sçavez pas les devoirs de vostre charge, comme si ayant, par exemple, esté envoyé Ambassadeur aux quatre parties de l'Empire, vous ne pouvez pas de vous-meme & sur le champ repondre juste aux demandes des Rois vers lesquels vous estes envoyé, de quel usage pourra estre toute cette etude, à quoy enfin pourra servir toute vostre Science si vous ne la sçavez pas mettre en pratique !

Je ne sçaurois trop le repeter ; si la personne de celuy qui gouverne les autres est droite dans toutes ses actions, & portée à toute sorte de vertu, les Sujets d'eux-memes sans peine, sans menaces & sans exhortations se porteront aussi à toute sorte de vertu, attirez par l'exemple de leur Gouverneur : Si au contraire il n'a ni probité, ni droiture, il aura beau les exciter & les exhorter, ils ne suivront point ses semonces ; les paroles pourront bien avoir quelque force pour les attirer, mais les actions les detourneront plus puissamment.

Helas autrefois le gouvernement des Royaumes de Lu & de Guei estoit le meme en bonnes Loix & en bonnes Coutumes qui faisoient une profonde paix ! Il est bien encore le meme, mais helas, c'est en vice, en trouble, & en discorde !

Lorsque Cum-cu-kin estoit Prefet, il vivoit content de sa condition ; estoit-il hors de charge, il demeuroit doucement & paisiblement en homme privé dans sa maison ; quand il luy venoit quelque surcroit de biens, il disoit d'abord en luy-meme, en voila assez d'amassé ; s'il luy survenoit quelque perte & quelque malheur, il ne laissoit pas de dire, j'en ay encore assez ; mais lorsque l'abondance revenoit, aussitot il se disoit, j'en ay meme assez pour la splendeur.

Quelle affluence de monde, disoit un jour Confucius en allant au Royaume de Guei ! C'est pour voir ce grand Confucius, luy dit

le disciple Gen-yeu qui conduisoit la caleche, que leur — souhaiteriez-vous ? Des biens moderement, et de bons — enseignemens.

Si quelque Prince se servoit de moy, de mes avis et de mon conseil, j'ose esperer qu'en un an j'aurois fait quelque progrez, que j'aurois du moins osté les plus gros vices, et qu'en trois ans l'affaire seroit bien avancée.

C'est un ancien Proverbe, et nos Majeurs n'ont jamais rien dit de plus vray, Que si un Prince de probité pendant l'espace de cent ans administre le Royaume par soy, par ses fils, et par ses petits fils, qui tous luy ressemblent, il n'y aura point de — mechans, quelques scelerats qu'ils puissent estre, qu'il ne — convertisse, et ne fasse rentrer dans la voye de la vertu, jusques là qu'il abolira meme les peines et les supplices de la mort, non — point par la crainte et par la terreur, mais par l'amour qui les contiendra dans leur devoir.

Que s'il se trouvoit donc un Prince d'une sagesse et d'une vertu singuliere, que ne feroit-il point heureusement refleurir la vertu naturelle que le Ciel a donnée à tous les Mortels ?

Si quelqu'un sçait bien regler sa propre personne, quelle peine et quelle difficulté trouvera-t'il dans l'exercice de la — Magistrature ? Si au contraire il ne peut pas se regler soy-meme, comment reglera-t'il, comment conduira-t'il les — autres !

Tsin-cum le Roy de Lu demande à Confucius s'il ne luy pouvoit point dire en un mot ce qui peut relever, ou faire — fleurir un Royaume ? Il n'est pas aisé, luy repondit Confucius, de terminer ainsi en un mot une chose si grande et si difficile, cependant je tascheray de comprendre beaucoup de choses en peu de paroles.

C'est un Proverbe d'une verité incontestable, que faire le Roy est une chose difficile, et que faire le Ministre du Roy n'est pas chose facile. Quel soin et quelle vigilance ne doit donc — point apporter un Prince pour se concilier l'amour du Ciel et de ses Sujets, et pour se conserver cet amour, qui est — assurement la base et le fondement des Empires ?

Ce n'est pas aussi une chose aisée de determiner en un mot ce qui fait la ruine d'un Royaume ; cependant ce Proverbe — comprend aussi bien des choses en peu de paroles. Je ne desire pas de faire le Roy, mais si je le faisois, je me soumettrois moy-meme à mes paroles Royales et à mes Edits, et je — souhaiterois avec passion que personne n'y contredit.

Et de fait, si les ordres de celuy qui commande sont equitables et accommodez à l'utilité publique, en sorte que personne ne s'y oppose, peut-on demander un plus grand bonheur ? Si au contraire ils ne sont ni equitables, ni utils au public, et cependant que

personne aussi ne s'oppose, ne dise mot, & ne reprenne pas celuy qui commande, c'est alors assurement qu'on peut dire que tout est perdu, & que l'Estat est menacé de sa derniere ruine.

Au Prefect du Bourg de Xe, qui l'interrogeoit sur la maniere de bien gouverner, il ne dit autre chose sinon: — Gouvernez de telle maniere que ceux qui sont prés & presens se rejouissent, que ceux qui sont loin & absens viennent d'eux-memes.

Pour vous, dit-il à Cthiu son disciple qui luy faisoit la meme demande, comme vous estes dans la Magistrature, deux precautions vous sont absolument necessaires; la premiere, de ne presser pas vos ordres & vos mandemens avec violence & precipitation pour vous faire incontinent obeir; l'autre, de ne prendre pas garde à de certains petis gains ou profits de peu de consequence; car en voulant ainsi toujours tout haster & tout precipiter, vous ne pourez assurement pas connoitre les choses dont la connoissance cependant ne vient ordinairement que lentement & à la longue. Et si vous prenez garde à certains petis gains & petis avantages, il arrivera que de grandes choses & de grandes affaires manqueront & ne se feront point.

Le Prefect du Bourg de Xe ajant dit bonnement à Confucius que les paysans en usoient fort bien & fort simplement, de façon que si un père, par exemple, avoit derobé une brebis, le fils l'alloit droit devant le Juge porter jugement contre son pere, Confucius luy dit. Mes paysans sont aussi de bonnes gens & fort simples; mais ils en usent un peu autrement; car si par hazard le fils a fait quelque grande faute, le pere tasche de la cacher par la raison seule que c'est son fils, & si le pere a aussi par hazard commis quelque crime, le fils cache la chose à tout le monde, & principalement au Juge. Il me semble que dans cette envie de cacher du fils & du pere il y a quelque bonté & quelque simplicité. Ne sçavez-vous pas que le sage Xum, qui a esté le cinquieme de nos Empereurs, cacha fort soigneusement son pere qui avoit commis un homicide, & que pour le sauver il le porta luy-meme en cachette sur ses epaules jusques au bord de la Mer?

Fanchi demanda à son Maistre un moyen d'acquerir la veritable vertu; il luy respondit. En quelque lieu & en quelque temps que ce soit l'etude en est necessaire: Si vous estes obligé de vivre en homme privé, gardez constamment la decence & la gravité: Si estant dans les charges il faut mettre la main à quelque ouvrage, à quelque affaire publique que cela se faste soigneusement, meurement, tranquillement. Du reste, pour vous parler generalement, en traitant avec les hommes ne vous departez jamais de la bonne-foy & de la verité, fussiez-vous entre les Nations barbares?

Cu-cum demande le moyen de devenir un grand homme

du premier ordre; Confucius repond. Celuy qui dans toutes ses actions a de la pudeur, qui à la premiere apparence de turpitude & d'iniquité craint & fremit d'horreur, & qui estant envoyé en Ambassade aux quatre Parties de l'Empire, ne deshonore point par sa negligence, ou par son imprudence la Legation de son Prince; celuy là pourra estre dit un homme rare, excellent, & du premier ordre.

Au second ordre il faut mettre ceux qui justement & à bon droit sont dits & censez par leurs parens & alliez obeïssans, & par leurs compatriotes respectueux envers leurs Majeurs & leurs aînez.

Pour ce qui est de ceux, qui bien qu'ils ne distinguent que tres peu le vray du faux, ont neanmoins dans leurs discours une certaine fermeté ou determination d'esprit pour la verité & demene dans toutes leurs actions une determination ferme & resolüe à achever ce qu'ils auront commencé; ah! qu'avec cette dureté & cette espece de constance mal fondée ils ont l'esprit capable de peu de chose! Neanmoins comme pour l'ordinaire ils ne font tort à personne, ce qui merite quelque espece de loüange, on les pourroit mettre après ceux du second ordre.

Que si je n'entrouve pas qui tiennent le Milieu, auquels je puisse, comme je souhaiterois, enseigner ma doctrine pour pouvoir estre par leur moyen repandüe & divulguée, il faudra communiquer avec deux sortes de gens, Sçavoir ceux qui ont de belles connoissances, mais qui n'achevent rien, & ceux qui n'ayant pas de ces belles & hautes connoissances, ont toutefois du courage & de la constance dans ce qu'ils ont une fois entrepris; car ceux là poussez par leur naturelle grandeur d'ame, pourront enfin heureusement avancer, & prendre exemple sur ceux qui seront plus avancez, & ceux cy ont du moins cela de bon, qu'il y a de certaines choses dont ils se prennent soigneusement garde, & auxquelles ils ne se laissent pas aisement, & temerairement aller; de façon que ceux cy & ceux là pourront estre ramenez ou reduits à un juste Milieu.

Je ne sçaurois hors loüer & approuver le Proverbe de nos Meridionaux. Un homme, disent-ils, qui n'a pas de constance, ne sçauroit exercer ni l'art de deviner, ni l'art de la Medecine. Le Prince Chen-cum a voulu confirmer ce Proverbe par cet autre: Celuy qui ne cultivera pas assidûment & constamment sa vertu, s'attirera un jour du blame, & du deshonneur, & j'ay dit souvent ailleurs que tous ceux qui n'exercent pas constamment leur vertu, n'ont rien à quoy ils soient utiles. Est-ce que

les Mortels aveuglez ne peseront & ne reconnoitront jamais cette verité ?

Un homme de bien & Sage s'accorde autant que le droit & la raison le permettent avec tout le monde, de telle sorte neanmoins qu'il n'est point un avec la populace: Au contraire celuy qui est meschant & fou se fait sans aucun chois un avec tout le monde, & ne s'accorde neanmoins avec personne dans ce que le droit & la raison prescrivent.

Si generalement tout le monde estoit content d'un homme, dit Cu-cum, que vous en semble ? Ce n'est pas assez repond Confucius, pour qu'on puisse certainement determiner de sa vertu & de sa Sagesse. Mais si tout le peuple hayt quelqu'un, qu'en direz-vous ? Cela encore ne suffit pas. Le meilleur & le plus seur est, si les plus grands de bien du peuple l'aiment, & si les plus meschans le hayssent, - je seray alors dire seurement qu'il est homme de bien & Sage.

Il est veritablement aisé de servir un homme Sage, & d'executer ses commandemens, parcequ'il mesure toujours les forces & les facultez de ceux à qui il commande; mais il est fort difficile de le divertir, acause que si vous luy offrez un divertissement qui ne soit pas convenable à l'honnesteté & à la raison, il ne l'acceptera pas. Il est au contraire difficile de servir un fou, parceque mal à propos sans raison & sans clemence il demande des choses qui soient de la derniere perfection, auxquelles il ne manque quoy que ce soit. Mais il est tres facile de le divertir, parceque quelque sale & illicite divertissement que vous luy puissiez presenter, il l'accepte & s'en delecte.

Le Sage jouit d'une profonde paix, & toutefois sans faste & sans orgueil; le fou se plait veritablement en luy-meme & s'applaudit; mais il n'a pas de veritable paix, parcequ'il est depourveu du veritable bien, de la veritable vertu.

Une grande constance, une grande patience, une grande candeur, & une certaine lenteur & precaution à parler, sont comme quatre degrez par où l'on approche à l'integrité & innocence d'esprit que le Ciel a donnée à nostre nature.

Avoir une certaine ardeur d'amour pour la vertu, une certaine exactitude & passion efficace à avertir les autres de leur devoir, une grande Serenité de visage, & beaucoup d'affabilité dans le discours, une ardente passion pour la vertu mutuelle & pour les offices reciproques à l'egard des amis & familiers, une certaine maniere douce & respectueuse à l'egard des freres, ce sont là les qualitez

requises pour un homme qui veut instruire les autres, et estre Maistre entre les siens.

Si pendant sept ans un homme sage et vertueux instruit le peuple des choses qui regardent son devoir, tant à l'egard de ses parens, qu'à l'egard du Prince, les citoyens et les sujets — pourront devenir experts aux armes: Mais d'employer à la guerre un peuple sans vertu, et sans instruction, c'est en — verité mepriser les siens, et exposer la Patrie à un grand — danger.

Yven demande à son Maistre, quelles sont les choses — dont on doit rougir? Confucius repond. Occuper une — Charge publique dans un Royaume où les Loix fleurissent, et ne contribuer en rien soit par son travail, soit par son — conseil à l'utilité publique, et cependant jouir des emoluments Royaux, c'est une chose bien honteuse. D'ailleurs dans un Royaume où les Loix sont negligées se tenir les bras croisez dans l'oisiveté et la paresse, lorsqu'il faudroit principalement songer à secourir sa Patrie qui periclite, et cependant jouir de ses emoluments de sa Charge, c'est aussi une chose dont on doit rougir de honte.

Le mesme disciple demande à l'egard d'un homme qui — seroit exempt des quatre vices ordinaires, et qui cependant par vanité et par gloire, par complaisance ou par cupidité ne feroit rien du tout, si cet homme pourroit estre censé avoir cette premiere vertu et innocence que le Ciel a donnée aux hommes? Confucius luy repond, que c'est un cas fort rare et fort difficile, mais que du reste il ne sçait pas si cet — homme seroit dans ce premier estat de raison et d'innocence.

Un homme grave et sage qui songe continuellement — aux moyens de passer doucement et commodement la vie dans sa maison, et qui ne travaille principalement — que pour cela, ne merite pas d'estre censé sage.

Si dans un Royaume les loix et l'autorité d'un bon Prince sont en vigueur, vous pouvez parler confidemment et fortement, confidemment et fortement agir: Que si au contraire l'autorité des loix et du Prince y sont mepriseés, il ne faut pas laisser d'agir confidemment et fortement; mais vos discours doivent estre plus doux et plus soumis, de crainte d'aigrir plutot le mal du corps que de le guerir.

Celuy qui a la vertu a indubitablement en main — les discours et les enseignemens pour la rendre —

recommandable, mais il ne s'ensuit pas que celuy qui a ainsi les discours tout prests, ait la vertu. De plus, celuy dont la vie est excellement integre & innocente a indubitallement une certaine force & fermeté d'esprit; mais il ne s'ensuit pas indubitablement que celuy qui est fort de la sorte ait l'integrité & l'innocence.

Nos Annales font mention de quatre hommes d'une destinée bien extraordinaire. Des deux premiers ni l'un, ni l'autre ne mourut de sa mort naturelle, tous deux furent tuez, quoy qu'ils fussent d'une force de corps prodigieuse, jusques à trainer des bateaux sur le sable, & qu'ils fussent tres adroits à lancer le javelot; les deux autres, sçavoir Yu & Cie furent elevez à l'Empire, quoy qu'ils ne fussent aucunement considerables pour la force & pour les richesses & qu'ils menassent une vie basse & pauvre, cultivans la terre de leurs propres mains. Ô la grande vertu de Yeu & de Cie, quelle estime n'en doit-on point faire?

Encore que la vertu naturelle du coeur ne soit presque autre chose qu'une certaine conformation ou conformité continuelle de l'esprit avec la loy du Ciel, neanmoins comme le coeur de l'homme est fort inconstant & mobile, il arrive, sans meme que nous y prenions garde, que cette vertu ne se perd pas tout à fait, elle est neanmoins de temps en temps comme obscurcie par de certains nuages. C'est pourquoy un homme peut estre homme de bien & sage, & neanmoins estre de temps en temps depourveu de cette tres pure & tres tendre vertu. En un mot, le sage est capable d'une legere erreur, d'un leger peché; mais il est impossible qu'un homme soit en meme temps & meschant, & doué de cette vertu parfaite; car il seroit conforme avec le Ciel, & ne le seroit pas.

Celuy qui aime peut-il ne pas estre quelquefois dur & fascheux en certaines choses envers son amy? Un Ministre qui est fidele à son Prince, & veritablement Ministre, peut-il ne le pas avertir de son devoir?

Ne vous etonnez point que ce petit Royaume de Chim ait ainsi demeuré si longtemps paisible, riche & invincible entre deux tres puissans Royaumes, contre l'ambition & la puissance de ses voisins? Toutes les fois qu'au nom du Prince il falloit faire sçavoir quelque chose aux Rois voisins, quatre Ministres sçavans, fideles, sages & prudens y mettoient la main. Le premier commençoit par exposer simplement

la pensée du Prince dont il estoit bien ~~[illegible]~~ instruit? Le second examinoit la depeche, & confirmoit la chose par des raisons justes, & à propos, & par des exemples convenables des Anciens; le troisieme retranchoit ce qui luy sembloit estre de superflu, & ajoûtoit ce qu'il croyoit qui y manquoit, arrangeoit & disposoit toutes choses en meilleur ordre, & repandoit meme dans le Style de l'agrement & de l'ornement; le quatrieme ajoûtoit encore quelque grace & quelque beauté particuliere à l'ouvrage, tirant ce qui pouvoit s'y estre glissé de trop ancien & usé. Or je vous prie, effacez ce que ceci qui se faisoit ainsi par quatre illustres personnages de si bon accord, auroit pû n'avoir pas une heureuse issue?

On luy demande son sentiment sur quelques Ministres de divers Princes? Cu-cham, repondit-il, est bienfaisant, il passe generalement pour tel, quoyque censeur & juge severe. Cu-ji, n'est-ce pas cet homme, cet homme? Il vouloit marquer qu'il appuyoit un certain Gouverneur du Royaume de Cu qui se donnoit injustement le titre de Roy. Mem-cum-cho pouvoit estre Econome de quelque famille, mais sa capacité ne s'etend pas plus loin. Quou-chum, c'est l'homme du Prince Huou-chum qui deposa Pe-xi, cet exemple de patience, qui estant reduit à une extreme pauvreté, & à vivre du plus chetif mets qui fust, ne dit jamais de toute sa vie une seule parole de colere & d'indignation, considerant patiemment sa faute, & le merite de celuy qui luy avoit succedé.

Estre pauvre & ne hayr pas la pauvreté, c'est une chose bien difficile. Estre riche, & toutefois n'estre pas superbe, c'est une chose aisée.

Cu-lu luy demande ce qui pouvoit faire un homme parfait de tout point? Joignez la Science & la prudence de Iu, la moderation d'esprit de Mem qui ne connut jamais la cupidité & l'avarice; la force d'esprit & de corps de Pieu; l'adresse, l'industrie & les Arts Liberaux de Jeu. Enrichissez & ornez ces qualitez de manieres & de coutumes honnestes & civiles, & les temperez par la Musique, cette douce Maitresse de la concorde mutuelle & des bonnes moeurs. Joignez, dis-je, toutes ces qualitez en un seul & meme sujet, & vous en aurez fait un homme parfait.

Mais où est l'homme qui seul comprenne tout cela? Nous pouvons bien concevoir dans nostre esprit une perfection de la sorte, mais difficilement trouverons-nous celuy qui la possede. Mais qu'est-il aussi tant besoin que les hommes parfaits de nostre age soient absolument tels? Certainement si quelqu'un voyant un gain qui se presente, songe d'abord à la justice; si voyant la Republique, ou son Prince en danger, il expose & offre gayement sa vie; si dans les pactes & les promesses qu'il aura fait il n'oublie jamais la foy & la parole qu'il a une fois donnée; ouy certes, celuy qui sera tel pourra estre à bon droit censé homme parfait.

Est-il croyable, ce que tout le monde dit, que vostre Maistre

ne parle point, ne rit point, ne prenne jamais rien? Ceux qui font ces contes là, dit le Serviteur, excedent les bornes de la verité: S'il se presente une occasion de parler, & si le lieu & la raison le demandent, mon Maistre parle, & ainsi les hommes ne meprisent pas ses discours: S'il faut se rejouir, quand la cause du ris & de la joye est juste, alors il rit, & ainsi les hommes ne se mocquent point de son ris: Enfin si le droit & l'equité le permettent, il recoit ensuite ce qu'on luy offre, & ainsi les hommes ne trouvent point mauvais qu'il accepte des presens. Mais parce qu'en ce temps cy une telle moderation n'est pas ordinaire, on dit vulgairement que mon Maistre ne parle point, ne rit point, ne recoit rien. Cela sera de la sorte, dit Confucius comme tout etonné, chose assurement rare & merveilleusement louable! Mais cela sera pourtant comme vous le dites.

Le Prefect de Lu ayant commis une lourde faute contre son Prince, & craignant d'estre puni, s'en estoit fuit chez les voisins; mais peu de temps aprés il retourna, alla sur ses Terres, & pria ses Sujets de demander au Prince que ses biens fussent du moins pour quelqu'un de ses descendans. Ces detours, dit Confucius, me sont suspects, je crains que ce ne soient que des prieres ornées, & quoy qu'il dise je ne veux rien du Prince ni par finesse, ni par force, je ne le crois pas; je le croirois s'il se fust tout droit adressé au Prince, & non pas à ses anciens Sujets.

Le Roy de Cin dans les expeditions qu'il entreprenoit estoit dissimulé & frauduleusement industrieux, point de droiture, point de sincerité. Le Roy de Ci au contraire estant sincere, tenant fidelement ce qu'il avoit promis, & nullement dissimulé. Qui doute qu'en ce poinct celuy cy ne soit de beaucoup preferable à l'autre?

Le Roy de Ci estant mort, une grande Sedition s'eleve entre les gens du pays, les uns demandant l'ainé pour le Royaume, & les autres le cadet. Cependant l'ainé s'enfuit avec Pao son premier Ministre au Royaume de Kin pour faire des soldats, le cadet passant aussi à meme dessein au Royaume de Lu avec ses deux premiers Conseillers Chao & Chum. Le cadet ayant enfin esté vaincu, l'ainé entra dans le Royaume de Lu, & epouvantant les gens du pays, les obligea à tuer le Prince son ennemy, faisant cependant mettre en prison les deux Conseillers. Chao ne pouvant survivre à son Maistre, se tua, & Chum cedant à la fortune, soufrit la prison; mais estant ensuite sorty de prison par l'ordre du vainqueur, il devint enfin son premier Ministre. Le succez l'emporta sur l'esperance & sur les voeux de tout le monde; car les Barbares voisins ayant envahy le Royaume de Ci, ils furent en peu de temps

desaits & mis en fuite : Voilà le fait, maintenant les disciples demandent à leur Maistre si Chum, qui comme une espece de rebelle & de transfuge a fuiy le vainqueur, ne doit pas estre censé un homme impitié?

Confucius leur dit, Chum, comme vous ignorez pas, a sceu par son esprit, par son industrie & par sa prudence faire prendre les armes à divers petis Rois & Gouverneurs, se joindre avec eux, & chasser les Barbares, & en meme temps faire honneur à l'Empire, & affermir la famille Royale. Cela estant, peut-on demander plus de prudence, plus de vertu, plus d'equité? Si n'est pas vrai, dites-vous ingenuement, & en fidele serviteur comme il auroit deu faire avec son Maistre? Cependant il a quarante ans durant assisté le Roy de ses travaux & de ses conseils avec tant de gloire & de succez, qu'il commandoit au Roy-meme, non pas comme Empereur, mais comme le premier & le chef de tous les autres: Et si Chum n'avoit point esté, peut-estre servirions-nous presentement & vous & moy aux Barbares, & peut-estre aurions-nous les cheveux pendans comme eux. — Pourquoy donc, comme une ame basse & vile, ou comme quelque vile femmelette, sans pretendre de je ne sçais quelle petite fidelité, se fust-il pendu, ou noyé, ou jetté dans quelque fosse pour n'estre jamais en suite connu de personne?

Un celebre Prefect du Royaume de Suei ayant elevé un de ses sujets, sondomestique & comme à une Charge & dignité toute pareille à la sienne, acause de ses belles qualitez, de façon qu'il montoit à la Sale Royale avec son Maistre pour y traiter les affaires; Confucius admirant la rare vertu de l'homme que l'utilité publique avoit touché jusques à s'oublier, pour ainsi dire, soy-meme, & elever à un meme degré une personne de si basse condition, il s'ecria, ô rare exemple, ô illustre personnage, & qu'a voulu le Roy t'a elevé à la Charge honorable que tu possedes?

Le Prefect du Royaume de Lu entendant Confucius qui disoit que le Prince de Suei n'avoit ni l'esprit, ni les mœurs, ni les manieres d'un Prince, s'eleva d'abord & dit, comment le Royaume de Suei ne perit-il donc point? Attendez, repliqua Confucius: Il a trois Ministres qui avec beaucoup de prudence & d'adresse administrent heureusement les choses qui leur sont mises en main; l'un qui est commis pour recevoir les Ambassadeurs & les Etrangers; l'autre qui est preposé aux ceremonies publiques qui se font dans les Sales des anciens Rois; & l'autre qui est General des Armées: Comment pourroit perir un Royaume qui est soutenu par de si grands hommes, encore que le Prince ne se souvienne point de son devoir?

Lors que vous verrez un homme qui parle de grandes choses, & qui se vante temerairement enflé de faste & de superbe, observez bien ce qu'il fait, & vous souvenez que souvent la disette —

d'euvres est jointe à l'abondance de paroles.

Apres que le Prefect du Royaume de Ci se fut revolté, & qu'il eut assassiné celuy qui l'observoit, & le Roy avec luy, — Confucius qui auparavant avoit esté là le premier Magistrat, touché d'un crime si atroce, se lave le corps, & s'en va au plutot trouver le Roy Ngai-cum, & luy remontre qu'estant le plus proche voisin du Royaume de Ci, c'estoit à luy à — envoyer des troupes en armes pour prendre l'assassin & tirer la vangeance d'un crime que le Ciel a en horreur: Mais comme le Prince estoit vieux, & que ses Ministres n'osoient rien entreprendre, triste & affligé il leur dit; j'ay cru qu'il estoit de mon devoir de vous advertir d'une — chose de grande consequence, d'un si execrable parricide.

Cu-lu demande de quelle maniere il faut servir son Prince? Confucius repond: Ne trompez pas, & alors — opposez-vous confidemment au Prince qui se trompe, & luy remontrez sa faute.

Celuy qui est sage & vertueux se va toujours elevant de plus en plus: Celuy qui est fou & meschant, se va toujours de plus en plus rabaissant, semblable à un homme qui creuse un puy pour s'enfoncer enfin dans la boüe profonde de ses passions.

Les Anciens étudioient, & s'appliquoient premierement & principalement aux Sciences pour eux mesmes, tirant de là le fruit de la vertu & de la Sagesse: Mais les hommes de nostre temps s'etudient aux Lettres & aux Sciences pour les autres, sçavoir pour ceux dont ils esperent un vain applaudissement, ou quelque augmentation de bien & d'honneur.

Le Prefect du Royaume de Tsi ayant envoyé par honneur saluer Confucius qu'il avoit autrefois receu dans sa maison, Confucius pour honnorer le Maistre fait asseoir le Serviteur auprés de soy & luy demande, que fait ton Maistre? Mon Maistre, luy repondit-il, a beaucoup d'envie de s'amander & de se corriger, mais il ne peut pas encore venir à bout de ses souhaits. O l'excellent Serviteur, dit Confucius quand il fut sorti, l'excellent Serviteur qui en si peu de paroles a sceu comprendre de si amples louanges de son Maistre!

Quand vous n'estes pas dans un Office, n'en entreprenez point l'administration. Lorsqu'un homme Sage exerce une — Charge publique, il n'y a pas jusques ses pensées qui n'ayent rapport à cette Charge.

Le Sage a honte de ses paroles si quelquefois elles surpassent les effets. L'innocence, la prudence & la force sont les trois grands apanages du Sage, dont helas je n'en possede encore — aucun! L'innocent est constamment soumis à la Raison & —

au Ciel, & conſequemment ne ſe trouble de rien, quelque viciſſitude de fortune qu'il ſubiſſe. Le prudent diſtingue adroitement le vray du faux, le bien du mal, & ainſi ne balance point, douteux s'il ſera, ou ne ſera pas. Le fort enfin grand & invincible d'ame & de courage, ne craint rien, ne s'etonne de rien.

C'eſt de vous, cher Maiſtre, dont vous parlez, dit Cu-cum, ce ſont là les ſentimens que voſtre modeſtie ſinguliere vous inſpire.

Confucius s'eſtant apperçeu que Cu-cum ſ'attachoit entierement à comparer les differentes moeurs des hommes entre elles, il luy dit. Eſtes-vous ſage, Cu-cum? Pour moy je n'ay pas aſſez de loiſir pour me preſcrire mes propres, combien moins encore pour rechercher curieuſement les moeurs & la vie des autres?

Ne vous tourmentez, ne vous affligez pas de ce que les hommes ne vous connoiſſent point; affligez-vous plutot de voſtre impuiſſance & de voſtre foibleſſe qui fait que vous ne pouvez connoitre, & moins encore faire les choſes qui regardent voſtre office & voſtre devoir.

Si quelqu'un par une grande prevoyance, par ſes ſoupçons, & par ſes ſoins ne previent pas la fraude & la tromperie qui eſt encore fort eloignée, & s'il n'eſt point de ceux qui craignent continuellement tout, quoyque tout ſoit en calme & en ſeureté: Si quelqu'un, dis-je, a l'eſprit aſſez grand pour ne s'embarraſſer de tous ces ſoins & ces ſoupçons ſi fort ennemis de la ſocieté & du commerce mutuel des hommes, & que d'ailleurs il ait une ſagacité merveilleuſe pour preſſentir incontinent ce qui peut y avoir de fraude & de tromperie cachée; c'eſt celuy là qu'on peut dire eſtre veritablement ſage, clairvoyant & prudent.

Un homme du nombre des ſages, mais qui ne ſongeoit uniquement qu'à ſoy parlant un jour à Confucius, luy dit. Que faites-vous errant ainſi ſans ceſſe ça & là, & parcourant, comme je voi, toutes les terres de l'Empire! Tantot vous eſtes dans le Royaume de Tſi, Ci, tantot dans le Royaume de Lu; vous cherchez par tout à vendre voſtre doctrine, mais vous ne trouvez nulle part perſonne qui l'achete; n'eſt-ce pas là eſtre en vray Charlatan, un parleur & un jaſeur, mandier les vains applaudiſſemens d'une ignorante multitude, & peut-eſtre meme mandier quelque dignité?

Confucius pour reprimer un peu le faſte de l'homme, luy repond: Pour moy je n'oſerois vendre des ſottiſes & des paroles, & faire le jaſeur; mais du reſte je hay & je condamne un homme obſtinement attaché à une ſeule choſe, à ſon ſeul jugement, & qui aux premieres menaces de la calamité publique, cherche incontinent à ſe cacher, & n'oſe pas ſeulement penſer à retablir les loix, & à corriger les moeurs depravées des hommes.

Dans un rare & excellent cheval on ne loüe point tant la force, qu'on loue ſa docilité, ſa douceur, ſa facilité.

Payer les inimitiez & les injures par des bienfaits, que vous en semble? Confucius repond: Celuy qui le fait, par quoy enfin payera-t'il les bienfaits? Car la recompense de celuy qui fait du bien, & de celuy qui fait du mal doit estre differente.

Voicy donc mon sentiment: Par ce qui est droit & juste payez les injures & les inimitiez; par des bienfaits payez les bienfaits; je m'explique: Quelqu'un semble m'avoir fait injure, je ne m'en souviendray pas, & je ne la consideray pas comme faite à ma personne; mais la balance de la raison à la main j'examineray toutes choses pour pouvoir determiner ce qui est icy digne de haine, ce qui est digne d'amour, ce qui doit estre fuy, ce qui doit estre suivy. Que si toutes choses examinées je trouve que celuy qui m'a offensé est neanmoins par d'autres chefs, & simplement parlant, digne d'estre aimé, je ne noirciray assurement point par envie, a cause de l'injure qu'il m'aura faite, les louanges & les vertus: Mais s'il y a plusieurs choses qui le rendent odieux, & à bon droit exterminable, j'obeiray pour lors à la raison qui nous enseigne à hayr & à exterminer la meschanceté & les vices, & c'est là par ce qui est droit & juste payer les injures & les inimitiez.

Si personne ne me connoit, & ne veut recevoir ma doctrine, je ne me fasche pas contre le Ciel, & je n'accuse pas les hommes, je songe à me cultiver moy-meme, & commençant par les choses les plus basses, je m'eleve peu à peu aux plus hautes. Du reste, c'est le Ciel qui me connoit, & que m'importe d'estre connu des hommes?

Le Prefect du Royaume de Lu ayant reconnu l'atroce medisance d'un certain Mandarin contre Cu-lu, fit sçavoir la chose à Confucius, & extremement irrité, luy dit. Je puis, si vous voulez, par l'autorité de ma Charge, & meme par ma puissance chatier un si meschant homme, l'exterminer, & le faire jetter à la voirie.

Confucius qui apprehendoit que le Prefect ne poussast la chose à l'extremité, dit, comme il se fait d'ordinaire, pour le detourner, & pour consoler en quelque façon le disciple: Que la bonne administration d'un Royaume subsiste & continue heureusement, cela depend du decret du Ciel: Que la droite administration d'un Royaume vienne à decheoir, ou perisse, cela depend aussi du decret du Ciel: Que peut donc faire le medisant avec ce decret du Ciel? Pourroit-il perdre celuy que le Ciel protege, ou garder & proteger celuy que le Ciel a pour ennemy?

Il y a de certains Sages qui quelquefois suivent le Siecle, de façon qu'ils rejettent absolument tous les honneurs & les soins publics. Il y en a qui fuient le pays où ils demeurent, par ce qu'ils le voyent en trouble, & qui passent à un autre qui est bien administré: D'autres fuient la presence de leur Prince

quand ils le voyent de mauvaises moeurs: D'autres enfin fuient de parler avec un tel Prince. helas! il y en a eu sept qui des soins & des dangers publics ont ainsi fuy à l'oisiveté & au repos particulier.

Lorsque Cu-lu suivoit son Maistre passant de Royaume en Royaume, le garde de la porte du lieu où ils coucherent, qui estoit un de ces Sages cachez, luy demanda, qui est celuy que vous suivez? Confucius, respondit Cu-lu, Quoy, dit l'autre, cet homme qui connoissant quelque chose ne convient pas, ne laisse point de le faire, & veut en vain secourir l'Empire qui perclite? Je vois bien à entendre seulement cet instrument de pierre, & la Musique lamentable qu'il tire des cordes de cet instrument, qu'il est touché comme vous de la calamité publique; mais puisque personne ne le veut connoitre, ni se servir de ses avis, que ne laisse-t'il là une etude si importune? N'est-ce pas assez tenté, n'est-ce pas assez connu? ne devroit-il pas se souvenir de nostre Proverbe: Si le fleuve que tu veux passer est profond, passe-le à la maniere de nos Anciens, tes habits sur ta teste; s'il est de peu de profondeur & bourbeux, retrousse tes robes?

Confucius ayant entendu le discours de ce triste & severe Philosophe, dit en soupirant, O homme trop attaché à sa pensée! Il n'y a veritablement point de difficulté à faire ce qu'il fait, & à se tirer de peine & de danger; mais certes je ne me sçaurois soufrir agir de la sorte.

L'esprit des gens sages & pieux ressemble au Ciel & à la Terre, qui bien qu'ils soient assiegez de nuages, & qu'ils sentent les tempestes des Vents & des saisons, ne cessent jamais de faire leur devoir, d'engendrer, & d'entretenir les choses par leurs influences. Ainsi le Sage, quelques rudes & aspres que soient les temps, jamais ne cesse d'agir, toujours il songe au bien du genre humain; eu egard aux choses divines toujours il a compassion de ses confreres les Mortels, au dessus constamment il revere & respecte l'inviolable volonté du Ciel.

Dans les Annales de nos anciens Rois, dit Cu-cham, on lit que l'Empereur Cao-cum apres la mort de son pere se retira dans le jardin où estoit le Sepulcre, & que trois ans durant il le pleura pieusement sans parler à personne: Qu'est-ce que cela signifie, car cela est fort difficile à comprendre?

Confucius repond: Pourquoy, je vous prie, faire principalement force sur Cao-cum? Presque tous les anciens Rois estoient de meme. Vous n'avez qu'à lire le livre des Offices où il est enseigné que le Prince d'un Royaume, ou de l'Empire estant mort, le fils son successeur demeuroit en deuil trois ans; pieuse & importante coutume!

Celuy qui estant proposé pour gouverner les autres,

sçait agreablement temperer les choses, faisant toujours une juste distinction entre les personnes de basse condition & les gens de qualité, entre ceux qui sont bas & ceux qui sont élevez, pour aisement commander au peuple.

Se cultiver soy-meme par une attention & vigilance continuelle, c'est là le premier degré pour parvenir à la souveraine perfection. Le second est de se cultiver de telle maniere que vous rempliſſiez les vœux des autres comme vous souhaiteriez qu'on remplit les vostres. Le troisieme, se cultiver de telle maniere, & repandre si largement les richesses de vostre vertu & de vostre industrie, que vous procuriez la paix, & rempliſſiez generalement les vœux de tout le peuple, imitant Yao & Xum ces deux grands Princes, qui estoient comme dans une perpetuelle peine & inquietude qu'il n'y eut quelqu'un dont ils n'euſſent le cœur & la bienveillance, dont ils n'euſſent gagné l'affection par leur beneficence.

Vn certain Yuen, Sectateur du Philosophe Lao-kium, mais homme de fort mauvaises mœurs, estant assis indecemment les cuiſſes croiſées en attendant Confucius qu'il avoit autrefois connu; Confucius qui condamnoit en son esprit le peu d'honnesteté & de civilité de l'homme, & les autres vices de toute sa vie, ne pût s'empescher de luy dire: Lorsque vous estiez jeune, vous n'avez eu ni respect, ni soumission pour vos parens, lorsque vous avez avancé en age, vous n'avez eu ni merite, ni vertu qui vous ayent rendu recommandable; que sera-ce si vous ne mourez bientost, ou que vous ne changiez de vie, que de mal ne causerez-vous point par vos mœurs & par vostre mauvais exemple! Adieu, luy dit-il, en luy donnant un petit coup de son baston sur les cuiſſes, pour l'avertir de son indecence & de son incivilité.

Huitieme Partie.

Le Prince du Royaume de Guei plus amoureux de la gueure que de la vertu, s'avisa d'interroger Confucius sur la maniere de ranger une Armée en bataille: Confucius luy repondit, qu'il

avoit veritablement toujours entendu les choses qui regardent les Vaſes Sacrez, mais que pour ce qui eſtoit des choſes militaires il ne les avoit pas encore apprises: C'eſt pourquoy le Philoſophe voyant bien qu'il perdoit là ſon temps ſortit dés la pointe du jour pour ſe retirer.

Confucius eſtant dans le Royaume de Chim, les vivres manquerent, ce qui embaraſſa fort ſes Sectateurs, qui affoiblis par la faim ne pouvoient pourſuivre leur chemin; juſques là que Cu-lu temoignant ſon chagrin, demanda, ſi entre les gens meme de probité & de ſageſſe il ſ'en trouvoit de tels indigens? Confucius luy dit tout ſimplement en un mot: Celuy qui eſt homme de bien & ſage tient bon dans une grande indigence, celuy qui eſt fou & meſchant y perd incontinent courage.

Vous ſerez ſans doute ſurpris avec beaucoup de peine j'ay appris beaucoup de choſes, que je les ay miſes dans ma memoire, & que c'eſt pour cela que je m'en ſouviens ſi promptement? Il eſt vray, repondit Cu-cum, je me le ſuis toujours perſuadé de meme; eſt-ce qu'il en ſeroit autrement? Ouy, vous vous trompez, je ne connois, & ne penetre rien que par une ſeule choſe.

Qu'il y en a peu, mes chers diſciples, qui connoiſſent la vertu! Ne faire rien, & toutefois commander, cela n'appartient qu'à Xun. Ce ſage Empereur ne reſpirant que la vertu, ſe tenoit ſimplement aſſis dans ſon Trone la juſtice droit en voüe, laiſſant du reſte aller les choſes leur bon cours ordinaire, & ne faiſant rien autre choſe que cela.

Quant à la maniere dont il ſe faut gouverner dans les affaires pour profiter & eſtre utile aux autres, parlez ſimplement, & de bonne foy. Agiſſez conſtamment, gravement & meurement, & ſuſſiez-vous entre les Barbares du Midy, ou du Septentrion, vous vous trouverez eſtre utile: Si au contraire vous ne parlez ni ſimplement, ni ſincerement, ni de bonne foy, & ſi dans vos actions il n'y a ni ſolidité, ni gravité, ni maturité, vous pourriez eſtre au milieu de deux mille cinq cent familles, ou de vingt cinq, que vous ne ſervirez de rien.

Si vous eſtes droit en pied, contemplez ce ſchoſe comme ſi elles eſtoient là en ordre devant vous. Si vous eſtes en voſtre caleche, contemplez-les comme ſi elles eſtoient plantées ſur le timon; ainſi quelque part que vous ſoyez, vous agirez.

Cu-cham ecrivoit ces preceptes ſur le devant de ſa ceinture, pour faire voir l'eſtime ſinguliere qu'il faiſoit des enſeignemens de ſon Maiſtre.

Grande droiture du Prefect Su-yu! Le Royaume eſtant paiſible, il eſt comme une fleche, le Royaume eſtant en trouble,

il eſt comme

il est comme une fleche, toujours droit, toujours integre, toujours constant en ses paroles & en ses actions.

Grande Sagesse du Prefect Kie! Le Royaume est-il paisible, & les Loix en vigueur, il entre d'abord dans — l'administration de la Republique; le Royaume est-il en trouble & les Loix mesprisées, il sçait d'abord se retirer & demeurer inconnu.

Quelqu'un est digne que vous luy parliez, & meme si vous ne luy parlez pas vous le perdez: Quelqu'un ne merite pas que vous luy parliez, & meme si vous luy parlez vous perdrez vos paroles: Un homme prudent ne perd ni homme, ni paroles.

Un homme qui a l'ame grande, & une vertu solide ne demande point de vivre en sorte que sa vie fasse tort à sa vertu; bien loin de là, tel prodigue sa vie pour donner la derniere perfection à sa vertu.

Un artisan veut-il mettre la main à l'ouvrage qu'il a entrepris, il commence assurement par aiguiser ses instruments: Vous voulez devenir gens de bien, attachez-vous à servir les plus sages des Prefects qui soient dans le Royaume; contractez amitié avec les plus gens de bien de ceux qui font profession de science; c'est là le chemin qu'il faut tenir.

Yen-yuen consultant son Maistre sur l'administration du Royaume; Confucius qui connoissoit les grands talens, & le merite singulier de ce disciple, luy dit en trois mots: Dans les — affaires suivez les Rits & les Coutumes de la famille Imperiale de Hia: Dans vos mœurs imitez la Simplicité de la famille — Imperiale de Dyn: Dans les Ceremonies Sacrées prenez la Tiare de la famille de Cheu qui regne presentement: Que vostre Musique soit de Xao avec ses danses graves & modestes: Banissez les chansons du Royaume de Chim: Eloignez de vous les grands parleurs; les chansons des hommes sales & les grands causeurs sont bien dangereux.

Quand on ne premedite pas de mille Stades loin les choses — & les affaires, les malheurs sont sous la table & sous le tapis.

Helas, j'ay encore veu personne qui se plûst à la vertu comme on se plait à regarder un beau corps!

Un premier Ministre connoitre la naissance, la Sagesse & la vertu singuliere d'un homme, & sçavoir combien il seroit capable de servir la Republique, sans neanmoins le proposer au Roy pour estre avancé; c'est furtivement & frauduleusement soutenir sa dignité, c'est tromper le Roy & l'Estat.

Voulez-vous bien loin écarter la haine? Soyez-vous severe à vous-meme, & doux & indulgent aux autres?

D'un homme qui ne dit jamais comment cecy, comment cela? Pour moy je n'ay sçais qu'en faire, j'en desespere.

Si plusieurs personnes demeurant tout le jour ensemble, ne s'entretiennent point de la vertu, ne prenant plaisir qu'à faire — venir sur le tapis leur propre prudence; ô qu'ils sueront, que de peines en vain ils se donneront!

Le Philosophe s'afflige de son extreme pauvreté, & ne s'afflige pas d'estre inconnu.

Le Philosophe s'afflige de ce que sa vie s'en va sans avoir encore rien fait qui merite de l'honneur & de la reputation.

Le Sage cherche en luy-meme la cause de ses fautes, & des injures qu'on luy fait; le fou la cherche dans les autres.

Le Philosophe garde severement sa gravité, mais il n'est pas rude & intraitable. Il est sociable, mais il ne se laisse pas temerairement aller à l'impertinente de la multitude.

Le Sage n'estime pas l'homme par les discours, il ne mesprise pas les discours par l'homme.

Vous demandez s'il n'y auroit point quelque mot qui pût servir de regle dans toutes les actions de la vie? Qui est-ce qui ignore que ce mot est, Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, ne le fais pas aux autres?

Vous croyez que les hommes de nostre age vont bonnement leur droit chemin comme les trois premieres familles? Cependant celuy qui alors avoit un cheval, il le prestoit à son voisin; cela presentement est aboly.

Des discours fardez troublent la vertu; une petite impatience trouble les plus grands conseils.

La multitude hayt quelqu'un? Que cela soit examiné? La multitude aime quelqu'un? Que cela soit examiné!

L'homme peut illustrer la regle de la raison; mais la regle de la raison de soy & sans effort ne peut pas illustrer l'homme.

Pecher & ne pas s'amender, cela meme est pecher.

Je passeray souvent des jours entiers sans manger, des nuits entieres sans me coucher pour vaquer à la meditation, & cependant je n'en retireray presque aucun profit: Le meilleur est de s'appliquer à l'etude, & de reduire à l'usage & à la pratique ce que vous aurez appris.

Une famine & une sterilité inesperée suit souvent les travaux de l'Agriculture, mais dans l'etude de la vertu le profit ne manque jamais: Le Philosophe se mettra donc plus en peine de la vertu que de la pauvreté.

Ayez acquis quelque chose par vostre prudence, & n'ayez pas un fond de vertu interieure pour vous le conserver, bientôt sans doute vous le perdrez.

Ayez par vostre prudence acquis quelque chose, & ayez assez de vertu interieure pour le conserver; si cependant vous n'avez de la gravité dans vos mœurs, & si vous ne vous donnez de l'autorité pour bien gouverner, vos Sujets ne vous craindront point.

Ayez acquis quelque chose par vostre prudence, ayez de la vertu interieure pour le pouvoir conserver; apportez meme de la gravité exterieure dans vos mœurs, & de l'autorité pour bien gouverner; si vous ne sçavez toucher vos Sujets d'une maniere convenable, la chose n'est pas encore dans sa perfection.

De ce qu'un excellent homme ait tres bien fait certaines petites choses, l'on ne peut pas incontinent sçavoir, ou déterminer s'il est propre à entreprendre & à traiter de grandes affaires: Au contraire, l'on ne doit pas d'un homme vulgaire & de peu de capacité

naturelle demander de grandes choses, & il n'en doit pas entreprendre. Il faut meme connoitre ce qu'il est capable de faire dans les choses modiques & vulgaires.

Il y a plus de force dans la vertu que dans l'eau & dans le feu. J'en ay veu marcher sur l'eau & sur le feu, & perir: Je n'ay encore veu personne qui ait mis son appuy dans la vertu & qui ait perÿ.

Que celuy qui a entrepris de devenir vertueux, ne cede point à son Maistre, & ne souffre point qu'il l'emporte sur luy.

L'homme parfait est ferme & constant, mais non pas obstiné.

Celuy qui sert son Roy comme il faut, a devant toutes choses & sur toutes choses à cœur ce qui est de sa charge & de son devoir, le preferant à ses propres revenus & à ses appointemens.

Que la doctrine soit partout la meme, & sans aucune difference.

Ceux qui ne suivent pas les memes voyes ne s'accorderont point entre eux pour consulter quelque chose.

Que les paroles soient claires & intelligibles, simples, sans fard & sans art.

Le Grand Maistre de la Musique estoit venu voir Confucius, & comme il estoit aveugle, Confucius l'avertit d'abord comme il entroit, prenez garde, icy est le degré; puis estant avancé dans la Sale, icy est le tapis, & lorsqu'il fut assis, un tel est à vostre droite, un tel est à vostre gauche, afin qu'il pût plus convenablement saluer les assistans. Or le Maistre de Musique estant sorti, & Cu-cham ayant demandé à Confucius, si dans sa Philosophie il y avoit aussi une regle pour parler, & traiter de la sorte avec un Maistre de Musique? Ouy assurement, luy dit Confucius, il y en a une & fort ancienne, la voicy: Il faut secourir ses Maistres aveugles.

Ki le plus riche & le plus puissant homme qui fust dans le Royaume de Lu, ayant dessein de s'emparer par force d'une Terre qui estoit voisine des siennes, & deux de ses principaux Officiers estant venus trouver Confucius pour luy temoigner, comme à leur ancien Maistre, qu'ils avoient bien du deplaisir du dessein de Ki sur l'invasion qu'il vouloit faire, Confucius leur dit: Que ce ne soit vostre faute? Est-ce que vous ne sçavez pas l'admirable Sentence de Cheu-gin cet ancien & celebre historiographe? Si quelqu'un a les forces & les qualitez suffisantes pour l'administration publique, qu'il entre dans les charges, mais s'il n'a pas assez de force & de courage pour s'acquiter des devoirs de la charge qu'il medite, qu'il se desiste de son dessein, & si par hazard il est dans quelque Charge, qu'il se retire, & qu'il l'abandonne; autrement c'est un fou ou un aveugle sur le bord d'un precipice? Est-ce qu'estant au-

service de Ki, vous n'estes pas obligez de l'avertir de l'injustice qu'il va commettre, et qui pourra troubler tout le Royaume; et si l'ayant averti vos avertissemens sont inutiles, est-ce que vous ne devez pas renoncer à vos Offices?

Sçavez-vous que ce que vous dites tout presentement pour rejetter tout le crime sur Ki, c'est malgré vous qu'il veut faire la guerre, et nous n'approuvons point son dessein; — Sçavez-vous, dis-je, que cela meme est un autre crime, et qu'il est d'autant plus sale et vilain, qu'il est joint à une sale et vile erreur? Car je vous demande, qu'un Tigre ou un bufle sauvage se soit echappé et enfuit, qu'une tortue precieuse, ou quelque autre bijou de grand prix se soit gasté dans le fond d'un cofre, est-ce que cette fuite et ce dommage ne sont pas le crime de celuy à la foy duquel le Tigre et la tortue ont esté commis?

Le Chateau, dites-vous, dont Ki se veut emparer est deja fort, et voisin de son patrimoine, et si on le fortifioit davantage comme il peut arriver avec le temps, que sçait-on ce qui en pourroit arriver, et quel mal il pourroit faire!

Ah qu'un veritable Philosophe hayt, et qu'il a en horreur un homme qui ne fait que tergiverser, et qui ne, voulant pas avouer sincerement son ambition et ses — autres maladies d'esprit qu'il cache soigneusement, — pretexte cependant des paroles de violence, et cherche des detours pour eluder la verité!

Ecoutez-moy donc, voicy mon sentiment. J'ay toujours ouy dire, que si ceux qui ont un Royaume, ou un gouvernement, ou une ample et splendide famille, sont gens de bien et sages, ils ne se mettent ordinairement pas en peine d'avoir peu de sujets; mais que ce qui les peine et les fasche est, que chaque sujet n'ait pas ce que le droit et la raison demande: J'ay de meme entendu dire que ce qui les met en peine n'est pas que leur pays, ou leur Terre soit pauvre; mais que ce qui les tourmente et les afflige est, qu'elle ne jouisse pas de la paix et de la concorde: Et ce n'est assurement pas sans raison que cela se dit; car si on oste les depenses — inutiles, si on empesche le luxe excessif, et si on rend à un chacun ce que l'equité demande, encore que les uns soient plus riches que les autres, il n'y aura pourtant — point d'indigence, point de mendicité, point de danger d'estre ruiné, point de desert, point de terres abandonnées.

Sçachez que lorsque la justice, la concorde et la tranquilité regnent dans un Pays, les peuples eloignez —

vienent volontiers se soumettre à un joug si doux & si humain. Que si par hazard les plus eloignez n'y vienent pas, faites en sorte que les vertus Royales se perfectionnent & se polissent, pour ainsi dire, de plus en plus dans l'Estat, & vous verrez qu'ils s'y rendront enfin vaincus, non par fraude & par artifice, non par la force des armes, mais par la renommée des vertus: Or lors qu'ils seront arrivez & qu'ils se seront soumis à vostre gouvernement, — appliquez-vous alors amoureusement à leur procurer leurs commoditez & leur repos.

Ki est vostre Maistre, mes disciples, vous estes ses aides & ses Conseillers, à quoy luy servez-vous, quel profit tire-t'il de vous? Non seulement les voisins ne vous obeissent pas; mais parce que la veritable vertu vous manque, ils ne peuvent se resoudre à venir sous vostre gouvernement.

Vous sçavez que le Royaume de Lu miserablement divisé en diverses factions est en danger de perir de fond en comble, & voila, comme si cela ne suffisoit pas pour la ruine publique, que vostre Prefect machine une nouvelle guerre qui s'en va brûler l'interieur de l'Estat: Pour moy je crains non seulement que les voisins que Ki medite d'attaquer ne ruinent sa famille & ses Neveux, mais que cette ruine ne vienne de l'incendie de ses propres domestiques, & qu'elle ne soit enfin consommée du feu de ses propres entrailles.

Dans un Empire qui est paisible, & où l'autorité du Prince est en vigueur l'ordre & la regle qui regarde les Offices, les Coutumes, la Musique, & les Expeditions militaires vienent de l'Empereur; mais lorsque tout y est dans le trouble & dans le desordre, ils vienent des petis Rois. Or lors qu'ils procedent de l'autorité des Rois, il ne se passe pas dix ans que plusieurs de ces petis Rois ne perdent leur Royaume; que s'ils procedent des Prefects, il ne s'en passe pas cinq; & s'ils procedent des puissans particuliers, il ne s'en passe pas trois que tout ne soit bouleversé, & que ceux qui ont des biens mal-acquis ne les perdent.

Non, si dans un Empire les Loix regnent, le gouvernement absolu ne sera point entre les mains des Prefects, puis qu'il ne sera pas mesme entre les mains des petis Rois.

Le peuple ne se meslera point aussi dans les conseils publics, parceque tous les sujets se conformeront volontiers à l'envy avec cette regle de gouvernement qu'ils sçauront estre conforme à la regle du Ciel & de la raison.

Il y a trois Amis utiles: Il y a trois Amis pernicieux; l'Amy droit, l'Amy fidele, l'Amy escoutant beaucoup, sont utiles: L'Amy qui n'est qu'exterieurement grave & composé; l'Amy doux & mol; l'Amy parlant beaucoup, sont pernicieux.

Il y a trois plaisirs utiles: Il y a trois plaisirs pernicieux. Se plaire dans l'usage des devoirs ordinaires de la vie, & de la Musique; Se plaire à raconter ce que les autres ont dit, ou fait de beau; Se plaire à avoir beaucoup d'Amis Sages, sont des plaisirs utiles: Se plaire à la vanité de la superbe; Se plaire à l'oisiveté, & à la licence de la vie; Se plaire aux jeux & aux delices des banquets, sont des plaisirs pernicieux.

Les trois fautes de ceux qui assistent auprés du Prince sont premierement la precipitation; si les paroles du Prince qui s'enqueste de quelque chose n'estant pas encore parvenues jusques à vous, ou ne vous regardant pas particulierement, vous parlez neanmoins: La seconde, une triste & inutile taciturnité, si les paroles du Prince estant parvenues à vous, vous ne parlez neanmoins pas: La troisieme est un aveuglement; si avant que d'avoir bien observé le visage, vous parlez.

Les Sectateurs de la vertu ont à se prendre garde de trois choses; des plaisirs de l'amour dans l'adolescence, lorsque le sang & les esprits ne sont pas encore rassis; des querelles dans l'age viril, lorsque le sang & les esprits sont plus fortifiez; de l'avarice dans la vieillesse, lorsque le sang & les esprits sont devenus languissans.

Celuy qui est Sage & vertueux a trois craintes: Il craint l'ordre du Ciel; il craint les grands hommes; il craint les paroles des Sages.

Celuy qui est meschant & fou ne reconnoit point l'ordre du Ciel, & ainsi ne le craint point; il mesprise les grands hommes; il se mocque des paroles des Sages.

Les Sages du premier ordre sont ceux qui naissent, pour ainsi dire, avec les Sciences, comme s'ils les avoient naturellement puisées avec le souffle & l'esprit vital: Ceux qui en estudiant, en apprenant, en s'attachant à leur Maistre deviennent Sçavans, tiennent le second rang. Ceux qui estant plus grossiers apprennent toutefois à

force de travail & de constance, tienent le troisieme rang. — Ceux qui sont hebetez & qui n'apprenent rien passent vulgairement pour estre des esprits bas & inutiles, quoyqu'ils soient d'ailleurs integres & innocens.

Celuy qui s'etudie à la vertu & à la sagesse a neuf considerations. Quand il regarde quelque chose, il songe à bien voir & à clairement appercevoir ce qu'il a devant les yeux: Quand il entend quelque chose, il songe à le bien entendre, & à bien concevoir la force & le sens des paroles. Pour ce qui est de ses yeux & de son visage il songe à se donner une certaine serenité & douce tranquilité, qui est de toutes les couleurs celle qui se concilie plus puissamment & plus doucement les esprits. A l'egard du port & de la conformation de tout le corps, il medite une certaine gravité meslée de douceur & de respect. Quand il doit parler, il medite la bonne foy & la verité. Quand il entreprend quelque affaire, il songe au soin & à la diligence. Dans les choses douteuses & embarassantes, il medite qui principalement il consultera, & comment il pourra se retirer de cette obscurité. Quand il sent son esprit estre touché de colere, d'envie de quereller, & du desir de se vanger, il pense meurement aux maux, aux pertes & aux malheurs qui naissent ordinairement de là. Se presente-t'il un moyen d'augmenter ses biens de famille, — d'abord il se met devant les yeux le droit & l'equité.

Considerez ce qu'il y a de bon dans les autres, comme n'y estant pas encore parvenu: Considerez ce qu'il y a de mal dans les autres, comme si vous touchiez de l'eau bouillante. Il me souvient d'avoir entendu dire ce Proverbe, & j'ay veu un homme de la sorte.

Quand on est encore homme privé, on prepare en son esprit les moyens & les manieres de bien gouverner. Lorsqu'en suite on est parvenu à cette Charge publique qui demande une grande fidelité, on exerce les manieres qu'on a premeditées. Il me souvient bien d'avoir entendu ce Proverbe, mais je n'ay encore veu personne de la sorte.

Kim-cum Roy de Ci avoit mille chariots de combat, & cependant depuis le jour qu'il mourut d'une mort violente, le peuple n'a point trouvé en luy de vertu qu'il fust celebrer: Pey & Yoci sont morts de pauvreté au pied d'une montagne, le peuple celebre encore apresent leur memoire. N'est-ce pas ce que je vous ay dit tant de fois de la force & de la vertu?

Chin-cam un des disciples de Confucius, s'estant imaginé que le pere en cachette enseignoit plus de choses, & de choses plus secretes au fils qu'aux autres disciples alla trouver Pe-yu le fils unique de Confucius, & luy demanda

s'il n'avoit point quelque enseignement secret & extraordinaire que son pere luy eust communiqué à luy seul?

Jusques apresent, repondit Pe-yu, il ne m'a rien dit de secret & de particulier, & il ne prend pas plus de peine apres moy pour m'enseigner, qu'apres vous autres; seulement il me souvient qu'allant un jour je ne sçais où & traversant la Sale assez viste, mon pere qui estoit là seul, me demanda si j'etudiois le Livre des Odes, & que luy ayant repondu tout sincerement que je ne l'etudiois pas encore, il me dit, mon fils, si vous ne vous appliquez à lire le Livre des Odes, vous ne pourez jamais faire un discours qui soit digne d'un homme grave & d'un Philosophe, ce qu'ayant entendu je me suis mis d'abord à le lire.

Il me souvient encore que passant de meme un jour par la Sale, il me demanda si je lisois le Livre des Offices & des Coutumes Civiles, & que luy ayant aussi repondu que je ne l'etudiois pas, il me dit, c'est pourtant par là qu'on se fait homme, & si vous ne les lisez, vous ne pourez jamais exceller entre vos citoyens; ce que je n'eus pas aussi plutot entendu que je me mis à les lire. Ce sont là les deux choses que j'ay entendu de mon pere; du reste il ne m'enseigne rien de different de ce qu'il vous enseigne ouvertement à tous.

Chin-cam s'en alla de là tout joyeux, & en se felicitant il se dit à luy-meme: J'ay demandé une chose, & j'en ay appris trois; car je suis presentement bien informé de l'importance du Livre des Odes, de celuy des Offices & Coutumes, & de plus j'ay appris par l'exemple de nostre Maistre, que les hommes veritablement grands & excellens ne considerent pas davantage leur fils que les autres, quand il s'agit d'enseigner la vertu.

Neuvieme Partie.

Yam-ho souhaitoit fort que Confucius luy rendit visite le premier, mais le Philosophe sçachant que c'estoit un homme turbulent, & de la famille de Ki, ce puissant Prefect qui par force s'attribuoit le droit, & l'autorité d'un Prince legitime, ne le vit point: cependant Yam-ho luy ayant envoyé un petit present de choses à manger, il se trouva honnestement obligé de l'aller voir pour le remercier: Il part comme pour aller faire cette visite, ayant pourtant pris le temps que l'homme ne seroit pas à la maison; mais voila malheureusement qu'ils se rencontrent en chemin.

Venez, je vous prie, luy dit alors Yam-ho, car j'ay bien des choses à vous dire; mais tirez-moy, s'il vous plaist, d'un doute où je suis present. Un homme qui cacheroit bien soigneusement dans son sein une pierre precieuse, & qui ne voudroit aucunement la vendre pour en secourir le Royaume troublé & affligé, pourroit-il estre dit homme prieux? D'ailleurs un homme qui auroit bonne envie de faire toujours quelque chose pour secourir sa patrie, & qui cependant en negligeroit, ou perdroit souvent l'occasion qui se presenteroit, pourroit-il estre dit homme prudent? Non assurement, repondit Confucius, celuy là ne pourroit point estre censé prieux, ni celuy-cy estre censé prudent.

Hé bien, concluons donc, reprit Yam-ho: Les jours & les mois se passent comme un torrent, & cependant quelque priere que je vous fasse vous ne me donnez rien de vos avances; que ne vous reveillez-vous; que ne pensez-vous à un homme qui vous veut du bien, & pourquoy songeant à vos propres affaires, & au bien de vostre patrie, n'entrez-vous pas dans la Magistrature? Ouy, ouy, dit Confucius en se retirant tout doucement, nous prendrons une Charge de Magistrat.

Les hommes intimement & mutuellement joints par la nature, & par la lumiere de la raison sont souvent tres eloignez de mœurs & d'inclinations.

Il n'y a guere que ceux qui sont nez sages & bons, comme ceux qui sont nez grossiers & meschans, qui ne changent pas facilement en se frequentant mutuellement les uns les autres.

Passant un jour par une petite Bourgade, où Cu-yeu l'un de mes disciples gouvernoit, je fus tout etonné — d'entendre une Musique de paysans, qui avec des voix & des instrumens s'efforcoient de faire une Symphonie d'une gravité & d'une majesté semblable à celle de nos Anciens. Je ne pû m'empescher de sousrire, & il m'eschapa de dire le Proverbe, Que pour egorger une poule il ne falloit point le couteau d'un boeuf. Ce qui scandalisa fort Cu-yeu, qui estoit l'auteur de cette Musique, & qui voyant que serieusement j'improuvois sa conduite, me dit aussi fort serieusement, qu'autrefois il m'avoit souvent ouy dire, qu'un Prefect qui s'etudie à la vertu & à la sagesse, aime ses sujets, qu'il les enseigne, qu'il les garde & les entretient, & que les peuples mutuellement excitez par l'exemple de leur Prefect, — s'etudioient de meme selon leur petit pouvoir à la vertu & à la sagesse, ce qui contribuoit merveilleusement pour les rendre obeissans, & les contenir dans leur devoir: Surquoy je me trouvay obligé de luy dire en presence de deux ou trois autres disciples, que ce que j'en avois fait, n'estoit qu'en riant, & pour voir sa contenance; qu'au reste je n'ignorois pas que la vigueur des loix ne regardast aussi les moindres Bourgades.

Cum-xan Ministre de la famille de ce Ki, ce Prefect qui affectoit l'autorité Royale, voyant qu'il s'estoit excité une sedition dans une Bourgade du Royaume de Lu, — m'envoya aussitot un homme avec un petit present pour me prier de sa part de le venir trouver, ce que j'avois bien envie de faire dans l'esperance que je pourois peut-estre rendre quelque service à ma patrie qui estoit en danger; Cu-lu s'opposa fortement à mon dessein; mais comme j'eus appris que ce n'estoit pas contre le Prince de Lu que Cum-xan prenoit les armes, mais contre Ki son propre Maistre, je partis & dis à Cu-lu: Ce ne doit pas estre sans raison que Cum-xan m'appelle ainsi de son bon gré, & avec quelque temoignage d'honneur; s'il veut se servir de moy en quelque chose, pourquoy laisser perdre une occasion de secourir ma patrie affligée? Que sçait-on si je ne pourois point mettre la famille Royale d'Orient sur le pied de celle d'Occident par rapport à l'Empire?

Cinq choses sont principalement requises pour cette Sagesse Royale ou vertu parfaite dont il est question: — s'observer soigneusement & vigilamment soy-meme; — avoir de la grandeur d'ame, de la douceur & de la clemence; estre de bonne foy & sincere; estre assidu & diligent; avoir de l'amour & de la beneficence. En effet si toujours & par tout vous vous comportez gravement & meurement, il n'y

aura personne qui vous neglige ou mepriſe, tout le monde au contraire vous craindra & honorera : Si vous avez l'eſprit grand, liberal, doux & clement, vous aurez tout à vous, le cœur, l'inclination & l'amour de tout le monde : Si dans vos paroles & dans vos actions vous eſtes veritable & ſincere, tous les hommes ſe fieront entierement en vous, & commettront volontiers leurs biens & leurs perſonnes à voſtre fidelité : Si vous eſtes diligent, vigoureux & ſoigneux dans les affaires, il n'y aura rien dont vous ne veniez incontinent à bout, & dont vous n'ayez une heureuſe iſſue : Enfin ſi vous avez de la beneficence & de l'amour pour les voſtres, c'eſt tout ce qu'il faut pour commander heureuſement.

Cu-lu pour diſſuader Confucius ſon Maiſtre d'aller trouver le Miniſtre Pie-hie qui le convioit de le venir trouver dans le Royaume de Cim où tout eſtoit en trouble & en armes, s'aviſa de luy dire : Pie-hie trame apparemment quelque rebellion, pourquoy, je vous prie, irez-vous trouver un tel homme ? Ne vous ay-je pas entendu dire autrefois qu'un homme de bien ne va pas trouver un ſcelerat, de peur que ſa hantiſe ne luy attire du malheur & du blame ? Il eſt vray, repondit Confucius, que nous avons eu autrefois enſemble de pareils diſcours ; mais ne vous ay-je pas auſſi dit, que s'il eſtoit tres difficile de manier fortement une choſe tres dure ſans la rompre, on pouvoit pourtant quelquefois en la frotant doucement l'uſer, & peu à peu la conſumer ? Ne vous ay-je pas encor dit, qu'une choſe qui de ſa nature eſt tres blanche, pouvoit bien prendre quelque noirceur par-deſſus, mais qu'interieurement elle ne devenoit point noire, & ne perdoit point ſa blancheur naturelle ? Comment puis-je demeurer les bras croiſez & inutile ? Comment demeurer là ſuſpendu & immobile comme une grande citroüille amere, ſans ſervir de paſture à perſonne ?

Confucius ayant depuis longtemps reconnu que Cu-lu avoit plus d'inclination à la guerre qu'aux lettres, luy dit : Avez-vous quelquefois entendu nommer les ſix vertus les plus illuſtres, comme auſſi les ſix vices qui gaſtent & obſcurciſſent les vertus ? Ecoutez je m'en vay vous le dire.

Qu'un homme par un vaſte zele de charité embraſſe, pour ainſi dire, tous les hommes dans ſon cœur, n'ayant point de plus grand plaiſir que de leur faire generalement du bien à tous, & cependant qu'il neglige d'apprendre quel doit eſtre l'uſage & la regle de cette charité, ſa vertu degenerera dans un certain aveuglement de bonté, qui l'emportera comme un vent impetueux à faire indifferement des largeſſes ſans jugement & ſans meſure. Celuy qui naturellement eſt porté à la prudence, & à la connoiſſance de la verité, & qui neanmoins neglige d'apprendre, de s'informer, & de conſulter, ſon vice ſera une certaine ambiguité & incertitude continuelle d'eſprit. Celuy qui n'a rien tant à cœur que la bonne foy, ou qui ſe plait à tenir conſtamment &

inviolablement sa parole, si cependant il ne se soucie pas d'apprendre le temps & la maniere; son vice sera d'offenser frequemment & grievement les uns & les autres à son grand dommage, & au grand dommage des autres. Celuy qui aime la droiture & la candeur, & qui hayt la tromperie, les faux detours, la feintise & la dissimulation, & qui cependant ne se met aussi guere en peine d'apprendre la maniere & la mesure qu'on doit garder; son vice sera des peines d'esprit, des resserrements de cœur, & des embarras tres difficiles, où sa trop grande candeur, ennemie de la dissimulation, sa simplicité & la tromperie des autres le jetteront. Celuy qui fait gloire non seulement de faire, mais de supporter genereusement & fortement toutes choses, & qui ne se plaist pas à examiner & à apprendre jusques où se doit pousser cette grandeur d'ame; son vice sera l'insolence, le trouble dans la Republique, & la rebellion. Celuy demeure qui fait gloire d'une force & d'une constance inviolable d'esprit, & qui ne se met aussi point en peine d'apprendre, où, quand, comment & avec quelle moderation il en faut user; le vice de cet homme là sera la folie & l'extravagance.

Mes chers petits Enfans, que ne lisez-vous les livres des Odes? Car si nous rampons à terre, inutiles, sans gloire, sans renom, & sans reputation, l'etude des Odes nous relevera, nous donnera de l'emulation & nous portera à la veritable gloire.

Dans les Odes nous pouvons comme dans un beau Miroir voir ce qui nous convient, & ce qui ne nous convient pas, & par cette contemplation nous avancer glorieusement & utilement.

C'est par le secours des Odes que nous pourrons devenir sociables, affables & agreables. Car comme la Musique tempere doucement les sons, ainsi cette Poesie tempere les mouvemens, les desirs & les passions de nostre esprit.

C'est par elle que nous apprenons à hayr sans colere, & à sentir tous les autres mouvemens de la nature sans vice & sans excez.

Elles nous apprenent encore le moyen de bien servir nostre pere à la maison, & nostre Prince dans les pays etrangers.

Enfin c'est la lecture des Odes qui nous donne une ample & agreable connoissance des noms des Oiseaux, des Animaux, des Plantes, des arbres & de leurs natures.

Appliquez-vous donc, mon cher fils, à une si utile lecture, elle ne sçauroit manquer de vous inspirer de l'amour & de la veneration pour la vertu par la vraye & vive peinture des vertus singulieres des plus celebres personnes qui ayent paru dans nostre Empire, soit filles, soit femmes, Rois, Reines ou Princesses. Voulez-vous sçavoir à qui

reſſemble celuy qui ne s'exerce pas dans cette lecture? Il reſſemble juſtement à un homme qui ſe tient là droit la face tournée contre une muraille, inutile à tout, ſans pouvoir avancer d'un ſeul pas, ignorant & avengle ſans pouvoir rien contempler de ce qui ſe paſſe dans le Monde.

Que de faſte & d'hypocriſie dans nos diſcours, & dans nos oraiſons! A quoy bon tant de citations, tant de vaines paroles, le livre des Offices dit, le livre des Coutumes dit, le livre des Muſiques dit? A quoy bon tant de citations qui ne ſont que de vaines paroles, le livre des Offices dit! Eſt-ce peut-eſtre que ces vaſes precieux, ces marques de dignitez & ces veſtes de ſoye nous diſent quelque choſe? Le livre des Coutumes dit: Cependant ſongeons-nous aux effects, & exprimons-nous par noſtre vie & par nos mœurs ces beaux enſeignemens de vertu qui ont porté nos Anceſtres à l'inſtitution des Offices, des Coutumes & de la Muſique?

Ceux qui au dehors ſont graves, conſtans, ſeveres & toutefois interieurement legers, changeans & laſches, ſont fort juſtement comparez avec de certains hommes bas, vils & meſchans, qui eſtant de vrais voleurs de nuict, ſont neanmoins pendant le jour les gens graves & honneſtes; ils paſſent la nuict par deſſus les murailles & percent les maiſons, & le jour ils jouent le perſonnage d'honneſte homme.

Il en eſt de meme de ceux que les payſans à la campagne croyent ordinairement gens de bien, ingenus, civils & officieux, n'eſtant cependant rien moins que ce qu'ils paroiſſent; mais en effet trompeurs, malicieux, fins, ruſez & pleins d'artifice; enfin de vrais voleurs de vertu, de vrayes peſtes cachées.

Des manieres & des preceptes de bien & heureuſement vivre qu'on aura peut-eſtre entendu de la rue, les redire incontinent de la rue meme, & ne les avoir preſque pas receu par les oreilles, qu'on ne les rejette par la bouche, ſans ſe mettre en peine de ſe les appliquer premierement à ſoy-meme avant que de les departir aux autres, c'eſt en quelque façon rejetter, mepriſer & repudier la vertu.

Comment eſt-il poſſible que ceux qui ſont de condition & de mœurs vils & bas puiſſent ſervir le Prince & la Republique, quoy qu'ils apportent meme de rares qualitez d'eſprit & d'induſtrie?

C'eſt ce qui ne ſe peut, parce qu'avant que ces ſortes de gens obtienent ce qu'ils deſirent, ils ſont interieurement tourmentez juſques à ce que juſtement ou injuſtement ils l'ayent obtenu, & apres qu'ils l'ont une fois obtenu ils ſont derechef tourmentez de la peur de le perdre.

Alors qu'on craint de perdre les richeſſes & les dignitez qu'on a ainſi acquiſes, il n'y a rien à quoy on ne ſe laiſſe emporter; il n'y a rien, dis-je, de ſi bas,

de si sale, & de si inique qu'ils ne fassent, qu'ils n'entreprenent, qu'ils ne soufrent.

Il est vray que nos Anciens estoient principalement tourmentez de trois maladies; mais le mal n'estoit ni grand, ni general: Presentement on pourroit peutestre dire que ces maladies ne sont plus; la force du mal ayant tellement augmenté qu'il semble avoir passé en nature.

La maladie des Anciens estoit un certain desir excessif d'honneur & de gloire, d'ou il naissoit une certaine dissolution ou negligence des choses, du moins des plus basses & de moindre consequence, & non pas davantage; mais maintenant ce desir est devenu une dissolution d'esprit si grande & si forte, qu'on foule temerairement aux pieds tout droit & toute equité. L'autre maladie des Anciens estoit une severité, terrible veritablement & inexorable, mais qui n'estoit pourtant point telle, que contente de la peur seule elle exclût presque tout amour & toute humanité; mais la severité de nostre temps est querelleuse, & n'engendre presque que de la haine, que des procez, de l'aigreur, du desespoir & autres troubles qui suivent les uns des autres. La simplicité & la grossiereté des Anciens estoit sincere, droite & nullement cachée; la grossiereté & la simplicité de nostre age sont pur deguisement, pures fourbes, pures tromperies & rien autre.

De ces gens à discours affecté, à eloquence fardée, à visage doucereux & flateur, qu'il y en a peu qui soient veritablement vertueux!

Entre toutes les couleurs je hays la couleur violette, entant qu'elle oste & derobe en quelque façon la couleur de pourpre qui est naturelle, diminuant son prix & l'estime qu'elle merite. Je hays pareillement la Musique du Royaume de Chim, parce qu'elle trouble & enerve l'ancienne Musique Ya, la maitresse de la pudeur, de la modestie & de la gravité. Enfin je hays une langue malicieusement eloquente, trompeuse & flateuse; parce qu'elle gaste & ruine de fond en comble les Maisons Royales & les plus nobles familles.

Apres cela je voudrois ne plus parler.

Mais ô tres-cher Maistre, si vous ne nous parlez plus, qu'apprendront vos pauvres disciples, & consequemment qu'enseignerons-nous aux autres, & de quoy pourrons-nous faire part à la posterité?

Le Ciel, leur dit le Philosophe, comment parle-t'il? Considerez les quatre Saisons de l'année, comme elles achevent utilement leur cours, & comme toutes choses

sont heureusement engendrées ! C'est par cet eloquent silence qu'elles declarent & magnifient leur secret principe, — dans lequel seul toutes choses sont tournées, meües & agitées.

Un homme de lettres à qui Confucius par ordre du Roy avoit enseigné les Rits & les Coutumes funebres, vouloit un jour voir Confucius ; Confucius s'en excusa sous pretexte qu'il estoit indisposé, & prit cependant en main un instrument de Musique & chanta, afin que l'hoste qui estoit proche de là à la porte l'entendit chanter, & comprit par là que si on ne le laissoit pas entrer, ce n'estoit pas qu'on fust malade, mais parce qu'il avoit fait quelque chose qui meritoit cette petite rebufade : Il ne faut pas toujours laisser les fautes impunies.

Yu desirant une bonne fois sçavoir au vray le sentiment de son Maistre sur le deüil de trois ans dans la mort des parens, se resolut enfin de luy parler tout de bon, & commença par luy dire, qu'il y avoit deja longtemps qu'on en faisoit plus qu'une année, & que cela sembloit suffire, qu'un honneste homme qui servit ainsi pendant trois ans entierement occupé dans le deüil oublieroit enfin peu à peu les Offices civils & la Musique, & que la nature meme sembloit nous montrer qu'il n'est pas requis plus d'un an, en ce qu'il y a cent choses dont le commencement & la fin, la naissance & la corruption se terminent dans l'espace d'un an, comme sont la naissance & la fin des moissons, la naissance & la fin des herbes & des plantes, & ainsi de tant d'autres choses.

Les anciens Livres des Rits & des Offices, luy repondit Confucius, avoient prescrit aux Enfans que dans la mort de leurs parens ils ne vivent que de ris ordinaire & mal nettoyé, qu'ils ne boivent que de l'eau, que leurs habits soient d'une toile rude & grossiere, & vous apres une année de deüil passée vous pourez quitter tout cela, & reprendre vostre premiere maniere de vie, vos mets delicats & vos habits precieux ! Est-ce que vous aurez l'esprit tranquile & en repos ! Est-ce que vous n'aurez pas de cuisans remors de conscience pour avoir ainsi negligé la pieté !

Cependant s'il est vray qu'en faisant cela vous puissiez, comme vous le dites, avoir l'esprit tranquile, faites ce qu'il vous plaira : Un homme Sage & pieux qui est en deüil pour avoir perdu ses chers parens, pourroit manger des viandes les plus delicieuses qu'il n'en goustoit pas la douceur, pourroit par hazard entendre un harmonieux

concert de Musique, qu'il ne s'y plairoit non plus que s'il ne l'entendoit point, pourroit estre couché mollement & deliciusement, qu'il ne prendroit point de repos, si grande est la force de sa pieuse tristesse, si grand & si continuel est le regret de ses tres bons parens! Et vous pouriez accourcir le temps determiné par nos Majeurs, & vous pouriez vous resoudre à une telle irreverence, & pouriez, dites-vous, demeurer l'esprit tranquile? faites ce qu'il vous plaira.

Non assurement, ajouta Confucius en se tournant vers ses autres disciples; Yu ne sçauroit estre d'une solide & veritable vertu, puis qu'il soutient si aisement que les moeurs anciennes peuvent estre negligées, & ces institutions de nos Ancestres, si conformes à la nature, aux loix, & à la raison, estre violées: Car enfin comme les Enfans nouveaux-nez demeurent trois ans entiers dans le sein de leurs parens, nourris, entretenus, soignez & elevez avec mille peines & mille travaux, qui a-t'il de plus juste qu'à un amour de trois ans les enfans respondent par un pieux deüil d'autant d'années, d'autant plus que ce deüil de trois ans est tres ancien, & qu'il est repandu & usité par tout l'Empire? Est-ce peut-estre que Yu n'auroit point ressenti ce soin & cet amour de trois ans comme le reste des Mortels, pour appuyer tellement cette nouveauté, & soutenir de serieux de nostre temps?

Ô que ceux qui tout le jour se gorgent de vin, & de viandes, & qui n'ont rien de serieux à quoy occuper leur esprit, auront de peine à faire quelque chose qui soit digne d'un homme! Mais n'y a-t'il pas le jeu des Saches pour s'occuper! Mais du moins ceux qui s'occupent à ces sortes de jeux pour fuir l'oisiveté, sont en cela plus sages que les autres.

Cu-lu, conformement à son humeur guerriere, ayant demandé si un homme grave & eminent d'esprit au dessus du vulgaire, ne donne pas souvent le premier lieu à la force, Confucius luy fit en trois mots cette reponse: Un homme grave & eminent de la sorte ne donne point le premier rang à la force, mais il le donne à l'equité & à la justice: Et de fait, si ce personnage pourveu de cette force d'esprit & de corps n'a neanmoins pas pour fondement la raison & l'equité, il donnera aisement lieu à de grands & dangereux troubles de l'Empire, & il en sera comme de ces hommes du bas peuple, qui estant depourveus d'une pareille force, & de pourveus d'equité & de raison qui la modere, se jettent aisement dans le vol & dans le brigandage.

Cu-cum prit la parole, & fit cette question. Est-ce que celuy qu'on peut dire estre un grand homme, un

vray Philosophe

vray Philosophe, et avoir consequemment une envie passionée de faire du bien à tous les hommes, ne laisse neanmoins pas d'avoir de la haine pour quelques-uns? Assurement qu'il a de la haine pour quelques-uns, repondit Confucius, Il hayt entre autres ceux qui divulguent les vices, et les pechez des hommes. Il hayt ceux qui estant vils et bas d'ame et de condition, medisent toutefois impudemment de ceux qui tiennent une place et une dignité plus elevée, et murmurent temerairement contre eux. Il hayt outre cela ceux qui sont forts et courageux mais sans mesure et sans raison. Il hayt enfin une certaine espece de gens qui se complaisent folement en leur merite, qui s'attachent obstinément à leur opinion, qui sont testus et ahurtez, qui entreprenent toutes choses temerairement, et qui n'ecoutent point la raison.

Confucius à son tour fit aussi cette question à Cu-cum. Est-ce, cher disciple, qu'outre ceux que je viens de dire vous n'en pouriez point hayr quelque-uns? Ouy certes, et ils sont de trois sortes. Je hays ceux qui estant peu clairvoyans et peu intelligens, se meslent neanmoins de censurer indement tous les autres, croyant qu'il y a de la prudence. Je hays les hommes qui ne sont point soumis, et qui par leur superbe sont querelleux, croyant que cela est d'un esprit fort et genereux. Enfin je hays ces hommes qui imprudemment, hors de saison et par maniere de reproche, reprenent les autres de certains vices à demi-cachez, et qui s'imaginent que cela est d'un esprit candide, droit et sincere; mais passons à autre chose, reprit le Philosophe.

Il est bon de vous dire, qu'il n'y a guere que les femmelettes et les personnes de basse condition, comme sont ordinairement celles qui nous servent, qu'il est tres difficile de si bien traiter que vous les contentiez: Car si par indulgence, et par une certaine facilité vous vous en laissiez un peu trop approcher, elles n'auront plus de soumission, elles deviendront insolentes, et perdront le respect: Que si vous vous eloignez d'elles, ne traitant avec elles que rarement, et toujours avec quelque autorité, et quelque severité alors elles se plaindront et vous serez hay comme

un homme austere, inuité & inhumain.

Qu'un homme soit parvenu à l'age de quarante ans, & cependant qu'à cause de sa mechanceté & de sa folie il paroisse & soit censé incommode & à charge à tout le monde; il n'y a point d'esperance dans son amendement, il demeurera de même jusques à la fin.

Que je lis agreablement dans nos Annales l'histoire du grand Pican, qui aima mieux perir, que de souffrir le desordre de la vie de son Neveu l'Empereur Cheu, ce tyran abominable, que le Ciel irrité chatia enfin & depouilla de l'Empire! Il avoit veu son aîné, qui après avoir fait plusieurs fois des remonstrances au Tyran, avoit enfin esté obligé de se retirer de la Cour. Il avoit veu son second frere qui apres en avoir autant fait que le premier, & avoir esté jetté en prison, ne trouva pas d'autre moyen de sauver sa vie, que de feindre qu'il avoit perdu le sens & la raison: Tout cela ne l'etonne point; il vaut mieux mourir, dit-il, qu'en dissimulant plus longtemps, pecher contre le Prince & contre la Patrie; disons la verité, quoyqu'elle doive nous attirer une haine mortelle, & causer infailliblement nostre ruine; le Tyran n'ecoutera rien, mais la patrie, mais la posterité nous ecoutera. Que fait-il? Grande resolution! Il va trouver le Prince son Neveu, il luy remontre les desordres de sa vie, ses debauches, ses exactions, ses cruautez, ses tyrannies; que les peuples irritez sont capables de tout; qu'il songe à luy, qu'il songe aux siens, que l'Empire est menacé de sa ruine, que le Ciel semble l'avoir deja determinée; & que le seul & unique moyen d'appaiser sa colere est de se reconnoitre, de venir à resipiscence, de reprendre sa premiere pudeur, & de retablir la justice & les loix qu'il avoit foulées aux pieds. Mais le Tyran devenu plus feroce & plus furieux par les remontrances de son Oncle, le fit perir sur l'heure, & luy ayant fait ouvrir le ventre, se fit apporter le cœur, pour voir, disoit-il en riant, si le cœur des Saints a sept trous, comme il avoit ouy dire. Je ne m'arresteray point aux particularitez de la fin malheureuse de ce Tyran, tout le monde sçait assez que le Ciel en colere, comme j'ay dit, l'extermina, & si nous jugeons de l'avenir par le passé, nous ne pouvons point douter qu'il ne soit l'horreur de tous les siecles qui viendront après nous,

comme il l'a esté de tous ceux qui nous ont precedé.

Il n'est pas que vous n'ayez ouy parler de Lieu, cet excellent homme qui exercoit la charge de Lieutenant Criminel dans le Royaume de Lu, & qui fut jusques à trois fois despouillé de sa dignité. Une personne de sa connoissance luy ayant dit comme par reproche; — Est-ce, bon homme, que dans ce grand trouble des choses vous ne pouriez pas encore justement & raisonnablement renoncer à vostre Charge, & passer quelque part ailleurs! Je vay, repondit-il, mon droit chemin, & suivant les loix & la raison je sers autant qu'il m'est possible & le Roy & les hommes; & d'ailleurs en quel lieu est-ce enfin que je me pourois retirer où la foy & l'integrité ne sentissent pas la calamité du temps, & — consequemment où je ne pusse encore estre trois fois & davantage privé de ma Charge! Que si je prens la resolution de servir honteusement au temps, si par des voyes injustes & deraisonnables je m'abandonne à servir aux hommes, qu'est-il, je vous prie, besoin que je sorte de mon Royaume & de mon pays natal!

Kim-cum le Prince de Ci, ayant longtemps deliberé avec ses Ministres sur la maniere dont il recevroit Confucius, s'expliqua enfin de cette sorte. Pour ce qui est de ce grand appareil avec lequel le Prince de Lu l'a depuis peu receu, je ne saurois gagner sur moy d'en faire autant; qu'il soit receu d'une maniere me toyene: Pour ce qui est cependant de sa doctrine & de ses instituts, je suis deja vieux, je ne puis pas m'en servir. Confucius ayant esté informé de toutes choses, & desesperant de pouvoir rien faire, partit incontinent, & sans avoir salué le Roy & s'en retourna.

Confucius estant Preteur dans son propre pays, s'acquita de cette Charge avec tant de succez que l'on vit en peu de temps les loix & le gouvernement prendre une nouvelle vigueur, ce qui rendit le Royaume de Lu formidable au Royaume de Ci qui luy estoit voisin & son emule; jusques là que le Roy & les Grands alarmez & jaloux, songerent à detruire, sinon par force, du moins par quelque artifice cette nouvelle maniere de — gouvernement, voicy ce qu'ils firent.

Ils choisirent quatre vingt filles des plus belles & des meilleures Chanteuses du Royaume, & les ayant superbement & richement parées les envoyerent de present avec six vingt chevaux & divers instrumens

de Musique au Prince de Lu. Le premier Ministre donna dans le panneau, & le Roy devint si esperdument amoureux de ces filles, & fut tellement epris de leur beauté, de leur belle voix, & de leurs agremens, que ne songeant plus ni à soy, ni à son Royaume, il passoit les jours entiers avec elles sans se faire voir, sans rendre la justice à personne, & sans donner aucun ordre aux affaires, ce qui etonna & fascha de telle maniere Confucius, qu'apres plusieurs tentations inutiles il abandonna sa Charge & s'en alla.

Un Philosophe, qui feignoit d'avoir perdu l'esprit & qui chantoit meme quelquefois en plein marché pour mieux couvrir son jeu, s'estant fortuitement rencontré dans une rue par où passoit Confucius dans sa caleche, s'ecria, Ô Aigle, ô oiseau de bon augure, ah que la vertu languit dans ce temps cy! Nous ne pouvons point reprendre & corriger le passé; mais des choses passées nous pouvons encore par conjecture atteindre l'avenir. Cessez si vous estes sage, ô Confucius, cessez? Ceux qui maintenant entrent dans le gouvernement de la Republique periclitent. Confucius connut d'abord la sagesse cachée du masque de folie, & desirant passionement de parler à l'homme descendit viste de la caleche, mais il s'enfuit & se retira plutot qu'il ne l'eut pû joindre.

Un jour que Confucius passoit avec Cu-lu d'un Royaume à un autre, menant luy-meme la caleche, ils rencontrerent par hazard deux Philosophes semblables à l'autre, & qui se cachoient à meme dessein, ennuyez & lassez de voir le desordre & la misere du temps. Confucius les ayant un peu passé, commanda à Cu-lu de leur demander le gué du fleuve qu'ils alloient traverser; mais au lieu de repondre à la demande, l'un d'entre eux dit fierement à Cu-lu, n'est-ce pas là ce Confucius du pays de Lu, & toy n'es-tu pas ce Cu-lu du meme Royaume de Lu? Est-ce que vous ne sçavez pas que les affaires de l'Empire s'en vont courant comme un torrent impetueux à leur ruine? Qui est-ce qui y remediera si ce n'est vous, & qui est-ce qui retablira les choses? Tu suis un Maistre qui fuit les hommes; tu ferois bien mieux de singer aux Philosophes qui fuyent le Siecle; allez, allez & cherchez qui vous montrera le gué? helas, dit Confucius apres que Cu-lu luy eut raconté le fait! les oiseaux ne s'associent point avec les animaux à quatre pieds.

dans un meme lieu, mais si je ne m'associe pas avec les hommes de nostre temps, avec qui est-ce enfin que je m'associeray ? Est-ce que quand l'Empire sera remis & tranquile je seray necessaire pour apporter du changement ?

A quelque temps de là Cu-lu voyageant avec son Maistre, demeura je ne sçais comment derriere & le perdit de veüe, sans sçavoir par où il avoit passé; comme il estoit dans cet embaras il rencontre un vieillard qui portoit un fagot pendu à un baston, & luy ayant demandé s'il n'avoit point veu passer son Maistre, le vieillard luy dit assez brusquement, vous m'avez bien la mine, mon bon jeune homme, d'estre un petit faineant, & un vray vagabond; vous n'avez pas comme moy le corps endurci au travail, je vous tiens fort ignorant de l'agriculture, sans doute que vous la mepriſez beaucoup, & cependant vous ne sçavez peut estre pas seulement faire la difference entre le ris, le millet & les lentilles; que voulez-vous dire avec vostre Maistre, & qui est-il donc ce Maistre ?

A ce discours, à ce visage, & à ce port majestueux Cu-lu reconnut incontinent la Sageſſe d'un Philoſophe, qui pour la meme raiſon que les autres avoit abandonné & ne vouloit point se faire connoitre; ce qui luy donna enfin envie de sçavoir une bonne fois le sentiment de son Maistre sur la retraite de ces Sages, de façon que l'ayant joint il luy dit.

Il me semble qu'il n'est ni juſte, ni raiſonnable d'abandonner la Magiſtrature dans un temps miserable comme celuy-ci, lorsqu'on a du merite, & qu'on se sent capable de l'exercer. Et de fait, si c'est un crime de violer l'ordre & le droit d'aineſſe entre deux freres, quoy que ce droit soit fondé dans le temps fortuit de naiſtre celuy là le premier, celuy ci apres, comment sera-t'il permis de violer le droit & le devoir mutuel du Prince & du sujet ? Les bonnes gens veulent, disent-ils, sauver l'integrité & l'innocence de leur perſonne, mais cependant ils ne conſiderent pas qu'ils troublent & violent ce grand ordre du genre humain, & ce lien tres etroit par lequel les Sujets sont liez à leur Prince & à leur Patrie. C'est pourquoy les loix & les coutumes du pays estant abandonnées, & toutes choses dans le desordre, dans le trouble & dans la confuſion, c'est principalement alors que celuy qui est Sage & homme de bien s'attache au gouvernement de la Republique & remplit le devoir de bon citoyen, qui conſiſte à

secourir son Prince & sa Patrie au peril meme de sa vie, & à ne pas demeurer les bras croisez & oisif Spectateur de la ruine publique.

Il n'est rien de plus certain, lorsque le Ciel engendre des gens sages & vertueux, c'est principalement en veüe du salut general des hommes, & c'est afin qu'au besoin ils se consacrent pour le public, pour leur Roy, & pour leur patrie. C'estoit là l'esprit de ces grands Princes les fondateurs de nostre Empire, ils tenoient la calamité commune du peuple pour leur propre calamité, & lorsque la famine & la disette, comme il arrive quelquefois, travailloient leurs sujets, personne n'en estoit si fort travaillé, ni si amerement tourmenté qu'eux, d'où vient que brulant d'amour & de charité ils employoient vistement tous leurs soins, toutes leurs veilles, & toutes les forces de leur esprit & de leur industrie pour survenir au plutot à la calamité publique. Malheureuse Patrie, malheureux genre humain, s'il estoit permis de suivre la doctrine, ou plutot le desespoir & la sordide poltronerie & faineantise de ces Philosophes !

Nous en connoissons sept, repondit Confucius, qui ayant esté despouillez de leur dignité, ou l'ayant abandonné de leur bon gré, ont mené une vie privée, sans toutefois deshonorer leur personne, quoy que leur maniere d'agir fust differente; les uns soutenant hautement & courageusement leur sentiment sans en vouloir demordre en quoy que ce soit; les autres cedant doucement à la force, & comme perdant leur liberté, sans toutefois se departir de la raison; & les autres parlant tres-librement en se tenant cachez: Pour moy, quoy que je ne les condamne pas, qu'au contraire je les loue, je ne voudrois pourtant pas les imiter, & ma conduite est bien differente de la leur; je n'ay jamais rien que j'approuve toujours, je n'ay jamais rien que j'improuve toujours; je m'accommode au lieu & au temps, & je rends service au peuple, & au Prince, prenant toujours garde à tout, considerant où, quand & comment il faut faire, ou laisser passer quelque chose, & m'accommodant autant qu'il est possible à tous, pour les pouvoir obliger & servir tous.

Helas, mes chers disciples, est-ce que nous verrons tous les jours de nouveaux desordres dans le Royaume? N'y a pas jusques à la Musique qui par le doux concert & l'agreable temperature des voix & des sons differens sçait insensiblement inspirer des sentimens de douceur & d'humanité aux hommes les plus rudes & les plus feroces, & en meme temps faire penetrer dans nos esprits la doctrine, la discipline, les sages & vertueux enseignemens de nos anciens Legislateurs; n'y a pas, dis-je, jusques à la Musique, cette douce maitresse des moeurs, qu'on n'attaque maintenant, & qu'on n'ait, ce semble, dessein d'exterminer. Voila que tout fraichement le grand Maistre de la Musique, & ceux qui dirigeoient les concerts aux differens repas du Prince, celuy qui touchoit la grande Tymbale, celuy qui touchoit la petite, & celuy qui touchoit les instrumens de pierre, ont esté cassez & obligez de s'en aller les uns d'un costé, & les autres de l'autre! Est-ce que les plus anciennes & les plus autorisées coutumes seront ainsi impunement abolies par l'injuste autorité de quelques familles! Jusques où ces familles trop riches & trop puissantes pourront-elles enfin pousser leur insolence? Mais laissons là pour un temps ces tristes pensées, & voyons plutot les salutaires avis que Cu-cum, l'un de nos plus sages Empereurs donnoit à son fils Pe-kin qu'il avoit fait Prince de Lu, & qu'il envoyoit pour gouverner ce meme Royaume où nous sommes.

Souvenez-vous premierement, mon tres cher fils, qu'un Prince sage & prudent ne meprise, n'abat, ne rabaisse jamais ceux de la famille Royale, ses parens & alliez; qu'à l'egard des premiers Ministres du Royaume, il ne les depouille point tout d'un coup de leurs dignitez pour quelques petites & legeres fautes, ou sans leur faire sçavoir les raisons qu'il a eues pour les faire chatier si rudement; & que pour les nobles & anciennes familles, il ne les meprise, ou ne les rabaisse point aussi, à moins qu'il y en ait quelque grand sujet; qu'au contraire il les employe dans les charges & dans le gouvernement de la Republique s'ils en sont capables, ou que s'ils ne le sont pas, il les laisse neanmoins jouir de leurs appointemens en consideration du merite de leurs Ancestres; que durant

il ne pretende pas qu'un seul et meme homme soit capable de tout, mais qu'accommodant prudemment les charges aux forces d'un chacun, traite les siens comme on traite ordinairement des vases dont on tire differents usages selon leur differente capacité. Souvenez-vous d'ailleurs qu'un Prince sage souffre courageusement les murmures et meme les médisances des siens, s'examinant serieusement si par hazard il n'en seroit pas cause luy-meme, et s'il ne leur en auroit peut-estre point donné sujet, et s'efforçant d'ailleurs par l'equité, par la patience, et par l'innocence de sa vie d'adoucir et de se concilier les esprits irritez qui parlent mal de luy quoy qu'à tort et sans raison. Souvenez-vous encore, qu'un Prince sage estant elevé au faiste de l'honneur et de la puissance, comme vous l'estes maintenant, ne s'en orgueillit point, et ne s'enyure point de sa grandeur, mais que serieusement il songe qu'il n'est là ainsi elevé au dessus de tous, que pour servir à tous. — Souvenez-vous enfin, que je suis fils du Roy Veu-uam, frere de l'Empereur Veu-uam, et oncle et tuteur de l'Empereur Chim-tam, et qu'avec tous ces titres de grandeur je me suis cru obligé de sortir en un jour trois fois du Bain, et de me lever trois fois de table selon qu'on tiroit de dehors la clochette pour m'avertir, sans autre cause que pour ecouter les plaintes, et terminer les differents de mes sujets.

Au temps que la famille Imperiale de Lieu estoit en sa splendeur plus grande vigueur, et que toutes choses luy prosperoient dans l'Empire, elle eut huict Sages, tous freres, tous jumeaux, et de quatre differentes couches; et ce qui augmente davantage la rareté du miracle est, que ces huict freres furent douez de tant de dons de la nature, d'une telle gravité de mœurs, et d'une telle integrité de vie, qu'ils passoient generalement pour les premiers entre les plus Sages de leur temps: Ainsi lorsque le Ciel destine des Princes pour appaiser les troubles d'un Empire, et y retablir les affaires, il leur destine en meme temps des Coadjuteurs qui par leurs veilles et leurs travaux leur industrie, leur vertu et leur sagesse les assistent dans l'administration de la Republique.

Fo-hi le plus ancien de nos Empereurs nous fait soigneusement remarquer dans son Livre des

changemens, que les montagnes sont le symbole du rehaussement de l'humilité, en ce que tenant leurs racines secretement cachées dans le lieu le plus bas & le plus humble de l'Univers, asçavoir le sein profond & obscur de la Terre, elles elevent glorieusement leur sommet jusques aux Astres.

Il ajoute que la Terre est encore une image de l'humilité, en ce qu'estant aussi rabaissée dans le lieu le plus bas & le plus humble du Monde, & qu'estant comme retirée & cachée en elle-meme, elle renferme dans son sein secret & obscur des richesses immenses, & tout ce qu'il y a de plus precieux faisant paroitre sa force & sa vertu au genre humain par les effects, & par les tres-beaux & tres-salubres fruits qu'elle luy fournit: Voicy comme il poursuit.

Lorsque l'humilité & la modestie d'un Prince n'est pas simplement dans sa bouche un vain & exterieur simulacre de vertu, mais qu'elle est pure & sincere, & placée dans le milieu de son coeur, il n'est point besoin qu'il employe les richesses & les forces de l'Empire pour se faire aimer, respecter & obeïr des siens, parce qu'une si grande vertu, plus puissante que quelque liberalité, & quelque force militaire que ce puisse estre, luy concilie & luy soumet l'esprit & l'affection de tout le monde: Que si neanmoins il s'en trouve, qui ayant despouillé l'humanité, & qui foulant aux pieds l'equité & la justice, ne veüillent pas obeïr à une si grande vertu, il pourra employer les richesses & les armes pour dompter & soumettre les rebelles, & alors on verra ce que peut l'humilité armée, & qu'il n'y a rien de si grand, ni de si difficile dont elle ne puisse heureusement venir à bout. Voicy encore comme il parle de cette vertu.

D'un homme qui est veritablement & sincerement humble & modeste, la fin en est toujours heureuse & glorieuse; s'il est elevé dans quelque dignité, sa vertu paroit avec d'autant plus d'eclat que la place qu'il occupe est eminente; s'il est dans un lieu obscur, comme la vertu reluit d'elle-meme, & qu'elle ne sçauroit demeurer cachée, elle le decouvre enfin, & elle le releve d'autant plus haut qu'il taschoit de se rabaisser plus bas.

C'est pourquoy, conclut-il, l'homme parfait n'ignorant pas que le vice ordinaire des Mortels, est d'avoir une grande opinion d'eux-memes, & de mepriser tous les autres, il s'estudie par une victoire

journaliere de soy-meme à rabaisser l'enflure de son esprit, en comparant premierement en soy, & puis en sautre dans les autres, tout ce qui y est de trop, & qui est capable soit par son abondance, soit par son eclat d'engendrer du faste & de l'arrogance.

Dixieme Partie.

Le sentiment du disciple Cu-cham estoit, que le Sage voyant le Royaume & la famille Royale en grand danger, expose incontinent sa vie pour le salut public; que voyant quelque occasion de gain, il examine premierement en luy-meme ce que la justice & l'equité permettent; que pratiquant les Ceremonies sacrées, il se souvient de la reverence & du respect qu'il y faut apporter; qu'assistant aux funerailles & aux obsequies, il porte son esprit au deüil & à la compassion, & que c'est proprement celuy là qui merite le nom de Sage, sans qu'il soit requis autre chose.

Le meme disciple disoit, que celuy qui s'etudie en effect & s'attache à la vertu, mais non pas selon toute l'etendue de ses forces, mais comme en passant seulement, mais sans beaucoup d'effort, de peine & de travail, & ne la recevant, pour ainsi dire, que comme un petit vase, avec une poitrine etroite & un coeur serré; que celuy d'ailleurs qui preste aussi en effect l'oreille, & ajoute foy à de tres bons & de tres sages dogmes & enseignemens, mais non pas avec la fermeté & la constance qu'il faudroit, mais en balançant seulement, & en se laissant comme agiter par le vent

de toutes sortes d'opinions; le sentiment, dis-je, de ce — disciple estoit, que de ce qu'un homme de la sorte existe, ou n'existe pas, on ne voit pas que le Monde en ait quelque chose de plus, ou quelque chose de moins, quel gain, ou quelle perte il en revienne au genre humain.

Cu-hia & Cu-cham estoient tous deux disciples de Confucius, celebres entre tous les autres, & neanmoins ils estoient fort differens dans leurs opinions, & dans la maniere de vivre. Tout ce que faisoit Cu-hia, il le faisoit tres serieusement, soigneusement, constamment, content de sa dignité & des richesses qu'il avoit acquises. Cu-cham au contraire, ne pouvant souffrir ni le repos, ni la mediocrité, aspiroit toujours à de plus grandes choses. Or Cu-cham ayant un jour trouvé les — disciples de Cu-hia, qui estoient tombez sur le sujet de l'amitié, il s'avisa de leur demander ce que leur Maistre en pensoit, voicy leur reponse.

Avec ceux qui sont dignes d'amitié, comme estant droits, sinceres, amoureux d'apprendre, & tels que vous puissiez pareillement apprendre d'eux, liez une etroite amitié: Et à l'egard de ceux qui n'en sont pas dignes, comme ne pouvant vous estre utiles, — ni ne le voulant pas meme estre à eux-memes, — eloignez-les bien loin de vous. J'admire ce que vous dites, reprit Cu-cham, car tout cela est fort different de ce que j'ay autrefois entendu; S'cavoir qu'un homme Sage cultive soigneusement les Sages, & qu'avec un tres vaste sein de charité il admet tous les autres & les embrasse benignement tous; que ceux qui sont douez de quelques grandes & excellentes qualitez il les honore, il les eleve, & qu'il prend compassion de ceux qui sont foibles, qu'il les releve lorsqu'ils sont atterrez & qu'il les soutient & fortifie par ses conseils & par ses richesses. Quels que soient donc les autres, & quel que je sois moy meme, je ne veux jamais repousser personne: Si par hazard je suis de ces grands & excellens Sages, qui sera l'homme que je n'admette & que je n'embrasse! Si au contraire je ne suis pas du nombre des Sages, mais un homme du commun, grossier & de peu de merite, assurement les autres me repousseront & me negligeront facilement, & sans me faire tort. Pourquoy repousseray-je donc les autres? Et comment estant moy meme meprisable,

auray-je le front & la hardiesse de mepriser les autres?

Encore que dans l'Agriculture, par exemple, & dans les autres Arts vulgaires, il se trouve quelque chose qui merite que vous l'observiez & appreniez neanmoins si vous voulez ensuite etendre ces minucies aux choses sublimes & eloignées du vulgaire, telle qu'est l'administration de l'Empire, & de la famille Royale, il est à craindre qu'alors vous ne demeuriez d'abord arresté comme dans de la fange, & que vous n'avanciez en rien. C'est pourquoy un homme sage, & qui sera deja dans l'administration des affaires de la Republique, ne se servira pas de ces sortes de choses & de raisons trop vulgaires.

Un homme qui examine diligemment tous les jours ce qui luy manque, qui le connoit bien, & qui d'ailleurs se remet tous les mois en memoire les choses qu'il a apprises, n'oubliant par consequent rien de ce qu'une fois il a compris, peut assurement estre dit Philosophe, il n'en faut pas demander davantage.

Embrasser, pour ainsi dire, toutes les Sciences par une ardente & violente etude, & par une envie passionée d'apprendre, jointe à une volonté ferme, sincere & integre; de plus consulter diligemment & soigneusement les Sçavans lors qu'il survient quelque doute; enfin peser à par soy, & ruminer les veritez secrettes & solides, n'est-ce pas deja estre vertueux? Qui ne voit que dans les efforts memes qui se font pour la recherche de la vertu, il y a deja de la vertu, d'autant plus que ce qu'on recherche est par un don special du Ciel naturellement imprimé dans l'esprit de celuy qui recherche.

Tous les Artisans se tiennent chacun dans leur marché pour faire là utilement & commodement leur ouvrage; le Philosophe se tient de meme dans l'Ecole de la vertu & de la Sagesse, etudiant assidument, & apprenant pour faire & porter à la perfection le grand ouvrage qui est la vertu à laquelle il se donne tout entier: Combien est-il plus mepisable qu'aucun Artisan, si par inconstance & par paresse il n'achève pas son ouvrage?

Ceux qui font sous & mes sans cachent indubitablement leur peché sous le masque de droiture & d'honnesteté, & cela afin d'y pouvoir plus licentieusement & plus impunement persister; mais il font beau se cacher, la mauvaise odeur du vice les decouvre bientot.

Le Sage & vertueux, quoy que toujours semblable à soy, a neanmoins, ou plutot semble avoir trois changemens, à ceux qui le contemplent de loin, il paroit fort grave &

severe, de façon que cette veüe semble comme les eloigner, & les empescher de l'approcher de plus prés: Cependant à ceux qui confidemment s'en approchent il paroit d'abord tel qu'il est en effect, facile, affable, doux & benin: Et à l'egard de ceux qui l'entendent ensuite parler avec tant de droiture, de verité & de sincerité, il paroit derechef un peu severe & rigide.

Quiconque est dans le maniment des affaires publiques & Ministre du Prince, qu'il soit d'une probité & d'une integrité reconnue, & qu'ensuite il impose confidemment tout ce qui luy plaira sur le peuple: Que s'il n'est pas mesme encore chez le vulgaire dans cette reputation de bonne foy, quelque petite imposition qu'il fasse, le peuple se croira vexé: Par la mesme raison, soyez connu par vostre bonne foy & fidelité, & avertissez confidemment le Prince; il ecoutera volontiers celuy qui l'avertira, il l'honorera, il le cherira: Mais si vous ne passez pas encore pour fidele, comme n'estant effectivement pas, quelques bons avertissemens que vous luy donniez, il aura de l'aversion pour vous, & il ne croira point tant que ce soient des avertissemens que des calomnies.

Dans les choses qui sont le plus d'importance, & comme le fondement, ou les gons de la Societé humaine comme sont les offices & les devoirs des enfans à l'egard des parens, des Sujets à l'egard du Prince, qu'on ne passe en aucune maniere les bornes, l'ordre & la mesure que la nature & les loix ont prescrit: Mais dans les choses de moindre importance, & qui en quelque façon servent à ces grandes & fondamentales, nous pouvons quelquefois nous tenir au delà, ou au deça de la borne, il y a lieu à l'interpretation & à l'indulgence, quand principalement la grossiereté de celuy qui peche merite qu'on dissimule & qu'on excuse. Il faut pourtant toujours se souvenir de l'ancien Proverbe, qu'il faut eviter les moindres choses pour ne pas perdre les grandes, ou, ce qui revient au mesme, que pour negliger les petites choses on perd enfin quelquefois les plus grandes.

Les disciples de nostre Amy Cu-hia sont assez bien leur devoir dans les choses qui regardent leur age, comme d'arroser la chambre, de balayer, de repondre ceci ou cela, d'entrer, de sortir, &c. mais ces choses sont de peu de consequence, elles sont comme les feüilles & les petites fleurs, la racine & le fondement leur manquent. Comment cela?

Ah combien ceux-cy se trompent, lorsqu'il croit que negligeant la racine, je ne me mets en peine que des feüilles! Je commence expres par les choses les plus basses & les plus faciles, pour monter ensuite à celles qui sont les plus hautes & plus difficiles: C'est ce que dans la maniere d'enseigner les Sages ont precisement determiné ce qu'il faut donner dans le commencement, & ce qu'il faut donner dans la suite. Un Maistre prudent doit diligemment examiner l'age, les forces & la capacité d'esprit de ses disciples, & temperer ses enseignemens selon la portée d'un chacun. Ce sont des plantes differentes qu'il faut differemment elever. Est-ce que je ne perdrois pas mon temps, & que je ne me tromperois pas moy-même, & mes disciples, si sans avoir consulté les forces d'un chacun, je leur allois indifferemment & temerairement enseigner à tous les choses les plus difficiles? Il n'appartient pas à tous d'embrasser tout ensemble le commencement & la fin, la racine & tout ce qui en provient; cela n'appartient qu'à ceux que le Ciel a fait naistre Sages, ou qui avec le premier souffle semblent avoir respiré la Sagesse; ce que j'avoüe de bonne foy ne reconnoitre pas en moy, ni en mes disciples.

Un homme est occupé dans les soins & dans les affaires publiques, & toutefois il luy reste assez de loisir & de forces pour vaquer à l'etude, qu'il vaque à soy & à ses etudes, & que par les monumens & les sages dogmes des Anciens il augmente continuellement les richesses d'esprit & de prudence qu'il a acquises: — D'ailleurs un homme occupé à l'etude, & a deja acquis assez de capacité & de forces pour exercer une Charge de Magistrat, que sans balancer il entre dans la Magistrature, & qu'il employe les richesses particulieres de son esprit & de son industrie au bien commun de sa patrie.

Lorsqu'on rend les devoirs aux morts, & principalement aux parens, que le deüil pieux des enfans soit accompagné d'un veritable & interieur sentiment d'affliction, & que l'esprit vivement touché de commiseration pleure amerement, & regrette du fond du cœur ses chers parens qu'il a perdus; que les enfans s'en tiennent là, & qu'ils ne se mettent point trop en peine s'ils n'ont pas les moyens suffisans pour ce luxe & cet appareil de nostre temps, où il y a souvent plus de vanité que de pieté.

Cu-cham mon compagnon a veritablement le courage & les forces pour faire de grandes & difficiles choses, mais je ne vois pas que sa vertu soit encore interieure & solide; & cependant c'est de là que la veritable force doit tirer toute sa louange. — Que de rigueur & de gravité reluisent sur le visage & dans toute l'habitude du corps de nostre amy Cu-cham! Mais c'est pour cela meme qu'il est difficile d'exercer — avec luy une interne & solide vertu, en sorte qu'il — profite des autres, ou que les autres profitent — mutuellement de luy. Car quel secours peut-on esperer à l'egard de la culture mutuelle de l'esprit, quand il semble qu'on se mette plus en peine d'une certaine ostentation de vertu, que de la vertu meme!

J'ay autrefois entendu dire à nostre Maistre, que vulgairement entre les hommes il n'y a personne qui epuise les forces de son esprit dans l'exercice — d'aucune vertu; mais que si pourtant il s'en trouve, c'est effectivement dans le deuil & dans les funerailles des parens.

Il me souvient d'avoir aussi autrefois entendu dire à nostre Maistre au sujet de cette grande pieté & obeissance que Mem-chuam Prefect de Lu fit si hautement paroitre dans le decez de son pere qui estoit aussi Prefect, que quelque autre que ce soit en pouvoit bien faire autant, & l'imiter; mais que de ne point changer comme luy les Officiers & les Sujets dont son pere s'estoit servy pour l'exercice de sa Charge; mais que de ne point aussi changer la maniere de gouverner de son pere; c'estoit assurement une chose tres grave & tres difficile à faire.

Mem-xi le Prefect de Lu ayant ordonné à Yam-fu l'un des sept disciples de Cem-cu, de faire la charge de Lieutenant Criminel, & celle de Prefect de la garde publique, Yam-fu voulut consulter son Maistre sur la maniere dont il devoit se gouverner dans l'exercice de cette Charge; voicy la reponse — qu'il luy fit.

Dans ce temps cy les Magistrats Superieurs qui devroient marcher devant les autres le flambeau à la main, & les eclairer par leurs bons exemples, ont presque tous abandonné la voye & la regle de bien vivre, & de bien gouverner qu'ils devroient tenir, ce qui est cause qu'il y a long-temps que le peuple erre aussi de son costé, & que detourné du

bon chemin il s'attache à toute autre chose qu'il ne devroit: Supposant donc l'estat des choses estre de la sorte, si auparavant soigneusement examiné chaque criminel, vous en estes venu à bien connoître la nature & les causes des crimes qui se commettent vulgairement; encore que ceux qui pour lors sont coupables, ne puissent ne pas estre chatiez, usez neanmoins toujours de compassion & de clemence, & ne vous rejouissez jamais en vous-meme d'avoir finement découvert les crimes cachez des miserables; mais souvenez vous que toute la faute ne leur en doit pas estre attribuée, & que leur ignorance, & les mauvais exemples des Superieurs les ont trompez: Ayez toujours devant les yeux la moderation & la clemence de l'Empereur Xum; encore qu'il donnast souvent aux Presidents de la Justice divers preceptes de severité, il ne pouvoit pourtant point s'empescher de leur dire de temps en temps pour conclusion, mais je veux que vous ayez compassion de ceux que vous chatiez.

Encore que Cheu le dernier de la famille Royale de Xam, ait effectivement esté cruel, & etrangement abandonné aux sales plaisirs de l'amour, neanmoins sa meschanceté n'a point esté si grande & si monstrueuse, qu'il n'y en ait eu d'autres pareils: D'où vient cependant que lors qu'on parle de quelque grand crime, on n'apporte presque d'abord pour exemple que Cheu, & comme s'il estoit coupable de tous les crimes, que toutes les langues sont encore aujourd'huy dechainées contre luy? Il estoit & meschant & Empereur tout ensemble: En voila la cause: Car sa meschanceté fut d'autant plus puissante, & causa d'autant plus de mal & de scandale, que d'un lieu eminent il se jetta vilainement dans la fange des vices. Qu'un Prince ait donc horreur de demeurer un moment seulement dans cette boue, ou sentine de vices & d'erreurs? Car de meme que les ordures & les eaux pourries se rendent au cloaque, ainsi les pechez & les maux de tout l'Empire, ceux là meme dont il n'est pas coupable, seront tous transportez sur luy, toutes les ordures couleront vers luy, & une faute d'un moment sera suivie d'une envie & d'un opprobre dans tous les siecles.

Ceux qui ne veulent pas s'amender tachent de couvrir leurs pechez & de les deguiser. C'est pour cela que le

celuy que le peché d'un Sage, & principalement d'un Prince est comme une Eclipse de Soleil, ou de Lune. Car le peché qui ne sçauroit estre celé, & que l'elevation ou la dignité de celuy qui peche decouvre, est regardé de tout l'Univers. Mais il en est aussi de meme de son changement; c'est le Soleil ou la Lune qui reprenent leur premiere beauté, leur premiere splendeur; tous les hommes jettent agreablement leurs yeux sur luy & transportez de joye l'exaltent & le loüent.

Le Prefect de Guei m'ayant un jour demandé comment Confucius nostre Maistre avoit etudié, je n'eus pas de peine à luy faire cette reponse; Encore que les Rois Ven & Vu ayent desja cessé de vivre depuis pres de six cent ans, neanmoins leur doctrine, leur loix & leurs instituts n'ont pas peri & ne sont pas absolument effacez; car il en reste encore quelque chose entre les hommes, les Sages en retienent encore dans leur memoire les principaux chefs, & les hommes du commun les choses de moindre consequence; y ayant d'ailleurs ceci de particulier, qu'à considerer toutes choses soit grandes, soit petites, il n'y a rien qui ne se trouve dans ces Institutions de Ven & de Vu. Or comment Confucius ne les auroit-il pas etudiées & apprises, luy qui a toujours taché d'apprendre de tout le monde, jusques au bas peuple? Et puis, comment n'auroit-il eu qu'un seul Domestique Maistre, luy qui en tout lieu, en tout temps, & de quelque chose que ce soit sçeut profiter & tirer de la Science & de la Sagesse?

J'ay appris que le Prefect de Lu discourant un jour avec les autres Prefects dans la Sale Royale s'emancipa malicieusement de dire, qu'à son jugement j'estois plus Sage que mon Maistre Confucius. Or je veux bien qu'il sçache ce que j'ay dans la bouche & dans le coeur, que la doctrine & la Sagesse de mon Maistre est comme la grande & principale muraille d'un Chasteau, laquelle couvre & embrasse tous les appartemens de ce Chasteau; mais nos murailles sont fort basses, elles ne viennent que jusques aux epaules, & ceux qui sont au ~~dessus~~ dehors peuvent d'un premier coup d'oeil voir les beautez de toute la maison s'il y en a.

La muraille de mon Maistre, cette auguste gardienne des tresors de la Philosophie des Rois, a plusieurs toises de hauteur, si vous n'obtenez la permission d'entrer par les portes, vous ne verrez assurement point l'ornement & la beauté de la Sale Royale, la Splendeur, l'opulence & la majesté des Grands & des Magistrats.

Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'aie temps où nous sommes il y en ait peut-estre tres peu qui aillent meme jusques à la porte.

Que la temerité & la medisance du Prefect ne passe donc pas outre: La Sagesse de nostre Maistre est au dessus de toutes les louanges communes; c'est un crime approché de medire de Confucius: La Sagesse des autres hommes est une montagne qui bien qu'elle paroisse haute, peut neanmoins estre montée jusques au sommet, mais la doctrine & la sagesse de Confucius surpasse les plus hautes montagnes; c'est en quelque façon une Lune ou un Soleil en hauteur; l'on peut bien de loin en regarder l'etendue & la beauté, & l'admirer avec plaisir, mais il n'y a point d'echelles, il n'y a personne qui y puisse atteindre. Il ne me seroit assurement pas difficile de m'etendre sur les louanges de cette sublime & sagesse & doctrine, & d'en faire voir la douce efficace; mais je me contenteray de vous en rapporter un petit trait en passant.

Mon Maistre s'estant autrefois trouvé administrateur d'un grand Domaine du Prince il remplit tout tous les devoirs d'un sage & benin Gouverneur, s'en tenant exactement à l'ancienne & primitive institution des choses: Car quant à ce qui se dit & s'ordonne vulgairement aux Gouverneurs, releve & nourrit le peuple, sçavoir par une juste division des champs, & par une vigilante industrie, de peur qu'il ne luy manque quelque chose de ce qui luy est necessaire soit pour les vivres, soit pour la decence du corps & des vestemens; Confucius n'eut pas plutot l'administration du public en main, que d'abord le peuple fut relevé & soulagé, & qu'on le vit croistre à veue d'oeil comme une belle piece de froment bien cultivée. L'abondance des choses estant de cette maniere procurée, ce qui s'ordonne ensuite par les paroles & par les exemples conduit comme par la main le peuple grossier, & le dirige à toutes les manieres de bien & honnestement vivre; Confucius dirigeant les choses, le peuple suivoit d'abord de luy-meme sa direction, & tenoit constamment le chemin qu'il luy avoit montré: L'Estat s'estant ainsi formé par de tres bonnes Loix & par une tres bonne discipline, ce qui se recommande encore, procure de telle maniere le repos au peuple, qu'estant chacun content de son bien & de sa condition, il se tient paisiblement dans son pays natal comme dans son centre; c'est aussi ce que faisoit la rare adresse & prudence de Confucius, jusques là que plusieurs habitans des terres voisines excitez par la renommée & par le desir d'un si souhaitable repos venoient incontinent

à troupes pour en jouir.

La tranquilité publique estant ainsi etablie, ce qui s'ordonne encore ensuite, pousse & excite le peuple, & par toutes sortes d'industries renouvelle en luy l'amour de la vertu, de la charité, & de l'observance mutuelle, releve ceux qui sont languissans & donne de l'esperon à ceux qui courent. Confucius excitant ainsi les siens, la concorde regnoit incontinent entre eux, & ce qui suit inseparablement la concorde, a sçavoir les vits, les offices, & les devoirs reciproques des citoyens qui s'honnorent & se respectent les uns les autres. Ajoûtez pour comble de ces loüanges, que de si grands mouvemens d'esprits se faisoient sans aucun bruit, & sans aucun mouvement de celuy qui mouvoit tout; car il en estoit à peu pres comme de cette occulte vertu des Cieux, qui faisant mille choses en Terre, est toutefois tres secrette, & fuit non seulement la subtilité des yeux, mais aussi l'entendement des Mortels. Ainsi il arriva que sa vie fut tres glorieuse, & qu'apres sa mort il fut generalement regretté de tout le monde: Ce commun & long deuil dont sa mort fut suivie, fait bien assez voir qu'il ne fut point moins en honneur à ses citoyens que l'est un bon pere à ses enfans, & qu'il fut à l'egard du peuple comme une douce & tendre mere qui fait ordinairement les delices & l'amour de son cher fils.

Souvenons-nous maintenant de ce qu'il nous a tant de fois, & avec tant de plaisir raconté au sujet de YAO & de XUN, nos deux sages Legislateurs, les celebres fondateurs de nostre Empire. Voicy, nous disoit-il, ce qu'il en avoit leu plusieurs fois dans nos Annales, de la verité desquelles on n'a jamais douté; car il ne pouvoit se lasser d'admirer la sagesse, la pieté, & l'etendue d'esprit de ces deux grands hommes, & de les proposer comme les modeles des Princes dans le gouvernement des Estats; voicy, dis-je, ces belles paroles, que YAO estant sur le point de mourir, apres avoir regné plus de cent ans, dit à XUN, qu'il avoit, pour ainsi dire, acquise de ses vertus, tirée de la chaire pour en faire son successeur, sans avoir egard à la gloire de sa famille & de ses fils qu'il ne croyoit pas avoir assez de sagesse & de capacité pour gouverner l'Empire.

Courage, mon cher XUN, cher compagnon de mes travaux & de mes veilles, il est temps que je vous

remette tous les soins, & ensemble tous les honneurs de l'Empire? Autrefois j'ay receu du Ciel cet Empire, les anciens Rois l'ont receu de meme, & voila maintenant que par son ordre & par sa volonté je vous le defere. Il faut obeir au Ciel: Il vous sera favorable si vous estes favorable aux vostres, si vous veillez à leur salut, à leur commoditez, à leur repos & à leur tranquilité. Le fardeau est pesant, je ne vay pas là contre, les affaires de l'Empire, & les soins sont infinis. Ils ont pourtant chacun une certaine raison & une convenance propre, que nous appellons le Milieu, qui ne soufre ni l'excez ni le defaut: Tenez-le donc ce Milieu, pesez & exigez toutes choses sur cette balance, si vous voulez vous & les vostres estre heureux & florissans? Que si vous negligez mon conseil, sçavoir cette droite voye du Milieu que je viens de vous dire, il est sans doute que vous verrez calamitez arriver sur calamitez & se suivre les unes les autres, & cette etendue de pays qui est contenue entre les quatre Mers, tourmentée de la famine & de la disette, portera les peines de vostre peché. Je dis plus, & je vous le denonce desapresent, que vous en serez aussi tres rigoureusement puni, & consequemment depouillé pour jamais de cette dignité dont le Ciel vous a pourveu.

Il prenoit aussi grand plaisir à nous raconter la catastrophe de l'Empereur Kie, ce cruel & impie Tyran qui apres avoir foulé longtemps aux pieds les Loix & la raison, negligé les avis salutaires de ses Oncles, & meprisé les semonces que le Ciel luy faisoit par les prodiges extraordinaires & par les calamitez dont il affligeoit ses peuples, fut enfin exemplairement puni & depouillé de l'Empire par les mains de son Oncle Chim-tam le fondateur de la famille Imperiale Xam.

Les peuples, nous disoit-il, & les Rois pressoient continuellement Chim-tam, le Prince le plus pieux qui fut jamais, de se delivrer enfin luy & les siens du long & tyrannique joug de Kie le plus impie de tous les hommes, neanmoins comme ce Prince estoit deja agé de plus de quatrevingt ans craignoit le Ciel, & apprehendoit de ne suivre pas ses ordres, il demeuroit en suspens, incertain de ce qu'il devoit, ou ne devoit pas faire, & il demeura dans cette perplexité jusques à ce que Chum-hoei, & ses autres Conseillers l'assurerent de la volonté du Ciel en luy disant, que le Ciel crée le peuple avec ses passions,

& que s'il n'y a quelqu'un qui les domine, il s'attire par ses revoltes sa propre ruine, & celle de l'Empire; que c'est le Ciel qui donne aux hommes les talens de l'esprit, qu'il luy a donné la force & la prudence pour deliurer l'Empire du peril evident de sa ruine, & qu'ainsi il doit obeir à sa volonté; qu'il sçait que le Ciel ne conserve pas longtemps ceux qui traitent les Esprits avec impieté, & les peuples avec cruauté, & que ceux qui respectent les Loix du Ciel, se conservent la bienveillance & la volonté du Ciel, à laquelle, comme l'impie ne s'est jamais voulu soumettre, & que par une insigne folie il a accumulé crimes sur crimes, voulant tromper le Ciel, & se vantant temerairement auprés des peuples qu'il ne cesseroit point d'estre ce qu'il estoit, que lorsque le Soleil manqueroit, il semble que par le vangeur decret du Ciel il soit maintenant condamné à perir luy & sa famille.

Chim-tam, ajoutoit-il, ayant defait l'Impie qui fut obligé de s'enfuir à Nan-chaon où bruslant après il mourut, & ayant esté contraint par le consentement du peuple & des Gouverneurs d'accepter l'Empire fit une harangue dans l'Assemblée generale pour donner raison devant toute la Terre, & devant le Souverain Empereur du Ciel de ce qu'il avoit fait.

O vous habitans de toutes les Terres, escoutez, & entendez tous clairement! De quelle source enfin voyez-vous que soit escoulée la raison, cette nature raisonnable des Mortels, qui est douée de ces cinq vertus, la pieté, la justice, la prudence, la bonne foy & l'honnesteté? Lorsque cet auguste & Souverain Empereur du Ciel crea le genre humain, il la luy donna pour estre la regle de sa vie: Que si le peuple obeit à cette nature, à cette divine regle, les loix & la vertu regneront par tout, & l'Empire jouira d'une profonde paix: Mais pour que le peuple puisse regler doucement & paisiblement sa vie selon cette celeste regle, cela depend principalement de la personne Royale qui l'avertisse & qui l'exhorte continuellement par son exemple, par sa doctrine & par son bon gouvernement à l'observation de cette regle, &c. Voicy enfin ce que nostre cher Maistre prenoit grand plaisir de nous raconter.

Nous lisons, disoit-il, dans nos Annales qu'une Secheresse de sept ans estant survenue, & que le grand Maistre de l'Astrologie ayant hautement declaré qu'en vain on sacrifioit des veaux & des brebis, & que le Ciel ne pouvoit estre appaisé que par du sang humain, Chim-tam s'offrit d'abord pour estre luy-meme la victime, & que sans tarder davantage, il jeuna trois jours retiré de la

veüe du monde dans le plus secret endroit de son Palais, qu'il se fit couper les ongles des pieds & des mains, & que venerable vieillard de plus de quatrevingt dix ans, il se fit raser sa longue & blanche barbe & ses cheveux, toutes marques funebres, qu'il fit atteler deux chevaux blancs à sa caleche pour aller jusques au pied de la montagne du Sacrifice, laquelle il voulut monter en grimpant à quatre pieds, & vestu de peaux de brebis pour ressembler davantage à une victime, tous les Grands de la Cour qui estoient en deüil & qui fondoient en larmes — accompagnant ce triste & lamentable convoy.

Nos memes histoires remarquent, ajoutoit-il, que toutes choses estant prestes pour le Sacrifice, il leva les yeux au Ciel, le suppliant que pour les fautes particulieres qu'il pouvoit avoir luy seul commises dans l'administration de l'Empire, tout set Sujets n'en portassent pas la peine & le chatiment, & qu'ensuite s'adressant encore au Ciel, il luy demanda cesting ou six choses. Est-ce que dans ma conduite, & dans le — gouvernement de l'Empire j'aurois manqué de moderation & d'esprit! Est-ce que mes Sujets auroient manqué à leur devoir! Est-ce qu'il y auroit eu de l'excez dans la depense des choses qui regardent mon Palais! Est-ce que les femmes de mon Serail auroient peché dans le luxe des vestemens ou contre la modestie! Est-ce que les — presens auroient corrompu les Juges dans la Justice, ou que la mauvaise foy, les fourberies & l'avarice auroient regné entre les marchands! Est-ce que dans les festins & dans les chansons il se seroit introduit quelque chose qui auroit donné sujet à la corruption des moeurs! Mais, ô merveille! Ce pieux Prince n'eut pas plutot achevé de parler, que tout d'un coup le Ciel fondant en pluye, toutes les terres de l'Empire furent abondamment arrosées, ce qui fut suivy d'une tres grande fertilité.

Apres que Vu-uam, le fondateur de la seconde famille de nos Empereurs, eut defait l'impie Cheu, le dernier de la premiere famille Imperiale, comme — Chim-tam avoit defait l'impie Kie, le dernier de la seconde; apres que du commun consentement des peuples & de tous les Grands de l'Empire, il eut esté declaré — Empereur, apres qu'il eut fait des voeux & des sacrifices solemnels à l'Empereur des Cieux, & aux autres Esprits qui president aux diverses Regions de la Terre, voicy par où il commença. Il fit premierement ramasser

& renfermer toutes les armes & les machines de guerre; il fit ouvrir les prisons & relacher les criminels, appliqua tous ses soins & toute son industrie à soulager les peuples qui estoient — travaillez de la famine, de la disette & d'autres divers calamitez, reconnoissant cependant ceux dont le merite estoit singulier, & les comblant de biens & d'honneurs; or quoy qu'il exercast sa beneficence & sa liberalité envers tout le monde, il l'exerçoit neanmoins principalement envers ceux qui estoient — recommandables par leur bonne foy, par leur probité & par leur sagesse, de façon qu'on pouvoit dire alors, le plus vertueux est justement celuy qui a de plus grands biens, de plus — grandes richesses, de plus grands honneurs.

Encore qu'il y en ait plusieurs, qui estant des plus — proches de la famille de Xam, devroient, ce semble, par le titre de leur noblesse, & pour estre de race Royale, — pretendre aux principales Charges & dignitez; neanmoins, parce qu'il y en a aussi plusieurs de nostre famille qui sont tout autrement recommandables pour leur bonne foy, pour leur probité, & pour leur sagesse, je me crois obligé de les preferer aux autres, & d'en faire plutost mes Conseillers & les Ministres de mes affaires: Que si dorenavant estant muni du secours de tant de grands hommes, je me manque à moy-meme, & si je ne reprime pas comme il faut — l'insolence & la licence des Partisans de Cheu, que je sois le seul coupable d'une telle paresse & d'une telle lascheté, que tous les maux que pourront faire mes Sujets me soient à moy seul attribuez, & que tous les malheurs qui en pourront suivre puissent uniquement tomber sur ma teste criminelle!

Ce grand Prince ayant ainsi l'esprit occupé de ces soins & de cette crainte salutaire, & ne pouvant pas les vices qui s'estoient gliſſez dans l'Estat, s'attacha entre autres choses avec beaucoup de soin & de vigilance à retablir les poids & les mesures, & à les remettre à leur juste & ancienne regle. Il examina aussi toutes les Loix & les Constitutions, tant celles qui regardent les offices, les coutumes & les droits des citoyens, que celles qui regardent la Musique, pour en tirer ce qui pouvoit s'y estre gliſſé de sale & de deshonneste. Enfin il fit revenir à la Cour, & remit dans leur premiere dignité les Prefects des Villes & des Provinces, qui avoient esté maltraitez sous — l'impie Cheu; il retablit encore les Seigneuries que l'impie Cheu avoit eteintes, & les rendit aux legitimes Seigneurs. Il remit sur pied les anciens descendans de Hoam-ti le fondateur de la Monarchie Chinoise, — ceux de nos Legislateurs Yao, Xum & Yu, & ceux des Princes de la derniere famille Imperiale, leur donnant à tous des Seigneuries, des titres honorables & des revenus considerables, & souhaitant avec passion que de si illustres restes de ces grands hommes pussent

fleurir à jamais, & eternizer la memoire de leurs Ancestres par les devoirs de pieté qu'ils leur rendroient desormais avec toute la pompe & la splendeur qu'on les rend annuellement aux Princes defunts de la Maison Royale. Il se souvint aussi de ces vertueux & sages Officiers qui dans la derniere tempeste de l'Empire avoient esté chassez, ou qui de leur bon gré avoient renoncé à leurs dignitez pour s'aller jetter dans le repos d'une vie privée, comme dans un Port plus assuré, de façon que les choses estant ainsi renouvellées & etablies, l'administration des quatre Regions prit le plus heureux train qu'on pust souhaitter & les peuples se soumirent d'autant plus volontiers à ses Loix, & joignirent d'autant plus volontiers leurs volontez aux siennes, qu'ils le reconnoissoient comme le tres cher & tres auguste Chef dont ils estoient les tres chers membres.

Cuveste, il y a trois choses que ce grand Empereur avoit principalement à coeur, & qu'il croyoit estre de tres grande consequence dans l'administration de l'Empire. La provision annuelle de vivres, que les grains & les autres choses qui sont neccessaires pour le soutien de la vie, fussent toujours en abondance entre les peuples: Les funerailles & les obseques, qu'elles se fissent regulierement selon les loix & les coutumes receuës & etablies par la sagesse, par la prudence, & par la prevoyance des anciens Empereurs & Legislateurs: Les annuels, ou Anniversaires, qu'on s'acquittast aussi fort regulierement des honneurs funebres qui se rendent à certaines saisons determinées de l'année pour solemniser la memoire des parens, sans oublier les mets particuliers qu'on avoit accoutumé de leur offrir, afin que les Enfans voyant les devoirs qu'on rend aux Morts, fussent par là avertis des devoirs de pieté, de soumission & d'obeissance qu'ils doivent rendre à leurs parens encore vivans.

De tout ce que nous avons dit jusques icy, il est aisé de voir que la methode de gouverner qui a tenue Yao & Xun ces deux Legislateurs, & Yu, Kim-tan & Vu, les fondateurs des trois familles Imperiales, a veritablement esté selon les differens temps differente en certaines choses de peu de consequence,

mais que dans l'envie & dans l'art de deffendre ou de conserver & leurs Sujets & l'Empire, en un mot, que dans la substance des choses ils ont esté tres semblables.

Or cette ressemblance consiste principalement en quatre chefs, qui marquent tout autant de vertus Royales. Si un Prince, disent-ils, est genereux & bienfaisant envers les siens, s'il a l'ame grande & liberale, s'il les protege & les embrasse tous comme le Ciel, & s'il les soutient & les entretient tous comme la Terre, ne faisant cependant rien d'inhumain, rien qui sente l'avarice & la sordidité; s'ils voyent qu'il les aime tous pour luy, & qu'il sera generalement aimé, respecté, obei & admiré de tous. Si eloigné de toute dissimulation, de tout mensonge & de toute tromperie, il garde inviolablement sa foy & sa parole; ses Sujets sans crainte aucune, & sans balancer se fieront en luy, s'appuyeront sur luy, & se confieront eux & leurs biens à l'incorruptibilité de sa foy. Si vigilant & diligent il employe tous ses soins à detourner les maux publics, & à procurer aux siens toutes les commoditez possibles, sans jamais rien negliger ou mepriser, qu'il soit seur de venir heureusement à bout de tout ce qu'il entreprendra, & que tout ce qu'il commandera à ses Sujets soit à l'egard de quelque ouvrages publics, ou autres travaux, ils l'executeront gayement, diligemment, constamment. Si à l'egard des chatimens & des recompenses il est juste, droit & equitable, sans rien donner ou à la haine, ou à l'amour particulier, ce sera alors qu'il aura le plaisir de voir tous ses Sujets se revoir de ses propres yeux, luy obeir promptement & seconder agreablement tous ses desseins. Ce sont là les fondemens de la Politique de ce grand Heros, & ce sont les nerfs & les forces dont ils se sont servis pour soutenir si longtemps & si heureusement la pesante & puissante masse de cet Empire.

Celuy qui estime principalement cinq biens, & qui fuit quatre maux, pourra bien & heureusement administrer la Republique. Que celuy qui gouverne soit bienfaisant, & neanmoins qu'il ne fasse aucune depense: Qu'il charge ses Sujets, & neanmoins qu'il ne soit pas hay: Qu'il desire, & neanmoins qu'il ne convoite pas avidement: Qu'il soit grand, heureux, florissant, & neanmoins qu'il ne soit pas superbe: Qu'il soit severe & grave, & neanmoins qu'il ne soit pas rude & inhumain. Et de fait, seconder constamment & favoriser les Sujets dans les choses & dans les Arts qui

leur apportent du profit, tels que sont le Commerce, —
l'Agriculture & autres semblables, & ainsi procurer leur
bien en deffendant adroitement & conservant ces biens
communs du Ciel & de la Terre, en sorte qu'il y ait enfin par
tout une grande abondance des choses necessaires à la vie, &
à vil prix; N'est-ce pas effectivement estre bienfaisant,
& toutefois ne rien depenser soit du bien des particuliers, soit
du bien public? Dememe, si vous faites choix de ceux qui
sont capables de supporter le travail & la charge, & que vous
ne chargiez que ceux là; si vous avez, dit je, soigneusement
egard au lieu, au temps, à l'age, aux forces & aux moyens
d'un chacun lorsqu'il faut ordonner quelque impost, ou
quelque travail public; qui est-ce alors qui hayra ou
ce qui aura esté commandé, ou le commandant? —
Desirer ce qui est à autruy, c'est une chose criminelle, —
sale & deshoneste; mais si vous desirez d'estre —
veritablement vertueux, de façon qu'ayant heureusement
acquis la vertu, vous en rempliffez ensuite tous les devoirs;
comment pouriez-vous estre censé convoiter ou vicieusement
desirer? Si le Prince entre de si favorables soufles de la
fortune demeure constamment semblable à luy meme,
ne prenant point trop garde à l'affluence, ou au peu
de monde qu'il aura autour de luy: De plus, s'il ne prend
point aussi trop garde si les choses qu'il a à faire sont de
grande ou de peu de consequence, de façon qu'ordinairement
il traite presque avec autant de soin les plus petites que
les plus grandes, & qu'il n'y ait personne, de quelque vile
& basse condition qu'il soit, qu'il ose mepriser; est-ce
que sçachant se commander & se contenir de la sorte,
il pourra jamais passer pour superbe, quoy qu'il soit
heureux & floriffant en paix, en opulence & en gloire?
Pour ce qui est enfin de la gravité & de la severité, il est
vray que si elle n'est pas dans une certaine mediocrité,
~~comme si par exemple~~ elle degenere aisement en une
odieuse rudesse, & sourcilleuse apreté; mais si le —
Prince eloigné de toute affectation se tient icy dans
une juste ~~n~~ mediocrité, comme si par exemple, il porte
gravement & decemment luy meme sa veste & son chapeau;
s'il sçait repandre sur sa bouche, sur ses yeux & sur son
visage une certaine modestie & reverence; si dans son
port, dans ses gestes, & dans tous les mouvements de son
corps il garde la decence & l'honnesteté; il est indubitable
que tous les hommes le regarderont avec un respect tout
singulier, & qu'ils le craindront; or n'est-ce pas cela
estre severe & grave, & toutefois n'estre pas rude, —
inhumain, sourcilleux!

A légard des quatre maux que doit eviter celuy qui administre la Republique, N'apprendre pas soigneusement aux Sujets tout ce qui regarde le droit public, & les devoirs ou offices qui regardent un chacun en particulier, & cependant si quelqu'un vient un jour à manquer, — punir d'abord le miserable, & le faire mourir, sans egard & sans clemence, c'est ce qu'on appelle en user tyranniquement. Lorsqu'on a à exiger quelque travail ou ouvrage public, n'en avertir pas auparavant les Sujets, & ne les pas en quelque façon preparer pour que les choses se fassent plus commodement & avec plus d'ordre, mais les accabler miserablement d'abord, & vouloir voir dans un clin d'oeil tout l'ouvrage parfait & achevé, pressant impitoyablement le travail, & chatiant severement tous les retardemens; c'est ce qu'on appelle une cruelle violence. Commander d'abord comme en balancant & froidement des ouvrages publics, & puis ensuite les faire avancer & hâter furieusement, & avec une severité inexorable; cela s'appelle en user comme un voleur, & opprimer par surprise des miserables qui ne s'attendoient point à cela. Enfin en user — sordidement & bassement lorsqu'il faut donner quelque chose, comme lorsqu'il faut payer ou la solde aux gens de guerre, ou l'ouvrage à des pauvres ouvriers, ou les appointemens à des Officiers, ou faire quelque honneur à quelqu'un; en user, dis-je, bassement, lentement & comme par contrainte, en donnant & puis en retirant la main, & comme si on redemandoit ce qu'on a donné; cela ne merite pas qu'on en remercie; au lieu qu'ayant esté donné honnestement & liberalement il auroit tenu lieu d'un grand present, de façon que ce n'est point en user en Prince, & cela proprement s'appelle estre un miserable petit — Ministre & Payeur de rentes.

Qui ne reconnoit pas les ordres du Ciel, & la Providence, qui ne croit pas que la prosperité & l'adversité, la vie & la mort, &c. dependent de la volonté & du conseil du Ciel, & qui ne reconnoit pas que la lumiere de la raison est un don que le Ciel fait aux Mortels, & auquel il faut conformer tous les mouvemens de nostre vie, comme estant la regle du mal & du bien, de ce qu'il faut fuir, & de ce qu'il faut

embrasser; asseurement qu'un homme de la sorte ne pourra jamais devenir homme de bien & sage, bien loin de là, il ne manquera pas de faire plusieurs choses indignes d'un homme, il se portera à des choses qui sont illicites ou au dessus de ses forces, & il succombera à des maux qu'il tachera vainement d'eviter.

Celuy qui ignore la bienseance & la maniere de chaque chose, les coutumes & les devoirs mutuels qui sont comme les liens de la Societé humaine, & l'ornement particulier d'un chacun; il ne s'elevera jamais à rien, & il ne parviendra point à estre un homme d'importance, grave, constant & utile aux siens & aux autres; mais il tombera continuellement, il fletera dans une inconstance perpetuelle, & s'il a meme acquis quelque vertu, enfin un jour il la perdra.

La langue est la marque ou l'indice du coeur, & souvent un petit mot echappé decouure toute ce qu'un homme a dans l'esprit, c'est pourquoy quiconque n'entend pas les discours des hommes, de façon qu'il ne discerne point justement combien une chose sera bien ou mal à propos dite, il ne sera pas capable de connoitre le fond & l'interieur des hommes, leurs esprits, leur naturel, leurs desseins, & jusques où s'etend ou ne s'etend pas leur capacité.

Or quiconque connoitra bien ces trois choses, la providence du Ciel, la maniere particuliere des choses, l'interieur des hommes, & qui se sera gouverné de telle sorte que sa vie & ses moeurs ayent repondu à cette connoissance, l'on pourra absolument dire qu'il aura rempli toutes les parties d'un homme rare, sage & beaucoup au dessus du commun.

Fin.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL